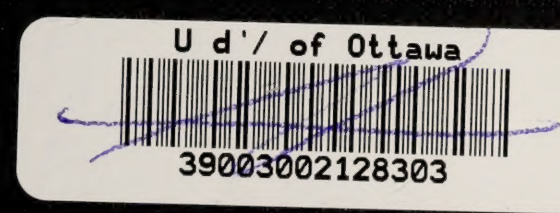


M.-REYNÈS MONLAUR

Jérusalem

Quand vous passiez par nos chemins...

COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE, PRIX JULES FAVRE

Dix-neuvième édition

LIBRAIRIE PLON

JÉRUSALEM

DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE :

La Duchesse de Montmorency (1600-1666). Avec approbation de Mgr l'évêque de Montpellier. Un volume in-16, accompagné d'un portrait en héliogravure. 10e édition . . . . 3 fr. 50

Angélique Arnauld. Préface de Mgr DE CABRIÈRES. Un volume in-16. 11e édition. . . . . . . 3 fr. 50
(*Couronné par l'Académie française, prix Sobrier-Arnould.*)

Le Rayon. Un vol. in-8° écu. 79e édition. 3 fr. 50

Après la neuvième heure. 49e édition. Un vol. in-8° écu . . . . 3 fr. 50

Ames Celtes. 15e édit. Un vol. in-8° écu relié. 6 fr.

Ils regarderont vers Lui. Un vol. in-8° écu. 22e édition. . . . . 3 fr. 50

Jérusalem. **Quand vous passiez par nos chemins...* 19e édit. Un vol. in-8° écu. . . . . 3 fr. 50
(*Couronné par l'Académie française, prix Jules Favre.*)

Jérusalem. ***Les Derniers pas...* 6e édition. Un vol. in-8° écu. . . . . 3 fr. 50

Le Sceau. 12e édition Un volume in-16. 3 fr. 50

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE — 16476.

J. Lebeau, ptre

M.-REYNÈS MONLAUR

JÉRUSALEM

QUAND VOUS PASSIEZ
PAR NOS CHEMINS. . .

Préface de Mgr de Cabrières

Dix-neuvième édition



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e
—
1911

PRÉFACE

†

Le 14 novembre 1908.

L'histoire de ce livre est simple. Son auteur a lu de bonne heure les récits de l'Évangile. Elle les a aimés avec une pieuse passion. Ils se sont mêlés à ses impressions d'enfance, aux rêves de jeunesse, au vol de son imagination, aux premières émotions et aux premières pensées de sa vie. De là, vis-à-vis de Jésus-

Christ, un amour naïf et profond, et cette conviction qu'il n'y a pas, en ce monde, de bonheur réel et durable, si ce n'est pour ceux qui connaissent et qui aiment le Christ et l'associent à toute leur existence, en lui rapportant, comme au plus fidèle des amis, leurs joies et leurs tristesses, pour qu'Il les partage et les console.

Dès que, soutenue par les conseils des siens, M.-R. Monlaur consentit à ouvrir ses cahiers et à les remettre entre les mains des imprimeurs, elle ne s'arrêta pas longtemps à ce qu'elle avait écrit sur l'histoire de deux femmes, bien différentes par la condition, par le caractère et le cadre extérieur de leur vie, mais dignes toutes deux, par leurs grandes qualités, de fixer l'attention et d'attirer l'intérêt: la duchesse de Montmorency et Angélique Arnauld.

Sans dédaigner les suffrages flatteurs

qui avaient accueilli et loué ces deux essais, le jeune écrivain se reprocha presque de n'avoir pas employé sa plume à d'autres œuvres.

Et d'une main délicate, avec une plume rivale des pinceaux de Fra Angelico, elle fixa sur des pages, mille fois réimprimées, le rayon *victorieux dont l'irrésistible pouvoir atteste, après tant de siècles, qu'il n'émanait pas du génie d'un philosophe, mais du cœur de l'Homme-Dieu !*

Combien ce livre a été discuté, entre ceux qui le louaient sans réserve et ceux qui l'écartaient sans pitié des mains auxquelles il semblait destiné naturellement !

Pour ceux-ci c'était une profanation que de mêler les pensées d'une intelligence humaine, les sentiments d'une âme humaine avec les pensées et les sentiments du Fils de Dieu : ils oubliaient que, sans avoir

offensé la divine majesté du Rédempteur, depuis vingt siècles, les peintres, les sculpteurs, les artistes, les poètes ont rivalisé à qui rendrait plus populaire, par les ressources de son art, la beauté sereine des miracles, des paraboles, des leçons de sa vie et de sa mort!

Chez nous, en particulier, — Provençaux et Languedociens, compatriotes de Roumanille et de Saboles, — avons-nous le droit de blâmer ce que nos pères n'ont pas cessé de faire, en composant leurs gracieuses Pastorales *et leurs* Noëls *si charmants, que tant de peuples ont imités?*

L'inconvenance, le blasphème, le crime, ce serait de prétendre ajouter aux paroles sacrées par des légendes imaginaires, ne serait-ce que la valeur d'une virgule ou d'un accent! mais méditer ces saintes paroles, s'en nourrir, et puis, selon l'heu-

reuse expression d'un savant archéologue, doublé d'un exégète, attacher au tissu divin la broderie légère, tracée par une imagination respectueuse, — il n'y a là, ce semble, rien que de légitime. Dans la prière elle-même, nous faisons quelquefois ainsi ; et qui songerait à se reprocher d'avoir tenté de se représenter à soi-même, par exemple, les incidents du voyage de la Sainte Famille en Égypte, ou les entretiens du soir, à Nazareth, entre Jésus et sa Sainte Mère, pendant leur intimité de trente ans ? Serait-ce déflorer l'Évangile, ou lui insulter, que d'essayer de composer en les imaginant, d'après ce que la tradition nous a raconté, les discours que se tenaient le Fils de l'homme et celle qui devait, au cours des siècles, être la dispensatrice de ses grâces et l'écho fidèle de ses pensées ?

Marie « conservait, en son cœur, toutes ces paroles et les rapprochait les unes des autres », sans doute pour en mieux voir le sens. Serait-ce de la présomption que d'essayer timidement de rêver à ces choses et de les écrire?

Ainsi a pensé M.-R. Monlaur; et à la clarté de sa première œuvre, si bien accueillie du public : le Rayon, *elle a donné encore* Après la neuvième heure *et* Ils regarderont vers Lui.

Et voici que, maintenant, un autre ouvrage sort de sa plume, qui prouvera que, sous le voile de ses premières légendes, un fond sérieux d'études et de lectures s'affermissait chez elle en silence. Elle s'est appliquée sans doute avec une constante ardeur à lire et à comprendre le Nouveau Testament; mais elle y a joint ce que l'histoire la plus authentique nous

apprend sur Jérusalem au temps de Jésus, aussi bien que sur les croyances et les mœurs de ceux dont les yeux virent le Christ, et dont les oreilles entendirent sa voix.

Non contente d'avoir étudié très attentivement ce que les meilleurs auteurs, français ou étrangers, ont écrit sur la vie du Seigneur, elle a voulu en parcourir le théâtre, et reconstituer ainsi, sous son propre regard, les scènes principales de cette existence si riche de faits, et qui ouvre à l'esprit des perspectives si étendues et si profondes.

Si puissants que soient sur une intelligence développée les grands noms de l'antiquité, auxquels un intérêt très vivant demeure toujours attaché, il semble qu'Athènes, Constantinople, le mont Athos, Damas même et Jaffa n'aient fait

qu'irriter, chez M.-R. Monlaur, le désir de toucher enfin à la Terre Sainte et d'en raviver, pour son âme, les immortels souvenirs.

Seul, le lac de Tibériade l'a retenue et charmée par la beauté claire de son ciel, la paix de son rivage et la tranquillité limpide de ses eaux. C'est là qu'elle a senti tout d'abord qu'elle accomplissait vraiment un pèlerinage, et non pas seulement vers les lieux où Jésus est passé, mais vers la personne même du Sauveur. Ailleurs, on va ressusciter le passé, on va rappeler des faits lointains; ici, en Palestine, en Galilée, en Judée, c'est le Christ qui remplit tout de sa présence invisible, et presque sensible : Il ne meurt plus, Il vit.

Et voilà l'originalité du livre nouveau que nous donne le jeune auteur. Ce n'est

pas l'exposition suivie et méthodique de la vie terrestre du Sauveur ; mais une suite de récits animés et très vivants, qui accompagnent Jésus-Christ depuis sa première apparition à Jérusalem, jusqu'à la semaine avant sa mort.

Le Seigneur, même alors que son nom n'est pas prononcé, demeure comme le centre autour duquel on rassemble, par un mouvement de cœur instinctif, tout ce qu'on entend, tout ce qu'on voit, tout ce qu'on éprouve. Et, dans la cité de David, n'est-il pas juste en effet que, durant la période solennelle du passage du Christ ici-bas, tout converge vers le descendant et l'héritier du Roi-Prophète?

C'est ainsi que, dans l'œuvre nouvelle de M.-R. Monlaur, un chapitre aura pour titre : « Jérusalem comme Jésus la voyait », *un autre s'appellera :* « Dans les rues et

parmi le peuple, il y a deux mille ans. »
Tous auront ce caractère commun qu'ils touchent à la personne sacrée du Maître, ou par une allusion voilée, ou par un développement exprès, quelquefois par un simple mot, aussi court, aussi rapide qu'une pensée.

Ici sont les portes par lesquelles Il est passé, les marches qu'Il a franchies, les blocs de pierre contre lesquels Il a pu appuyer la main ou que son vêtement a frôlés! Là, dans une synagogue, un vieux rabbin lit en hébreu le texte d'Isaïe, qui parle du Messie — et que Jésus lui-même a prononcé dans la même langue: il semble qu'on l'entende parler lui-même!

L'auteur jette d'abord une vue d'ensemble sur la contrée qui avoisine Jérusalem, et cette vue lui paraît désolée. Mais cette première impression changera; et d'une

sorte de pénible déception, elle arrivera en quelques semaines à s'attacher si intimement à cette terre bénie qu'elle lui donnera des larmes en la quittant.

Viennent alors des portraits ou des tableaux qui se succèdent avec une extrême variété, et dans lesquels l'art du peintre est de faire valoir les moindres détails : portraits d'hommes et de femmes, colorés avec un puissant relief; récits de fêtes, semés de remarques rapides sur les races diverses qui y prennent part, et dont les attitudes, les prières, les chants ont des expressions si différentes; sombre et terrible paysage du désert, où « Jésus fut poussé par l'Esprit de Dieu »*, esquisse de la mer Morte, avec l'azur décevant de ses flots, sur lesquels on dirait que passe encore un souffle de malédiction.*

Et, par contraste, l'image tranquille du

cours du Jourdain, et celle de l'heureuse Béthanie, où habitait ensemble la famille aimée par Jésus.

Il est presque indiscret de signaler le mérite littéraire de cet ouvrage : chacun de ses lecteurs s'en apercevra. Mais pourtant, à cause de l'étroite union qui s'est faite entre la peinture de quelques sanctuaires plus vénérables et la vive émotion de l'auteur, il sera bon peut-être d'indiquer « la nuit au sépulcre », « le désert », « l'appel des apôtres auprès du Jourdain », « les paroles dans la nuit », *et les deux passages où, en parlant du* « Temple » *et de la maison de* « la Dormition de Marie », *l'auteur a trouvé une inspiration si gracieuse et si vraiment digne de la Vierge-Mère.*

Des établissements qui donnent aujourd'hui à Jérusalem un peu de vie, aucun

n'est omis; et l'auteur y trouve l'occasion de raconter le bien qui s'y fait, soit par la culture des Saintes Lettres, soit par des études approfondies de défense religieuse, soit enfin par les œuvres de prière, de charité ou de pénitence. Les chers Franciscains ont une place d'honneur sur ce long catalogue, dicté par la reconnaissance. N'est-il pas bon qu'on leur sache gré de l'hospitalité reçue à Casanova?

Il est à souhaiter que ce livre, vraiment chrétien et vraiment beau, soit lu tout entier, et que, sans puérile précipitation, on n'en passe aucune page. On y verra ce que le saint Évangile, étudié avec patience, avec amour, et constamment rapproché de notre cœur faible et inconstant, mais capable de répondre aux impressions qui lui viennent de la beauté et de la bonté di-

vines, peut offrir de soutien aux âmes de droiture, de bonne volonté.

Et maintenant qu'ils prennent eux-mêmes « le Saint Livre », *qu'ils prennent l'Évangile, ceux qui ont suivi tous les chapitres que leur offre M.-R. Monlaur; ils verront qu'une imagination vive, une sensibilité profonde, un grand art de style peuvent beaucoup gagner à s'appliquer aux pages divines, que le Saint-Esprit a dictées. Par elle-même la Vérité a de tels attraits que, même sans le secours des faibles charmes de la littérature, elle s'attache les âmes qui la cherchent avec sincérité. Mais quelles sources de poésie elle contient! Quelles convenances intimes elle a avec notre nature, créée par le Dieu vrai et vivant! Et combien l'éloquence est facile, — une éloquence spontanée et très personnelle — quand on a le bonheur de s'asseoir,*

comme Madeleine, aux pieds du Christ, et que l'on puise dans son regard, dans son grave et doux sourire, dans l'aspect de sa noble et sérieuse physionomie, la joie de le comprendre et celle de l'aimer!

Ainsi a fait l'auteur de Jérusalem. *Et ce sera la grande cause du succès de son œuvre.*

† Fr. M. A. de Cabrières,
Évêque de Montpellier.

JÉRUSALEM

LES PREMIÈRES IMAGES

I

... « Lève-toi, Jérusalem. Resplendis...
Car les ténèbres couvraient la terre
Et une sombre obscurité les peuples.
Mais sur toi Jéhovah se lèvera
Et sa gloire resplendira sur toi.
Les nations marcheront vers ta lumière
Et les rois vers la clarté de ton lever.
Tes fils viennent de loin... »

(ISAÏE, LX, 1-5.)

Approcher de Jérusalem avec ces paroles d'Isaïe dans l'âme, et la vision de Jésus-Christ dans les yeux, et descendre dans une gare quelconque, entrevoir une banlieue aux toits rouges, des magasins, des hôtels... on a tout dit sur la déception de cette arrivée. L'excès même de la fatigue m'a empêchée de trop souffrir de ce premier contact. La fièvre et

les ombres du soir déformaient les alentours d'une façon étrange, enlevaient aux choses leur caractère réel, les estompaient en une suite de tableaux imprécis. Mais, si j'ai échappé ainsi à une banalité décevante, j'étais en proie à un malaise qui allait croissant, qui réduisait toutes les sensations à la hâte d'arriver, d'en avoir fini.

A peine si je me rappelle les premières heures et les premières images : foule bigarrée obstruant la porte de Jaffa au milieu de moutons et de chèvres; chameaux démesurés; marchands ambulants; enfants aux pieds nus, courant derrière les voitures; et dans l'intérieur de la ville, des visages aigus appuyés aux fenêtres grillées et surplombantes... Ces visages dédaigneux causent une impression particulièrement désagréable : à cette nuit tombante ils sont éclairés par des lanternes fumeuses, et l'on distingue le regard fuyant et faux. Je me promets de ne pas suivre seule ces ruelles... La fièvre passée, cependant, je suis allée, presque à toute heure,

dans les divers quartiers sans autre rencontre fâcheuse que des troupes d'ânes qui vous éclaboussent au passage de l'eau de leurs outres, ou encore et toujours des chameaux accroupis barrant la ruelle, se redressant l'air débonnaire pour vous faire place. Peu à peu, du reste, on s'adapte à ce milieu. On s'habitue à la malpropreté repoussante des rues, aux enfants superbes et jamais lavés, aux lépreux, aux mendiants sordides qui s'acharnent à vous, vous poursuivent de clameurs discordantes, aux bêtes mortes que des corbeaux déchiquettent aux portes de la ville...

Ce cauchemar de l'arrivée a duré plusieurs jours. Jérusalem m'était fermée et comme hostile. J'appelais de nouveau, instinctivement, la douceur enchanteresse, la solitude, le silence de la Galilée, et cette nuit où des rayons flottaient sur la mer de Tibériade, comme le sillon creusé par la barque de Jésus. .

II

Mais un soir, revenant en voiture par la vallée du Cédron, presque à l'heure des portes fermées, de très bas j'ai vu se dresser la ville superbe. On ne découvrait d'elle que des murs montant à une hauteur vertigineuse, rien que les créneaux se détachant sur le ciel d'été. C'est par là que pourraient venir les Bédouins et les autres hordes inquiétantes. De ce côté du moins, on n'aperçoit pas ces odieux faubourgs qui sur les autres points écrasent l'enceinte. Du fond de cette vallée désolée, sans végétation, sans demeure, — la vallée morte des morts, — Jérusalem silencieuse et fermée a l'air de quelque vision d'apocalypse. Je ne l'attendais pas — et ce fut un saisissement. J'ai dit la lueur ou dorée, ou fauve, de la lune à son lever. Il faut se représenter les murs dans cette lueur, et les voir ainsi d'en bas. La poésie mystérieuse de cette ville enclose est inexprimable

Les vieux songes et les vieux souvenirs s'éveillent d'eux-mêmes derrière ces remparts de légende : palais de Salomon où errent peut-être encore des reines aux tuniques de pourpre; maison de la forêt du Liban aux cinq cents boucliers d'or battu; armées d'esclaves ciselant les vases précieux ou travaillant les bois rares; chevaux d'Égypte et chariots d'Assur « entassés comme des nuées »; ivoire et pierreries de Tharsis et des îles, « et l'argent foulé aux pieds comme une chose vile! » Au temps où l'Europe naissait à peine inculte et barbare, des rois vivaient ici dans des salles lambrissées de santal, incrustées de vieilles améthystes. L'or d'Ophir éclatait en arabesques sur les lits de nacre. Des paons, apportés par des caravanes de l'Yémen ou de Babylone, se posaient dans les baies ouvertes, au seuil des parterres de lys...

Ces rois, que chantent les cantiques, s'asseyaient sur les trônes d'or gardés par douze lions d'ivoire. Ils méditaient sur toutes les connaissances humaines. Ils recueillaient dans

des Proverbes et dans les paroles de l'Époux et de l'Epouse toute sagesse et toute poésie. Pensifs ils écoutaient les énigmes que leur posaient des reines lointaines. Ces princesses savantes s'émerveillaient : « C'était donc vrai ce que j'ai appris de toi dans mon pays ! » Elles laissaient dans l'air des parfums d'aromates... « Il n'y eut jamais tant d'aromates à Jérusalem », dit le livre des Rois. La sagesse de Salomon s'évapora dans ces senteurs rares. Puis, il alla où va toute chair, laissant une plainte nostalgique planer sur ces splendeurs évanouies. Les pierres qu'avait posées le roi magnifique dorment encore après trois mille ans au pied des remparts où nous sommes; mais la gloire des vieilles civilisations est morte comme la sagesse du roi. Ils ne descendent plus au long de la colline, les dromadaires traînant les cèdres de Hiram à travers les gorges, à travers les déserts pour bâtir le temple du Seigneur.

On ne voit plus sous les portiques passer la reine de Saba...

III

Pour voir de Jérusalem autre chose que des murs, pour la voir tout entière et dans sa particulière beauté, il faut gravir la colline des Oliviers et s'arrêter à chaque tournant de la route, à l'endroit où le Seigneur pleura, et, un peu au-dessus, à l'endroit où il apprit le *Pater* à ses disciples. Cependant, pour mieux pénétrer ce pays dans la lumière qui le fait vivre, nous avons accepté avec reconnaissance l'aimable hospitalité du Carmel, dans une dépendance du monastère, presque au sommet de ce Mont des Oliviers. De là nous pourrons suivre le soleil se levant et se couchant sur la ville. Jésus-Christ qui, dans la dernière semaine de sa vie, sortait du temple aux heures du soir pour y revenir au matin, eut chaque jour sous les yeux les mêmes horizons, les mêmes alternatives de lumière et d'ombre. Il voyait comme nous ces fêtes du

soleil, ces roses et ces ors merveilleux qui transfigurent les plus humbles choses, faisant une vision de beauté de cet olivier caduc, de ces moutons noirs égrenés au long des terres rousses, de ce pâtre, là-bas, grave comme les pasteurs antiques, dont la robe, dont le voile retenu par les tresses en poils de chameau, jettent sur le sol de grandes ombres. La terre qui nous entoure est absolument nue. Nous nous asseyons entre d'anciens murs bas qui s'écroulent et un chemin à peine tracé, où, à chaque pas, des pierres roulent et dévalent. Partout un aspect de vétusté, d'épuisement, de décombres. Deux ou trois oliviers nains, des touffes desséchées que l'on nous dit être du cinamome, des hampes d'asphodèles où les fleurs se flétrissent et c'est là tout. Ni un jardin, ni un champ, ni même en ce septembre brûlé les glorieuses fleurs de pourpre que le printemps jette sur cette nudité tragique. Pas une source. Pas une goutte d'eau. Les citernes elles-mêmes tarissent sous le soleil implacable. Les alentours de la ville

sainte s'étagent à perte de vue dans la même aridité de mort : c'est la désolation dont parle le prophète.

Séparée de nous par un ravin profond qui laisse une déclivité au coin des murs comme pour accuser la sensation que donnent les choses ensevelies — trente mètres de décombres en recouvrent les bases — Jérusalem se dresse comme une immense forteresse, « la ville sur les hauteurs » que chanta David. Elle a, dans la gloire du soleil levant, une mélancolie et une grandeur souveraine — comme si elle se refusait à cette fête, comme si depuis le grand forfait, depuis les cruelles dévastations de Rome, toute joie lui était impossible. Elle ne renvoie, aux premiers rayons, qu'une blancheur froide de mort; et le moindre vent soulève la poussière de ses trente siècles. La douceur de l'aurore n'est plus faite pour elle. Son heure est au déclin des jours. Elle est plus elle-même, mêlée à la gloire triste d'une beauté qui finit.

En face de nous, au premier plan, à la

place même du temple de Salomon et d'Hérode, la mosquée d'Omar semble perdue et comme rapetissée sur cette esplanade trop vaste. Les grêles édifices qui l'accompagnent, mirahabs, dômes, coupole du prophète ou coupole des âmes, même les sept nefs de la mosquée d'El Aksa, semblent des jouets d'enfants posés dans une enceinte de géants. Pourtant cette mosquée d'Omar, cette exquise mosquée dorée et bleue retient longtemps le regard : d'ici elle paraît toute neuve, malgré ses onze siècles, au milieu des choses sans âge et sans couleur qui l'entourent. Elle garde une grâce de bijou ancien dans cette grande aire où les herbes brûlées jaunissent entre les pierres. On dirait que jamais personne ne passe là. Les caravanes des croyants s'y émiettent comme en un désert. Cette place est sacrée aux musulmans comme elle l'était aux Juifs. Ils vénèrent Abraham; ils vénèrent David avec le prophète. Mais où sont les jours glorieux où deux cent mille adorateurs de Jéhovah montaient ensemble dans les

cours du Temple? Où sont les prêtres? Où sont les fêtes? Où sont les rois? Seules, quelques femmes voilées de noir passent et disparaissent comme des hirondelles au bord d'un champ

En vain les monastères qui s'élèvent ici et là, quelques-uns d'un style sobre et pur, comme celui des Bénédictins allemands, ou celui des Dominicains, que nous voyons au nord près de la porte de Damas; en vain les tours de l'Assomption, les clochers et les flèches des églises essayent de donner à l'ensemble une note chrétienne : la mosquée est là, et les minarets plus hauts que les flèches des églises et les innombrables petits dômes, les innombrables petites terrasses des Juifs serrés peureusement dans un espace étroit, restes d'Israël cachant leur misère à l'arrière du Temple. De leurs possessions sacrées ils n'ont rien gardé. Les musulmans ont profané le Saint des Saints et l'occupent; le palais de David, dont nous apercevons les tours, vers l'occident, est devenu la caserne

des soldats turcs. Dans l'antique Sion où chantait le roi prophète, nous distinguons d'ici la cathédrale, le séminaire des Arméniens, et les jardins desséchés où quelques arbrisseaux languissent. Là aussi l'espace est trop grand pour l'étroite colonie qui l'habite. Quelques chiffres nous guideront : les Juifs, que des immigrations augmentent chaque année, forment les trois quarts des soixante mille habitants ; les musulmans, maîtres de la ville, sont de sept à huit mille ; il y a autant de chrétiens dissidents ; et seulement de deux à trois mille latins. Instinctivement, en entendant les statistiques attristantes, on cherche la place de « Celui qui devait venir », de « Celui qui est venu... »

En face de nous, au centre même de Jérusalem deux grands dômes indiquent Sa tombe. Les juifs ne passent jamais devant cette pierre, par haine, et aussi par terreur d'être massacrés. Les musulmans la gardent et la méprisent. Les dissidents mercantiles la profanent. Par quelle mystérieuse destinée cette terre

qui a bu le sang du Christ est-elle si peu chrétienne? Il y est presque aussi étranger qu'aux jours où, entouré de ses disciples, Il descendait ces pentes, allant vers la mort prochaine. Alors, comme aujourd'hui, dans cette ville dédaigneuse et fermée, les siens étaient le nombre infime, les quelques épis glanés après la moisson, les grappes oubliées sur les ceps après la vendange...

Du grand passé qui l'a préparé il reste quelques pierres. De Lui, l'effet des prédictions qu'Il prononça d'ici sur Jérusalem. Ah! que l'on comprend qu'Il ait pleuré sur elle! La dixième légion devait lui succéder et camper à cette place même. Jésus-Christ savait les maux inouïs qui allaient suivre : la famine, le pillage, l'incendie, les croix ne suffisant plus aux supplices, « l'abomination de la désolation » anéantissant cette ville de beauté. Il en avait un cri de supplication : « Combien de fois j'ai voulu... et tu n'as pas voulu! »

Non. Jérusalem n'avait pas voulu « être rassemblée sous ses ailes » : et cette résistance,

ce refus définitif éclatent dans le cri haineux du Prétoire : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! »

Que ceux qui veulent, après tant de siècles, entendre encore le retentissement de cette parole, entrent dans les ruelles sordides du quartier juif. Qu'ils voient ces êtres, rejetés de tous les peuples, proscrits de tous les pays, persécutés de tous les temps, errant partout, étrangers partout et ici plus qu'ailleurs, dans leur ville profanée. Qu'ils les voient, frôlant les murs immondes de leurs visages trop pâles. Qu'ils voient leurs enfants malsains, frappés de cette malédiction étrange que, chez eux, la faiblesse, l'enfance même n'ont point de charme : non pas même leur fidélité héroïque, leur regret passionné « des murs abattus, et de la majesté qui est passée ! »

Le soleil descend sur la ville souveraine. L'ombre violette du soir monte de la vallée, flotte un moment, s'évapore. Dans l'uniforme teinte de cendre s'enfoncent les vieux murs, la mosquée d'une grâce triste, les dômes du

sépulcre, et les innombrables coupoles, les innombrables terrasses, les grandes tours de Sion, les minarets, les flèches des églises. La mélancolie du soir s'étend sur Jérusalem. Et maintenant quelque chose d'auguste, de poignant, quelque chose qu'aucune vue au monde ne nous rendra, vient vers nous de la ville qui s'efface. Il y a une âme dans les choses, comme il y a des larmes en elles. Cette âme douloureuse de Jérusalem se dégage, nous étreint, nous rejette vers le grand passé. *Un autre,* à la place où nous sommes, la regardait aussi, il y a deux mille ans, et c'est ce souvenir qui met Jérusalem au-dessus des choses seulement humaines, au delà des rêves...

JÉRUSALEM
COMME JÉSUS-CHRIST LA VOYAIT

I

On ne sait, ici, comment passent les heures. Nous nous attardons jusqu'au moment où la cloche du monastère nous rappelle. C'est le seul bruit dans le grand silence morne. Derrière le mur très haut, des oiseaux rentrent avec nous, se blottissent dans les creux des pierres. Les portes se ferment à mesure que nous longeons les cloîtres, la cour, la chapelle. Et, dans ce désert c'est une délicieuse sensation d'abri pur, très étrange et très intime, lorsque la porte de ma cellule retombe et que tout se tait.

Au matin, au sortir de l'étroite chambre

blanchie à la chaux — mon Dieu! que cette hospitalité des religieuses est charmante! — je longe le cloître où le *Pater* est écrit dans toutes les langues connues. C'est ici que Jésus-Christ l'a prononcé, ici qu'Il a dit: « Quelque chose que vous demandiez je le ferai. » Une douceur divine flotte avec ces souvenirs dans le silence recueilli. Des grappes dorées montent le long des murs. Des abeilles vont et viennent de ces lourdes grappes aux buissons de jasmins et de roses; on n'entend que ce bourdonnement dans le jardin fermé, encore plein d'ombre. Mais à peine la porte franchie, c'est déjà l'éblouissement du soleil sur la terre rousse et sur les pierres; toujours la même mélancolie dans cette lumière, et dans le charme indicible du passé mort. Assise à l'ombre de quelque roche, sur la terre aride, j'évoque l'autre terre enchantée et fertile, celle qui s'étendait sous les yeux de Jésus, que décrit Josèphe et que chantent les vieux livres...

Et voici la vision qui se lève :

Deux cèdres géants, à peu près les seuls

cèdres de la Judée, étendent leurs branches au haut du Mont des Oliviers où nous sommes. Des colombes blanches et bleues s'ébattent à leur ombre. La maison de Hanan — ou Chana — d'où sortira l'Anne des Évangiles, élève ces colombes pour les sacrifices. C'est pour cette maison puissante une grande source de lucre. Des palmiers, des grenadiers, des bananiers et des sycomores ombragent de fraîches prairies. Il y a des pins et des oliviers tout le long des pentes : des figuiers enguirlandés de vignes se penchent au bord des terrasses. Un bruit joyeux d'eau qui court se mêle sous les arbres au bruissement des ailes. On a amené cette eau à grands frais des vasques de Salomon; et, par une machinerie compliquée, elle montera jusqu'à la mer d'airain du Temple pour les ablutions et les sacrifices. Des iris mauves et jaunes, des lys et des cyclamens et ces anémones de pourpre que le printemps jette encore sur la terre aride, croissent partout, au hasard, en végétation folle. En bas, les conduits couverts du Temple

versent au fond de la vallée l'eau et le sang des sacrifices, et c'est une fertilité de terre promise. Que l'on songe en effet aux masses d'eau accumulées dans les canaux et dans les citernes d'Hérode, bien qu'aujourd'hui, en face de cette terre brûlée, l'on hésite à admettre les chiffres que donnent les historiens Juifs. Que l'on songe aussi aux deux cent mille agneaux immolés pour la Pâque, aux soixante-dix taureaux des Tabernacles, aux offrandes, aux purifications qu'exigent les moindres apparences de fautes, pour des motifs puérils, aux expiations, aux innombrables sacrifices de chaque jour : tout ce sang court dans le jardin des roses, fertilise les branches qui ploient sous les fruits : citrons, raisins, grenades, olives, figues, oranges ou dattes.

Des myrtes géants et des lauriers-roses bordent de petits chemins qui conduisent jusqu'au haut de la colline, jusqu'à des retraites d'ombre propices à une paix heureuse. Les habitants de Jérusalem s'y rendent quand le

soleil baisse. Les maîtres entourés de leurs disciples y viennent souvent dès l'aube. Ils cherchent dans les sentiers, où les pas s'assourdissent aux aiguilles des pins, une tranquillité que ne connaissent pas les portiques du Temple, lieu habituel de leur enseignement. Quelques-uns de ces maîtres sont célèbres, ainsi ce Jochanan ben Zaccaï qui maintint la tradition triomphante jusqu'à la fin, jusqu'à la ruine de Jérusalem; ainsi encore Jonathan ben Uzziel « le juste entre les justes »; Siméon, fils d'Hillel le Grand; et Gamaliel surtout, son petit-fils, « la gloire du Temple ». Beaucoup sont obscurs, et leurs noms ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Ils enseignent ce qu'enseignaient leurs pères, ils alourdissent des fardeaux déjà trop lourds.

Parfois, peut-être, l'un d'entre eux cite quelque sentence d'un jeune maître qui vient à Jérusalem à de rares intervalles. On dit de ce Maître « qu'Il parle comme jamais homme ne parla ». Mais ceux qui se hasardent à le nommer le font à voix basse par crainte des

prêtres. Ils le rencontrent quelquefois lui-même dans des sentiers écartés, lorsque, sur le soir, il sort de Jérusalem... On dit même qu'un des membres du Sanhédrin vint le trouver; c'était la nuit; le vent, sans doute, agitait les cimes des palmiers, passait à travers les pins avec cette longue plainte émouvante comme la plainte de la mer, puisque le Maître, qui cueillait ses images parmi les choses familières, disait : « Le vent souffle où il veut et vous entendez sa voix. » On n'entend plus la voix du vent ni la voix du Maître sur la terre desséchée...

Six routes construites par les Romains partent de la ville dans toutes les directions. Sur le Mont des Oliviers passent les deux routes que suivait Jésus, celle qui va à Jéricho par Béthanie, et celle qui, par la Samarie, rejoint la Galilée. Elles sont pavées et bordées de bornes milliaires. Ce sont les voies des caravanes dont nous suivons le va-et-vient incessant et gai. Elles déploient sous les arbres un long ruban joyeux

de couleurs vives. Jérusalem donne du grain, de l'huile, des figues et du baume. Elle reçoit avec les denrées de chaque jour les choses précieuses dont une ville très riche ne peut se passer. De leur pas égal, leurs pieds mous s'écrasant dans les sables, les dromadaires ont traversé les déserts depuis l'Arabie, depuis l'Égypte ou Babylone; on les a chargés de toutes les richesses connues, dans les ports de la grande mer et là-bas, au fond de cet Orient mystérieux qui est « l'Orient » pour la Jérusalem où nous sommes. Tout à l'heure on offrira sur les marchés les choses rares qu'ils apportent : tuniques de l'Inde, voiles et parfums de l'Arabie, sandales de Laodicée, ceintures ouvrées de la Cilicie, et des verres, et des vases fragiles, des étoffes de pourpre, des joyaux, des essences d'un prix fabuleux...

II

A la place où est aujourd'hui la mosquée d'Omar, voici le temple splendide qui arra-

chait à Tacite lui-même un mot bref d'admiration. Jérusalem est concentrée là, tout le passé glorieux, les patriarches, les rois, les juges et les prophètes; tout l'avenir messianique que chaque juif rêve plus glorieux encore et plus triomphant; la vie de chaque jour, les fêtes de chaque année, l'idéal, le seul idéal de ces âmes étroites et dures. Rien ne distrait le regard qui se fixe comme d'instinct sur le temple, ni la double enceinte aux cent tours, ni au-dessus même du Moriah, les grandes masses de marbre et d'or des palais d'Hérode. Non... et je crois que l'on voit d'abord, dans le temple même, seulement la colonne de fumée qui s'élève au matin dans la pompe des sacrifices ou la colonne de feu qui illumine les soirs. Ainsi la Nuée précédait Israël au désert, et ce nuage d'encens de l'autel plane sur tout vrai croyant comme une autre Shekinah — la présence redoutable de Javeh. Les rabbis dans leur langage hyperbolique vont jusqu'à dire que les flammes du sacrifice sont visibles de ces monts

de Moab qui bleuissent là-bas, « Moab, le vase où s'abreuve mon espérance! » Jamais la pluie n'éteint ces feux rituels. Jamais le vent ne fait dévier la colonne de fumée...

Regardez et écoutez. Le veilleur du haut de la tour d'angle guette les premiers rayons. Dès qu'ils paraissent, les trompettes des prêtres ouvrent pour le peuple le jour qui commence. Et déjà c'est le va-et-vient des lévites, la purification des lieux saints, l'ouverture des portes. D'ici, du Mont des Oliviers, nous dominons les terrasses successives du Temple. A mesure que l'on monte et que l'on approche du Sanctuaire, la beauté augmente avec la Sainteté. Dès le portique royal, dès le portique de Salomon, qui repose sur les soubassements posés par le grand roi, tout est en bronze, en mosaïques, en pierres vierges de Beth Cherem. Ces portiques ouvrent à l'Orient et au Midi leurs triples arcades. Leurs piliers monolithes se prolongent en une perspective de neuf cents pieds semblables à quelque forêt géante. Ils bornent l'esplanade dont nous voyons les

restes, ce « lieu de prières pour toutes les nations » dont parle l'Écriture. Et toutes les nations s'y rencontrent avec leurs princes et leurs rois. Les Ptolémée l'ont enrichi de dons magnifiques, Rome victorieuse y a déposé une couronne d'or, César et Pompée pourvoient aux sacrifices journaliers pendant de longs jours, Agrippa offre une hécatombe de taureaux, Auguste et l'impératrice ont donné les vases qui contiennent le vin des libations. Mais ni les princes ni les rois ne peuvent dépasser sans mourir « la Cour des gentils ». Au delà, c'est Israël qui adore, Israël seul. Les droits du peuple élu se précisent, se dénombrent en dix degrés de sainteté : les femmes, les Juifs, les lévites, les prêtres enfin, autour de l'autel énorme où brûlent les trois feux rituels, autour de la mer d'Airain.

Au sommet des terrasses successives, dégagé des porches, des salles, des balustrades, se dresse le sanctuaire inaccessible à tout ce peuple et fermé

Le soleil éclate sur une masse d'or. Les murs et les toits resplendissent. A l'intérieur, sous le double voile de Babylone et dans « le Saint », tout est d'or : le chandelier à sept branches, la table des pains de proposition, l'autel des parfums : mais tout est obscur, sans aucune ouverture, éclairé seulement par des lampes. Là, un prêtre chaque jour offre l'encens, tandis que le Saint des Saints, le cœur du culte d'Israël, est fermé. Le voile de byssus et de pourpre se soulève seulement une fois chaque année au jour de l'Expiation. Alors le grand prêtre pénètre seul dans le sanctuaire vide. L'arche d'alliance a disparu. Les tables de la loi ont été brisées. Il reste seulement la pierre où reposait l'arche. Cette pierre reçoit les gouttes de l'aspersion que laissent tomber les mains sanglantes du grand prêtre...

Ainsi tant d'or, tant de marbre, tant de trésors prodigués, tant de cérémonies splendides pour aboutir à ce geste tragique, à ces gouttes de sang sur une pierre nue! Comme

si Israël jetait les restes de sa vie à la place que Javeh a désertée. Jésus-Christ suit cela, et Il sait cela, lorsque de la place où nous sommes, Il considère Jérusalem.

III

On compare peu de temples antiques au temple de Jérusalem. On ne met rien au-dessus de Jérusalem elle-même, si ce n'est Antioche et Rome. Toutefois l'étendue de la ville n'a rien de démesuré. Ses deux cent mille — quelques-uns disent six cent mille — habitants occupent relativement peu de place dans les rues très étroites; et si les deux millions de Juifs venus pour la Pâque peuvent tenir dans un espace aussi restreint, c'est que l'extrême simplicité des mœurs orientales offre à cette armée de pèlerins des nattes et des tapis sur les toits. Du reste Jérusalem n'est à proprement parler qu'une ville de palais. Les profondes déclivités du sol, main-

tenant comblées, la séparent en quatre collines fortifiées. Le Moriah du Temple avec le faubourg des prêtres étagé sur ses pentes; — ce faubourg communique avec les cours sacrées par des souterrains qui existent encore en partie — ; Acra, la colline païenne et maudite des théâtres, de l'hippodrome, des thermes, des constructions grecques; Bezetha où se groupent les bazars, la ville affairée et marchande; et Sion enfin, la demeure des princes : palais d'Agrippa et de Bérénice, ancien palais des princes Asmonéens, Xystus, palais d'Hérode et des grands prêtres. Ne croyez pas d'ailleurs qu'une délimitation géométrique sépare nettement ces quatre parties de la ville. Tout ce qui est juif se pénètre. Mais qui nous dira l'aspect général des monuments? Où placer les 350 synagogues et les écoles aussi nombreuses? Nous nous perdrions inutilement en conjectures. Nous savons seulement qu'un des palais d'Hérode est bâti en style gréco-romain, larges portiques à deux ailes, bains, frontons de marbre...; que les forte-

resses énormes Hippicus, Phasaël, Mariamne, « semblables à de grandes roches naturelles », renferment des appartements d'un luxe inouï, et, malgré les malédictions sacerdotales, des jardins délicieux peuplés de statues au bord des pièces d'eau; enfin, que la forteresse Antonia, isolée au nord-ouest du temple sur un roc escarpé, occupe presque un tiers de l'immense esplanade. Cette forteresse, rebâtie elle aussi par Hérode, comprend des places, des thermes, des galeries, des fontaines, des demeures somptueuses. La garnison romaine campe dans les casernes et dans les cours. Les procurateurs romains, dans les moments de trouble comme à l'approche de la Pâque, habitent dans la forteresse l'un des palais.

Ces quelques points nets nous laissent dans un éblouissement confus. Peut-être le charme le plus étrange de tant de luxe et d'une végétation si riche vient du voisinage immédiat du désert. Tant de beauté nous paraît quelque chose d'éphémère et de fragile;

on pressent l'enlisement dans les sables, la stérilité prochaine sous la menace du ciel brûlant. Là où s'arrête le travail acharné de l'homme, tout est dénudé. Les hauteurs des alentours demeurent sauvages, peuplées déjà de villes mortes. Dans une des cérémonies les plus impressionnantes de l'ancienne loi, au milieu de la foule bruyante, multicolore et excitée, le bouc émissaire est rejeté des splendeurs du temple, dans le désert silencieux. Quelques heures seulement séparent ces deux termes extrêmes. C'est de ce désert qu'Israël monte vers la maison éternelle, à travers les gorges rocheuses et les larges plateaux, à travers la fatigue et l'épuisement de la route nue, à travers la soif, sans une source, à travers les pierres brûlantes aux reflets durs... Et la beauté de la vision sainte est trop soudaine, trop enivrante, Israël s'exalte en son orgueilleux amour. Écoutez les rabbis :

« Des dix parts de beauté que Dieu a données à la terre, une est pour le monde entier, neuf sont pour Jérusalem. »

Écoutez le cantique de l'arrivée, le cantique des degrés :

J'ai été dans la joie quand on m'a dit :
Allons à la maison de Jéhovah !
Nous voilà debout
A tes portes, Jérusalem.
Jérusalem, tu es bâtie comme une ville
Qui forme un tout admirable !
Jéhovah a choisi Sion,
Il l'a désirée pour sa demeure.

Oui. Il l'a désirée. Lui-même l'affirme. C'est Lui, dont le nom terrible ne doit jamais être prononcé, qui dit les dernières paroles du cantique passionné, et quelles paroles !

C'est le lieu de mon repos pour toujours,
J'y habiterai parce que je l'ai désirée...
Là je ferai grandir la puissance de David,
Je préparerai un flambeau à mon Christ,
Je revêtirai de honte ses ennemis,
Et sur son front resplendira le diadème.
Les rois l'ont vue... ils ont été dans la stupeur ...

DANS LES RUES ET PARMI LE PEUPLE, IL Y A DEUX MILLE ANS

I

Et maintenant, toujours à la distance de vingt siècles, descendons vers la ville d'Hérode le Grand. Ces vingt siècles ont apporté peu de changement dans les habitudes et les mœurs de cet Orient immobile, et nous pouvons suivre une des antiques caravanes comme nous suivrions une caravane d'aujourd'hui. Les lignes onduleuses des collines où elles se profilent sont les mêmes; les bêtes de luxe et de trait les mêmes encore à travers les déserts sans fin. Les chameaux balancent toujours sur l'horizon leur bizarre silhouette. Ils accompagnent leur marche monotone

d'un perpétuel mouvement de tête dédaigneux et étonné. Pourquoi les routes où ils passent prennent-elles une allure extraordinaire? Je n'ai jamais pu rencontrer leur caravane sans une impression de soleil étincelant dans les sables, de solitude silencieuse et infinie, comme si l'éternel mirage dormait au fond de leurs yeux à demi fermés. Ils portaient autrefois comme aujourd'hui des colliers de verre, des amulettes et des charmes. Sans doute la race des pasteurs qui les mène nous rejette au delà des jours présents, au delà des jours d'Hérode. Nous les voyons ainsi au temps des patriarches, les pieds nus, les tuniques rayées, le voile court indispensable sous le soleil qui brûle, retenu par des cordes de chanvre ou de poils tressés. Là encore la magie de la lumière transfigure tout. De près ces vêtements sont sordides. De loin il y a chez ces Orientaux un tel sens de la ligne et de la couleur que chaque homme qui passe est à peindre. Ils ont dans leur démarche et dans leurs gestes

un calme auguste. Ils n'ont pas changé depuis le temps des vieilles histoires. Ainsi Eliézer conduisait ses chameaux auprès du puits de Nachor « lorsque Rébecca descendit sa cruche sur l'épaule »...

Pour des yeux exercés la richesse des robes, les coiffures hautes, les harnachements somptueux marquent le rang social ou le pays d'origine. Mais quel que soit le point de départ, le point d'arrivée est le même. Tous passent un à un aux portes de la ville. Les sages s'asseyent et tiennent conseil dans les retraites profondes de ces portes aux jours et aux heures de repos. L'on sait le respect d'Israël pour ces vieillards même affaiblis, même diminués, qu'ils doivent révérer, dit un de leurs Livres, comme les tables brisées de la Loi. Mais les anciens délaissent cette place aux heures plus bruyantes. L'encombrement, les disputes et les cris succèdent aux paroles rares et graves. Le publicain est là, affairé, l'œil au guet, surveillant la foule qui entre et qui sort. Il rançonne les gens et les

marchandises. On le trouve aussi à l'entrée des ponts, et des voies romaines, levant des taxes vexatoires. Cicéron parle quelque part avec admiration de ces publicains, la fleur des chevaliers à Rome. Cette fleur des chevaliers afferme les villes et les provinces. Elle s'enrichit de rapines et vit honorée et oisive. Leurs agents méprisés et haïs ont un tel renom que l'épithète « publicain » est devenue une injure.

Leur présence aux portes nous rappelle que Jérusalem n'est pas libre. L'indépendance nationale est déchue, la maison de David oubliée. Le roi Hérode qui a succédé, grâce au concours de Rome, à la dynastie des Asmonéens, a posé aux portes, comme un affront, l'aigle impériale. Les fils d'Ammon dominent la ville sainte. La quatrième bête du prophète Daniel, qui dévore, qui broie et qui tue, pèse sur la ville avec le joug de Rome.

Ah! ces étrangers, ces vainqueurs, de quelle haine Israël les hait! Pas seulement

parce qu'ils l'oppressent; pas seulement parce qu'ils sont les maîtres, mais parce qu'ils ne sont pas Israël. Et ici nous rencontrons un des traits les plus caractéristiques du monde juif. La terre que nous foulons — la Syrie, se décomposant dans les dix degrés de sainteté des rabbis — est la *Terre*. Il n'y a pas de qualificatif. Il n'y a pas d'explication. Ce mot d'une adoration amoureuse suffit : chaque juif le comprend. C'est la même exaltation que pour Jérusalem. Elle seule, la Terre, est bénie, joyeuse et sainte; elle est revêtue d'épis et couverte de troupeaux, malgré les déserts qui l'enserrent; elle tressaille et elle chante. L'air qu'on y respire rend sage. Tout le reste, à l'exception de Babylone, est « le pays hors de la Terre ». Son contact souille, sa poussière rend impur... et si quelque grain de cette poussière s'attache, par impossible, à une victime de l'holocauste, cette victime est en abomination aux yeux de Jéhovah, elle est maudite.

Cette horreur et ce mépris des autres nous

trappe dès l'entrée. Si la main de fer de Rome oblige à courber la tête, quelle revanche dans l'Académie des Sages! Quelles malédictions! Quelles prescriptions minutieuses pour éviter ou restreindre tout contact étranger! L'unité de la foi et des pratiques rituelles isole déjà les Juifs du reste du monde. Leurs cérémonies et leurs fêtes, la naissance, la mort, la nourriture même les sépare des autres hommes jusque dans les moindres détails et réserve leur unité. Non seulement ils doivent éviter les rites et le culte païen, mais ignorer l'histoire des autres peuples, leur littérature et leur langue. Nous avons vu cette antinomie farouche et forte se poursuivre le long des siècles du moyen âge. Et tout à l'heure on me racontait qu'un des derniers grands rabbins, mandé par un ambassadeur pour traiter des affaires de son peuple, demandait avec inquiétude : « Parlerai-je la langue des Gentils? » — Les rabbis d'il y a deux mille ans auraient reconnu leur fils.

Il fallait encore éviter de recevoir ces

malheureux Gentils, et surtout de les aider et de les secourir : Laissez noyer leur bœuf et leur âne; laissez-les eux-mêmes aux mains des voleurs... Seulement vous pourrez leur vendre les denrées précieuses : et quoique les rabbis tonnent encore sur ce dernier chef, cependant ce n'est pas en se confinant entre eux que les Juifs de la dispersion s'enrichissent et qu'ils entassent autour d'eux « les dépouilles des fils de Gog! »

Au reste, le roi Hérode se soucie peu des prescriptions rabbiniques. Il ne parle que grec; sa cour foisonne d'étrangers; son luxe raffiné attire et retient les Occitaniens plus rudes. Cet Hérode est un grand politique. Il donne des fêtes à ses vainqueurs; tous les quatre ans il leur offre des jeux splendides dans l'hippodrome qu'il a fait bâtir là-bas, hors des murs; il a élevé une ville toute païenne, Sébaste. Et, en même temps, les Israélites lui doivent la splendeur d'un temple qui fait oublier le temple de Salomon; leur place publique, le Xystus, des palais partout,

de l'eau partout. Jérusalem se plaît à cet orgueil. Elle s'endort dans les richesses incroyables qu'il verse sur elle. Elle aime cette vie somptueuse, la pourpre dont se revêtent ses princes, ces parfums qui valent une fortune, ces perles qui criblent jusqu'aux sandales des fils de grand prêtre et des courtisanes, les deux termes d'un luxe insolent.

Et cependant, si nous croisons le roi magnifique et son escorte étrangère, ce mot « Iduméen » l'atteint par derrière, à chaque pas, comme de la boue qu'on lui jette. On ne lui pardonne pas d'avoir élevé — lui, le juif! — un temple à César comme il a élevé un temple à Jéhovah. On le hait pour la férocité avec laquelle il étouffe sur les croix ou sur les bûchers toute velléité d'indépendance et tout cri de révolte. Son nom n'est jamais prononcé dans aucune des trois cents synagogues. Ce peuple au cou raide écrit les crimes de l'impie sur l'airain, et ses bienfaits sur le sable...

II

Il nous est aisé maintenant de comprendre qu'il y a deux vies distinctes à Jérusalem ; la vie païenne et la vie juive. En pénétrant plus profondément, nous saisirons mieux les êtres et les choses qui entouraient Jésus-Christ. Laissant de côté Bezétha, la ville païenne des termes et des jeux, hors des murs comme elle est hors de la terre, étudions la ville exclusivement, intensément juive. Comme un de ces Romains de l'empire devait y être dépaysé ! Comme un de ces Grecs sceptiques devait sourire à ces demeures marquées de lettres hébraïques, d'un passage du *Deutéronome!* Alors comme aujourd'hui ces maisons se serrent l'une contre l'autre; un escalier mène par le dehors au toit, à la chambre des hôtes; on peut encore passer de maison en maison par ce chemin des terrasses. Mais ce sont là des habitations

riches. Il y a des palais un peu partout. Des jets d'eau rafraîchissent les cours de marbre. De loin en loin des synagogues sont marquées par un vase de manne, une arche ou un chandelier à sept branches, sculptés sur le linteau. Des écoles sont à côté. Par les étroites ouvertures des sons gutturaux nous parviennent; assis sur des nattes, des enfants subtils, ergoteurs déjà et tenaces, écoutent et répètent quelque psaume. Mais comment croire nos auteurs lorsqu'ils nous vantent la propreté méticuleuse de la Jérusalem antique. Sans doute, la ville que nous avons sous les yeux n'est plus qu'une ruine, mais l'Orient, même dans sa splendeur, semble répugner à trop de délicatesse. Je ne saurais dire les détails repoussants qui nous soulevaient le cœur à chaque pas dans les cités somptueuses de Damas ou de Constantinople. Nous pouvons nous guider sur les bazars que nous avons visités dans ces deux villes, pour bien saisir, en y ajoutant les traits particuliers qu'on nous indique, l'ensemble de

ces bazars juifs où se réunissait le commerce du vieux monde. Les denrées communes ou rares s'entassent sous de hautes voûtes dans une série d'échoppes toutes pareilles. A part les articles de la vie journalière groupés dans autant de rues : rues des bouchers, des fromagers, des grains, etc., il y a des quartiers de mille sortes : selliers avec tous les genres de harnachement aux couleurs vives, magasins d'étoffes où voisinent l'humble coton des femmes du peuple et les soies lamées d'or; rangées de petites babouches à talons hauts, et de sandales de chanvre; boutiques de fard, de henné, d'essences et de teintures, car avec les richesses la corruption des modes païennes sévit parmi les femmes; bonbons sans nombre, confitures et pâtes dont le secret s'est conservé; vases de verre et d'albâtre que les tombeaux ont préservés jusqu'à nos jours et que nous retrouvons dans le musée de l'Assomption ou des Pères Blancs. Dans les rues, un peu partout, circulent les marchands de ces

petits pains d'Éphraïm, de ces gâteaux faits de figues et d'épices, de ces raisins de Chanaan que des femmes aux bras nus nous tendent encore. Les artisans des petits métiers poursuivent leur travail, tissent leurs soies en les fixant avec leurs pieds nus, écrivent avec leurs roseaux; tout ce peuple est affairé, turbulent, sûr de la vie du lendemain. Car si le luxe atteint ici son dernier terme, la vie des pauvres ne coûte rien, dans cette terre heureuse, à peine quelques centimes par jour.

Un des traits que nous remarquerons, dans cette partie des bazars pareils à tous les bazars orientaux, ce sont ces rues entières occupées seulement aux travaux du Temple; des centaines d'ouvriers brodant les voiles et les portières que l'on renouvelait deux fois par an; des parfumeurs préparant des encens si rares que treize boutiques différentes devaient concourir à leur composition; des carriers, des sculpteurs qui pendant près d'un demi-siècle, au nombre de dix mille, élèvent le temple, puis le polissent et l'affinent, l'achè-

vent à peine quand un soldat de Titus le livre aux flammes. Et nous ne parlons pas là des gâteaux de fleur de froment, des victimes des sacrifices, de l'armée des changeurs qui envahit jusqu'aux cours sacrées, des prêtres par milliers qui vont et viennent sur les pentes de l'Ophel et qui vivent de l'autel eux aussi, eux surtout. Mais ce qui est le plus étrange à Jérusalem ce sont les gens qui passent, ceux que Jésus-Christ rencontrait à chaque pas, dont il a noté jusqu'à l'attitude, jusqu'aux moindres gestes, « dans les rues et au coin des places ».

III

« Dans les rues et au coin des places. »

Quel est cet homme au front marqué de lettres hébraïques enfermées dans des rouleaux comme celles qui sont aux portes des demeures ? Les longues franges de son vêtement, la bordure bleue de son manteau où

les mêmes lettres se retrouvent, le désignent à l'attention de tous. Il marche seul sur les étroits trottoirs de marbre. Le peuple le salue très bas et s'écarte de lui avec une crainte superstitieuse. Lorsque l'heure de la prière sonne, qu'il soit dans les rues ou au coin des places, il s'arrête. Ses vêtements tombent en plis rigides. Il est debout, les yeux fermés ou levés au ciel, les mains jointes à la hauteur du front. Il prie longtemps : « Seigneur, je te remercie de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes » : ces paroles sont la respiration même du pharisien et du pharisaïsme tout entier. Souvenons-nous que le regard de Jésus-Christ a pénétré chacun de ces gestes, et nous comprendrons mieux le mot : « hypocrite! » qui jaillit des lèvres indignées du Maître. Pourtant la fraternité des pharisiens s'était affirmée chez les païens en défendant « le Livre », sous les Macchabées en défendant « la Terre ». Suivant leur expression ils faisaient une haie autour de la Loi. Étrange destinée de ce peuple que chacune

de ses vertus, en s'exagérant, se dénature et se corrompe !

Et ceux-ci en vêtements splendides de pourpre et de lin, couverts de joyaux, fardés pour la plupart comme des courtisanes ? Sadducéens, Hérodiens, princes des prêtres et fils de prêtres, c'est tout un : les Kantheros et les Chanah, les Boëthos et les Phabi. Ce sont les créatures changeantes du pouvoir, le jouet d'un caprice souverain. Mais leur opulence les suit dans leur retraite. Ils vivent dans les festins et dans la pompe et se rallient à un gouvernement qui leur laisse une vie douce. Ils ne craignent rien tant que le zèle intempestif de ceux qui veulent secouer le joug de Rome : et tout ce corps de prêtres serviles comprend Kaïphe et le suit à la seule menace. « Si nous laissons faire Jésus, les Romains viendront, ils ruineront notre ville... » Ils s'embarrassent peu des Écritures, et ils rient de ceux qui se torturent eux-mêmes dans l'espoir d'une immortalité incertaine. Le peuple frondeur leur jette en passant les

épithètes injurieuses. Il hait ces prêtres de luxe presque autant que son roi étranger. Mais il les craint.

Parfois, à de très rares intervalles, des hommes vêtus de blanc passent, silencieux. Eux aussi sont séparés des autres, mais non à la façon des pharisiens. Ils vivent loin de tout, perdus dans leur rêve mystique. Rarement ils quittent l'oasis d'En Gaddi dont la la lumière éblouissante semble les amener, peu à peu, à un culte vague du soleil. On dit ces Esséniens liés par des vœux terribles. Ils sont admirés et respectés, mais ils ne cherchent à prendre autour d'eux aucune influence. Je ne sais si Jésus-Christ les rencontre; on ne les nomme pas dans l'Évangile.

Ainsi, à des degrés divers, les Pharisiens, les Sadducéens, les Esséniens passent en étrangers au milieu de la foule. Mais si, oublieux de son dédain habituel, un des grands maîtres entouré de ses disciples, allant au temple ou en revenant, s'attarde, le peuple

s'amasse autour de lui et écoute. Ce peuple affairé, excitable, intelligent, fou de science, fait une haie respectueuse autour du rabbi. Voilà la vraie force. Voilà les maîtres réels de Jérusalem. Ils doivent être plus chers qu'un père et qu'une mère; toute parole qui tombe de leurs lèvres est une bénédiction; leur présence même est sacrée. Ils règnent incontestés dans les synagogues. Lorsqu'ils parlent, les anges chantent leurs louanges. Ne dit-on pas qu'un de ces maîtres a été enlevé au ciel pour donner son avis, dans l'assemblée des saints? Et ainsi, par leur science et par leurs fables, ils dominent en despotes un peuple d'esclaves. On les confond souvent avec les Pharisiens, parce que beaucoup d'entre eux appartiennent à la secte. Mais ils ont leur existence à part. Ce n'est pas à titre de pharisiens, mais à titre de Docteur de la Loi qu'ils « s'asseyent dans la chaire de Moïse » : et Jéhovah, attentif, écoute et approuve...

Telle est, à grands traits, la Jérusalem antique, ville du temple et des palais, des sacri-

fices et des fêtes, ville d'hospitalité et de beauté, forteresse d'une science religieuse qui s'accumule depuis des siècles et s'accroît. Toute déchue et misérable qu'elle est aujourd'hui, les Juifs la chantent encore avec le même enthousiaste amour, la même passion exclusive. Ils embrassent les pierres qui leur restent, seul débris de tant de splendeurs évanouies. Ils les célèbrent avec des paroles sublimes, plus émouvantes que leurs paroles d'orgueil, parce qu'elles attestent en eux la fidélité des larmes et un deuil que deux mille ans n'ont pas consolé :

« J'ai mis mon âme dans mes mains, et j'ai affronté le péril, péril des chemins et périls des jours. J'ai chassé de ma pensée mon âme et les âmes de ma maison, j'ai dit à mon cœur d'oublier tout bien, toute peine de ce monde, tout ce qui n'est pas la Terre unique. Et toi, tu sais que j'ai fait tout cela par amour pour la Terre, pour contempler notre lieu saint, me prosterner aux tombeaux de nos pères, des prophètes, des docteurs,

des maîtres couchés dans la poussière de la Terre.

« Et pour cela, j'ai jeté derrière moi l'amour de mes fils, de mes proches et de ma tribu »

LA NUIT AU SÉPULCRE

Je pense qu'avant de regarder ainsi Jérusalem longuement, attentivement, par les dehors, tous les voyageurs iront d'abord au Saint-Sépulcre. Si mon expérience peut leur être utile, je les engage cependant à éviter cette visite du premier soir dans la hâte, dans les distractions inévitables de l'arrivée. Il faut autre chose, il faut une autre préparation pour aborder la pierre où Jésus-Christ reposa dans la mort, et la terre qui garde le sang de son agonie. Peut-être parce que, après tout, d'âme française à âme française on se comprend toujours, après la lecture de l'Évangile je demanderais à ceux de mes compatriotes qui y viendraient de prendre avec eux « le Mystère de Jésus ». Ce sont ces paroles qu'il faut entendre : « J'ai pensé à toi dans mon agonie. — J'ai versé

telle goutte de sang pour toi... » Et il faut les entendre avec l'accent de Pascal, avec ce ton d'intimité passionnée... et, s'il se peut, le long d'une nuit au Sépulcre.

11 septembre, 8 heures du soir.

De Casa Nova, l'hôtellerie des franciscains, nous descendons vers le Saint-Sépulcre à la suite du frère Pierre, par un dédale de rues en pente, étroites, voûtées ici et là, toutes sombres dans la nuit claire. Dès le coucher du soleil, Jérusalem est une ville morte. L'obscurité est complète malgré les lanternes fumeuses accrochées dans les angles de loin en loin, comme au hasard. Aucun bruit. Aucun mouvement. Dans l'enceinte des murs les voitures ne circulent jamais à cause des ruelles trop resserrées, coupées par des escaliers et des voûtes basses. Mais la hâte des ânes courant par troupes, mais la marche indolente des chameaux ont cessé avant la nuit close; et ici dès le coucher du soleil, par les crépus-

cules très courts, c'est tout de suite la nuit close. Les petites échoppes sur notre route sont hermétiquement fermées. La place du Sépulcre est vide. Les marchands de chapelets, de cierges rouges, jaunes ou verts, d'icones aux yeux tristes, l'ont abandonnée comme chaque soir. Les mendiants eux-mêmes se sont terrés dans quelque taudis ou dorment au long des marches. Leur plainte incessante est la dernière à se taire, mais avec la fin du jour elle s'est endormie aussi. C'est une étrange sensation de désert.

Les portes de la basilique sont entr'ouvertes ou pour mieux dire l'unique porte. L'autre est murée depuis un siècle. Au premier abord, devant cette façade édifiée par nos Croisés, on pourrait se croire à l'entrée d'une des églises de France : les mêmes arcs, légèrement brisés; au-dessus, les mêmes fenêtres géminées en plein cintre. Mais l'illusion est courte. Des terrasses s'élèvent tout autour et au-dessus de la basilique; un minaret lui fait face. Sur le parvis, les gardiens turcs, le

turban ou le tarbouch sur la tête, causent avec les sacristains grecs, aux longues robes, aux longues barbes, aux cheveux enroulés derrière la tête sous leurs coiffes assez semblables à nos toques de juges, tandis qu'un Abyssin, noir et pauvre comme le mage de la légende, frôle furtivement les murs. Un moment je reste sur le seuil, entre la nuit légère, — cette nuit orientale dorée et douce d'une douceur que chantait le Cantique, — et l'ombre derrière moi, la vraie nuit profonde et noire qui emplit le temple... Mais il est l'heure. Les gardiens turcs se retirent. L'unique porte retombe avec un bruit sourd qui se prolonge dans les cryptes et va mourir sous les dernières voûtes. A présent, quoi qu'il arrive, nous sommes, mes amis et moi, prisonniers jusqu'au lendemain. Au matin un sacristain de l'un des cultes passera aux gardiens un don en nature ou en argent, sorte de tribut quotidien, et la vie recommencera.

Il y a partout des descriptions du Saint-Sépulcre. Quand on les a lues, on se trouve,

en y entrant, aussi perdu et aussi désorienté. C'est qu'en cet enchevêtrement de murs, de piliers, d'escaliers, de chapelles, toute analyse est inutile, du moins pendant les premières visites. On est trop dominé par une pensée unique. On s'arrêterait peut-être à des lignes simples. On ne songe même pas à démêler un dédale. La première impression est celle du dépaysement et d'un étonnement intense; une impression que nous ne pouvons pas éprouver dans une de nos églises où tout, êtres et choses, nous est familier. Ici au contraire, tout met l'esprit en déroute, depuis le divan turc à l'entrée, jusqu'au grand mur qui barre la vue dès les premiers pas, aux corridors qui s'enfoncent, qui tournent et vous mènent à des autels inaperçus, aux chapelles souterraines où l'on descend par des marches déjetées. Une lumière tremble au fond de ces cryptes, comme pour faire mesurer la profondeur des ténèbres. Et, ce qui accroît cette impression de surprise et de malaise, c'est la somptuosité de certaines parties de la basi-

lique, la négligence et la ruine des autres. Rien ne se répare sous le gouvernement turc, dont il ne faut pas médire puisqu'il nous laisse vivre au milieu de nos ennemis avec une sorte de justice passive; rien ne se répare, tout se maintient vaille que vaille. En haut, dans la coupole d'où rayonne la lumière de la nuit, la peinture s'écaille et pend en lambeaux de tapisseries arrachées; les bases des piliers sont dans un pareil état de délabrement; on descend dans la chapelle de la Croix par des marches usées et branlantes; tandis que le chœur des Grecs, derrière nous, disparaît sous une profusion de dorures et d'icones et que, pour une de leurs fêtes, les Arméniens ont suspendu aux marbres de la tombe plus de cent lampes enrichies d'émaux, d'améthystes et de topazes. Tout cela, on le voit au passage, on ne le regarde pas : à peine s'il en reste une sensation fugitive, bientôt effacée par d'autres plus intenses.

Est-ce parce que nous savons que le couvent latin forme une très petite ruche entre

les couvents arméniens et grecs, est-ce parce que nous avons lu l'histoire encore récente de ces moines lapidés, du haut des murs sur le parvis du Sépulcre? je ne sais; mais nous sentons des alentours hostiles, des présences ennemies derrière les portes fermées. L'édicule du Sépulcre devant lequel nous passons, en franchissant le mur en face de l'entrée, est une chapelle de marbre, isolée au milieu d'une rotonde. En haut et en bas, autour du dôme ou autour du vestibule circulaire, les Arméniens et les Grecs l'enserrent. La tombe du Seigneur est gardée, comme jadis, par les ennemis qui la scellent : nous n'avons pas le temps de nous arrêter à cette évocation qui ira s'approfondissant. Le frère qui nous accompagne nous mène à la cellule où nous pourrons nous reposer, et d'où nous pourrons voir aussi. Les volets ouvrent sur une tribune, en face et à quelques pas de l'édicule. Le frère nous remet la clef et nous quitte en nous indiquant l'ordre des veilles, où, selon l'usage, les différents rites

vont se succéder autour du Sépulcre, tout le long de la nuit.

Longtemps je demeure accoudée à la tribune, regardant cette tombe que je n'ose aborder encore, bien qu'elle semble déserte. La vue d'ici est aussi troublante. On embrasse seulement les alentours du Sépulcre, mais les yeux à présent s'habituent à l'ombre. Des formes se traînent, se relèvent ou se prosternent et prient, collées au sol. Ce sont les Russes qui passeront la nuit, et qui, sans se lasser, passeront toutes les nuits de leur pèlerinage auprès du Seigneur. En haut, la clarté fauve de la lune nouvelle descend par la coupole qui ouvre sur les terrasses arméniennes et grecques. Tandis que je lève la tête, un prêtre grec avance, se penche sur les ténèbres, appuyé dans le dôme à une fragile barrière qui semble se dérober, le laisser planer comme quelque grand oiseau de proie. Lui aussi regarde. On n'est pas seul, comme on l'aurait cru. Et toute la nuit on aura cette impression d'ombres qui passent, qui glis-

sent, qui frôlent les murs, qui disparaissent : la sensation de ténèbres habitées.

Dix heures du soir.

Des chants d'une suavité mystique, pieux, tendres, suppliants, arrivent maintenant très lointains. Avant que la place du Sépulcre soit tout à fait libre, c'est-à-dire, sans doute, dans l'intervalle des offices dissidents et des messes latines, nous voudrions ne rien perdre des rites de la nuit. Pour aller jusqu'au calvaire où chantent les Russes, il faut revenir sur nos pas, à l'entrée, en face du divan turc. Des marches raides conduisent au sommet du Golgotha, nivelé et taillé, hélas! par je ne sais quelle dévotion barbare. D'abord, il est vrai, la place sacrée resta à ciel ouvert, entourée seulement d'une grille : mais après les invasions, les profanations, les destructions successives, les chapelles s'élevèrent et la terre auguste fut cachée sous leurs masses. Les Grecs, qui en sont les maîtres, ont mis à

l'endroit même du crucifiement leurs autels, leurs lampes, leurs icones d'argent : de très belles icones à l'expression douloureuse. Mais là, sur cette terre qui a bu le sang du Christ goutte à goutte dans les heures de la Croix, comme tout semble mesquin, puéril et faux, en dehors de cette terre elle-même, cette terre seule...

Les Franciscains ont deux autels tout proches, et il est vrai qu'on vous laisse aller et prier partout. Mais toute la place maintenant est occupée par les Russes; des femmes en noir, un voile court ramené sous le menton en coiffe de béguines; des hommes aussi le corps déjeté, déformé, ces moujiks dont Tolstoï ou Dostoïewsky nous parlent : grandes bottes, blouses de cuir, un ensemble de misère... Mais le regard de ces hommes! Le ravissement, l'extase douloureuse de ces yeux! Tout ce qu'il y entre de rêve enfin réalisé, tout ce qu'il y vit d'espoir! La façon dont ces pauvres joignent les mains! Et ces supplications, ces repentirs qui les jettent sur

le sol, baisant le marbre, l'étoile d'argent qui marque les places sacrées; baisant leurs icones, les petites mains peintes, les vêtements, les visages...

Ils chantent. Ce peuple doit avoir un sens étrange de l'harmonie. Dans leur établissement, « la sainte Russie », leurs chœurs atteignent un degré de perfection que je n'ai retrouvé ni à la chapelle Sixtine, ni à Solesmes, ni à Paris. Je parle surtout de l'expression de ce chant : cette imploration, cet appel douloureux, cette louange qui monte, légère comme un bruissement d'ailes, qui s'abîme dans des notes graves introuvables ailleurs. Le czar, dit-on, a envoyé de Saint-Pétersbourg les meilleurs artistes, et cela expliquerait peut-être cet effet d'émotion que je disais. Mais ici ces hommes et ces femmes du peuple, et de la plus basse classe du peuple, venus à pied en mendiant leur pain, sans aucune éducation musicale, atteignent par des tonalités d'une délicatesse rare à un accord juste et sûr. Rien que leurs voix :

aucun instrument ne les accompagne : la suavité et la mélancolie de ces voix est inexprimable. Ils chantent ainsi chaque soir. En bas, ceux qui sont vaincus par la fatigue se jettent sur le sol et dorment : d'autres, dans quelque recul de chapelle, font hâtivement le thé, leur seule nourriture, avec le pain de l'aumône au long du chemin. L'hospice russe les recueille et les nourrit. Mais ils passeront ainsi leurs nuits jusqu'au départ, ou jusqu'à l'épuisement mortel, priant entre eux ou quelquefois avec un de leurs prêtres qui de temps en temps prononce sur eux une bénédiction, qui les asperge d'eau de roses...

Encore s'ils étaient seuls, eux, si sincères, si pieux, et, malgré leur misère, si heureux! Leurs chants doivent passer sur cette tombe, la tombe de celui qui accueille l'âme dans la mesure de sa foi, comme passaient les chants des oiseaux, il y a deux mille ans, dans le jardin endormi : nous le verrons au matin, les oiseaux y reviennent... Mais les autres! Mais la succession des autres!

Bientôt en effet, des coups violents frappés aux portes éveillent les moines grecs qui sont de garde et qui dorment. Des lumières paraissent; des préparatifs s'achèvent en hâte. Au seuil d'une des portes, un moine tout jeune tord ses longs cheveux, les relève et les enroule. L'horreur de ces alentours familiers et sordides! et l'horreur de la psalmodie qu'ils commencent! Presque toute leur liturgie, empruntée à saint Jean Chrysostome, à saint Basile et à saint Grégoire, est d'une rare beauté. Mais leur chant dur, nasillard, discordant, une antithèse absolue au chant russe de tantôt, leur *Kyrie Eleison,* qu'ils répètent jusqu'à quarante fois, leurs rapsodies sans fin amènent à la longue une fatigue et un énervement difficiles à dominer. Il faudrait ne pas les entendre, les voir seulement, avec leur sens inné de la ligne et des attitudes. De la tribune où je suis remontée j'ai leur groupe en face de moi, entre le Sépulcre et leur chœur qu'ils appellent pompeusement la cathédrale. Ils sont penchés ensemble sur

quelque lourd antiphonaire, éclairés à peine par des cierges minuscules. Ils se détachent en lignes nettes, avec leurs vêtements larges, leurs gestes graves, leurs têtes augustes, ces belles têtes orientales qui semblent vivre toujours un interminable rêve. Leur office est très long. Souvent ils paraissent réciter, l'air absent, des paroles qu'ils n'entendent pas. Les belles têtes se détournent d'un geste de lassitude ou d'indifférence : puis elles se penchent à nouveau sur les livres d'un mouvement lent...

En opposition aux Grecs, et presque en même temps, les Arméniens arrivent en hâte, vêtus de simarres de soies voyantes, leur capuchon de soie noire rabattu sur les yeux : et c'est peut-être la vision la plus étrange de toutes celles qui se succèdent cette nuit. Les prêtres qui officient sont jeunes, pour la plupart. On ne distingue que le bas de leur visage, la barbe noire, les yeux qui brillent d'un éclat plus vif sous la moire sombre. Ils décrivent des évolutions rapides, encensant

la tombe avec des encensoirs à grelots qui mettent dans les chants rauques un bruit clair de sonnailles. Leurs mouvements sont saccadés et automatiques comme s'ils se suivaient montés sur des roulettes. Ils vont tour à tour à chacun de leurs autels, laissant derrière eux une traînée de parfums...

Et les Abyssins, véritables nègres misérables, et les Coptes entrent en scène à leur tour. Ceux-ci ont,en arrière du Sépulcre et adossée à sa paroi, une toute petite chapelle où ils font leurs offices. Je distingue seulement quelques lampes ou quelques cierges qui s'allument : mais bientôt leur psalmodie s'élève sur un rythme tellement aigu qu'on croirait à des cris, à un besoin de se surpasser, de s'écraser mutuellement. Il y a là un pauvre diable, revêtu d'une soie précieuse, déteinte depuis des siècles, mais mal mise, mal attachée, qui s'acharne, se démène et pousse de véritables vociférations, tandis que l'orgue des Franciscains, au fond d'une chapelle envoie la seule note de douceur et de prière,

la même, et au milieu d'ennemis sans nombre, depuis sept cents ans.

Les offices continuent. La fatigue à la fin devient trop grande. Je m'endors gardant dans les yeux les processions aux cierges minuscules, les encensements, les prosternations, les pas graves ou les courses folles. Je m'endors d'un demi-sommeil, traversé par les chants grecs discordants, ou les notes suraiguës des Coptes. Les Russes depuis longtemps se sont tus. Ils ont disparu, sans qu'il en reste un seul, à l'arrivée des Grecs. Et toutes les sectes, l'une après l'autre ou quelquefois ensemble, prient, chantent, encensent, d'abord devant la porte du Sépulcre, puis jusque sur la pierre de la tombe...

Et cette pierre, comme le Christ le disait de lui-même, est ainsi une pierre de contradiction, dans la suite des nuits et des jours, dans la suite des siècles.

Une heure du matin.

Le silence.

Je suis réveillée d'un sommeil léger par

cette sensation brusque du silence. Tous les prêtres des diverses sectes se sont retirés. Leurs lumières puériles sont éteintes. Les lampes suspendues à la façade de l'édicule trouent seules l'épaisseur des ténèbres. Mais je suis habituée à cette pénombre et je puis descendre jusque devant le Saint Sépulcre, prise par une seule pensée : « Maintenant l'heure est venue » ...

On dirait que tout fuit et nous abandonne. Est-ce bien moi ? Il faut quelques instants pour comprendre que tout cela est réel, que je suis à deux pas de Sa tombe... Aucune allégresse. Aucune prière : je n'ose plus avancer : c'est une sensation d'écrasement

Ce qui fait l'étrange effroi de cette heure, ce n'est ni la présence d'êtres qui vous voient et qu'on ne voit pas, ni les alentours hostiles, ni cette basilique elle-même pleine de détours, de rites et de choses inconnues; ou plutôt c'est cela, mais c'est, avant tout, l'ombre qui plane et la présence mysterieuse qui se mêle à tout, qui emplit tout. Dans Jérusalem, et à cette

place sacrée entre les autres à Jérusalem, on se sent comme Moïse, là où la présence de Jéhovah lui était révélée, « saisi de l'horreur de la grande ténèbre ». Et, parce que l'Éternel y a passé, c'est ici vraiment la maison de l'éternité que Salomon appelle et qu'il pleure.

Le silence au dehors est absolu, au point que l'on entend crépiter l'huile des lampes. Mais le silence au dedans est plus absolu encore et va jusqu'à l'anéantissement. Je m'assieds sur l'un des bancs de marbre où l'on peut trouver une place entre les candélabres énormes aux cierges peints, au seuil du Sépulcre. Je suis seule. J'attends. Je ne sais pas ce que j'attends. Toutes les images tombent : celles plus récentes des cérémonies et des cultes divers; celles plus intimes et plus lointaines de la vie de chaque jour, des pensées et des préoccupations familières. Tout se tait, comme à l'approche de la mort, peut-être, ou de quelque grande secousse devant laquelle l'âme se replie sur elle-même. Tout s'est évanoui. Il ne reste que le silence devant Celui

auquel nos pauvres mots n'apprennent rien, « parce qu'Il sait ce qu'il y a » en ceux qui viennent à Lui, comme autrefois, aux jours où Il les regardait venir... ici.

Il y a dans cette émotion une vérité très simple : mais je ne m'en rendrai compte qu'après. Dans tous les pèlerinages que l'on fait vers une tombe, quand ce serait la plus sainte et la plus vénérée, ce n'est après tout qu'un pèlerinage à un souvenir. Les paroles, les actes, les vertus du saint, on essaye de les recueillir, et c'est dans le passé que l'on cherche celui qui n'est plus. Ici c'est bien encore une visite à une tombe. Mais Celui qui a passé dans cette tombe vit et nous environne. « Si tu vas aux extrémités de la terre, il y est; si tu montes dans les hauteurs des cieux, il y est; et si tu descends dans les abîmes des mers, c'est sa main qui t'y conduit. » Ce Dieu, que ces murs ont vu, Il est là encore. Ce regard pensif qui attendait et qui appelait, se pose sur nous plus bouleversant, plus poignant peut-être parce qu'il est invisible, et qu'il nous suit

sans que nos yeux le rencontrent. Dans ces minutes uniques, dans cette pleine et volontaire conscience de soi, on reste écrasé sous ce regard éternel qui sait et qui juge. Il semble, et l'on sent que l'on est venu de si loin, uniquement pour cette entrevue avec l'invisible, uniquement pour apporter au Christ une âme tremblante, mais toute l'âme, dans son passé et dans son présent, dans ses racines et dans ses fruits. Mais tout cela est confus, d'abord.

Bientôt les mensonges, les erreurs, nos idées sur la vie, nos idées sur nous-mêmes, cette « fascination de la bagatelle » qui prend nos jours, cette facile satisfaction de soi qui remplit nos pensées, tout cela s'efface, et aussi les mirages de l'imagination, les paroles préparées ou les paroles apprises, tout ce qui entre le Seigneur et nous a mis le son d'une âme étrangère. On écarte tout, on traverse tout. L'âme est à nu, réduite à elle-même, au bien ou au mal qu'elle est, ou mieux à ce mélange de bien et de mal qui compose toute créa-

ture. Un instant elle demeure ainsi, anéantie devant Celui qui l'appelle silencieusement...

Mais cet anéantissement est un anéantissement de joie.

Bientôt en effet, encore sur le seuil et au rebours de toute attente, la pensée de cette présence divine abolit toute peine. L'effroi de notre misère s'abime dans une allégresse divine. C'est vrai. Il nous connaît tels que nous sommes. C'est vrai. Il sait jusqu'aux racines et jusqu'aux derniers effets de nos péchés, Lui qui veut des siens la pureté sans ombres et l'obéissance jusqu'au martyre. Mais « Il ne rejette pas celui qui vient à Lui », et Il a pour l'accueillir, celui-là, fût-il le dernier des êtres, des abîmes de pitié et des abîmes de tendresses qui dépassent tout rêve humain.

Une joie monte en nous, jaillit comme d'une source sacrée. Le nom de Jésus-Christ, que l'on ose prononcer maintenant, prend sa signification absolue, dans une intensité de vie inexprimable. On l'entend, on le répète, comme on doit l'entendre et le répéter dans

l'agonie, sentant que l'on va vers un maître, mais vers un ami tel que la terre, en dehors de Lui, n'en a pas connu, l'ami aux bras toujours ouverts, aux yeux de pitié éternelle... Je ne sais plus comment l'on franchit cette porte : je ne sais plus comment on se retrouve contre cette pierre. Je ne me souviens que de larmes sans fin. Tous ceux que j'ai interrogés ne se souviennent pas d'autre chose... Et c'est ainsi qu'il vaut mieux attendre si on le peut, et l'aborder seul, dans la nuit, pour garder entre Lui et soi ces premiers instants. Même lorsqu'Il vivait ici, l'Évangile nous dit que pour les paroles suprêmes quelquefois on venait vers Lui, la nuit, et Il accueillait... Il accueille encore... Mais, en l'abordant on ne parle plus. Peut-être pour son sang voulait-il d'abord ces larmes. La pierre de sa tombe en est toujours humide...

Cinq heures du matin.

A l'aube les messes commencent.

Je ne sais si j'ai dit que le Saint Sépulcre

est composé de deux toutes petites pièces : la première, où l'ange dit aux femmes : « Il n'est plus ici »; la seconde, où l'on entre courbé en deux par l'antique porte basse. Il n'y a là que la tombe creusée dans le roc, à hauteur d'appui lorsqu'on est à genoux, et on y trouve juste la place de s'agenouiller entre la tombe et le mur.

Chaque jour les franciscains et les prêtres qui le désirent peuvent dire la messe dans l'intérieur même du Sépulcre. La place est si mesurée, — seulement la longueur de la couche creusée dans le roc où on Le déposa — que personne ne peut pénétrer alors dans la chambre sépulcrale, à peine assez large pour les gestes liturgiques. On n'y pénètre qu'à la Communion, on entre un à un, on s'agenouille contre la pierre...

Il y a maintenant en haut des clartés légères. Les oiseaux se poursuivent dans la coupole, descendent le long des voûtes, tournoyant comme enivrés aux premiers rayons. On croirait, malgré ces marbres et ces murs froids,

que le jardin de Joseph a refleuri avec ses oliviers et ses palmes, avec ses haies de roses, pareil à tous les jardins qui entouraient alors Jérusalem. Et ainsi après la tristesse et presque le scandale de ces sectes ennemies qui se remplacent, se querellent et s'épient contre l'éternelle pierre d'achoppement, on finit par remercier Dieu que tous veuillent le garder, s'arrachant, se disputant l'honneur de veiller la tombe unique et bienheureuse — tous : les ignorants, les égarés, les persécutés, les fidèles, les oiseaux...

CEUX QUI S'ASSEYAIENT DANS LA CHAIRE DE MOISE...

Mais pourquoi une pierre d'achoppement? Pourquoi une pierre de scandale? Quelle opposition Jésus rencontrait-il parmi les siens, il y a deux mille ans pour être ainsi méconnu et rejeté? Je m'excuse des pages qui vont suivre : mais elles sont nécessaires : nous ne comprendrons Jésus à Jérusalem qu'en approfondissant l'état des esprits autour de Lui, et la forme de l'espérance messianique.

Je ne sais pourquoi en abordant cette étude ardue de la pensée au temps de Jésus-Christ, dans les écoles rabbiniques, j'ai devant les yeux une autre école biblique et je revois, non loin de l'exquise porte de Damas, les Dominicains de Saint-Étienne et leur couvent aux lignes graves. J'entends encore leurs prières et leurs

chants et la beauté de leurs entretiens. Au moment de m'enfoncer dans un dédale sombre j'aime ces claires perspectives de liberté et de vérité. On travaille, chez eux, à tout ce qui intéresse la Jérusalem ancienne. J'ai suivi sur leurs cartes et dans les rues le tracé des vieux quartiers et des vieilles murailles. On traite aussi, dans cette école célèbre, de tout ce qui touche à la langue hébraïque, à l'écriture et à l'exégèse : mais là s'arrête la ressemblance avec les rabbins d'autrefois. L'air et la vie entrent à flots dans ces bibliothèques et dans ces âmes de savants, ouvertes à tous, passants et étrangers, Arméniens ou Grecs, hérétiques et schismatiques.

Aussi, s'il me semble nécessaire de m'arrêter un instant à étudier un état d'esprit contre lequel Jésus lutte à chacun de ses pas dans les rues de Jérusalem, je sais un moyen de me faire pardonner ces pages lourdes. Que ceux qui auront le bonheur d'aller à Jérusalem frappent, pour des explications plus complètes, à la porte de Saint-Étienne... Ah! mon

Dieu ! Je me souviens à temps que nous étions en désaccord sur quelques points avec les révérends pères! Mais il y avait tant de courtoisie de leur part... Et avec qui n'est-on pas en désaccord sur quelque point ?

I

Nous essayerons de suivre avec justice cette pensée des grands ancêtres, avec respect et avec tristesse aussi, comme lorsqu'on approche ce qui fut et a cessé d'être. La vie s'est retirée d'eux : et je songe à ces forêts du Liban, autrefois l'orgueil de la terre, réduites maintenant à quelques cèdres qui se meurent, et que l'on regarde au loin avec émotion. Seuls dans le monde entier et à travers des défaillances passagères, les Juifs gardèrent la foi en un Dieu unique. Par eux le flambeau sacré passa de main en main, d'âme à âme, illuminant les ténèbres de l'idolâtrie et arrachant aux vieux tyrans Nabuchodonosor, Balthasar ou Cyrus

un cri d'étonnement : « Vraiment, il n'est pas de Dieu comme votre Dieu ! » Que l'on songe aux enfants dans la fournaise, à Daniel jeté aux lions, que « Darius appelait d'une voix triste » et déjà avec un commencement d'espérance : « Ton Dieu a-t-il pu te sauver des lions ? »; à Mardochée, aux Macchabées, à Matathias, à tous ces fronts altiers qui seuls ne se courbèrent pas au milieu d'un monde d'esclaves prosternés et rampants. Au temps même d'Hérode, le judaïsme eut ses martyrs; et ceux qui, dans l'horreur du temple profané, arrachèrent l'aigle de Rome fixé aux portes, ceux-là expièrent leur zèle dans des raffinements de tortures. Ce peuple est vraiment le peuple élu, le peuple de l'Alliance et de la promesse, le seul auquel Dieu donne la Loi, le seul qui reçoit ses oracles. Ajoutons que pour les Juifs seulement, dans le monde entier, la religion était une chose grave, et le culte une chose sacrée. Leur amour passionné de leur Loi, de leurs rites, de leurs sacrifices, les marque d'un sceau indélébile. Ils y joi-

gnent un désir d'approfondir ces lois et ces rites qui ramène toutes leurs études à l'étude de la Torah et de la Tradition. Tout cela est respectable et haut. Et l'on sait cette réponse d'un des grands maîtres à un jeune disciple séduit par le désir de connaître les lettres grecques : « Donne ta vie à l'étude de la Torah et donne le reste à l'étranger. »

Mais l'ivraie croissant auprès du bon grain l'étouffait.

I. — Le Dieu unique est devenu le Dieu exclusif. Pour Israël seul Il a créé le monde, et le grand rabbi Ezra peut lui demander avec hauteur : « Puisque tu l'as créé pour nous, pourquoi ne le possédons-nous pas ? » Il est, en effet, le Dieu de la tribu et de la caste. Le privilège a engendré l'orgueil. Israël est son peuple, sa portion et son héritage. Israël, et Israël seul, a des droits sur la vie à venir. Le Dieu étroit et dur qu'ils font à leur image est calmé, non par la justice, mais par la vengeance. Il veut le sang. L'honneur réservé

aux siens est d'exterminer l'impie, d'écraser la tête du Gentil contre la pierre. Les juifs ne pouvaient entrevoir, au lieu du Dieu qui aime un seul peuple, le Dieu dont l'essence est l'amour. Qu'il n'y eût plus ni Juif ni Gentil était et devait être pour eux une parole incompréhensible et un scandale. Il fallait plus qu'une main humaine pour renverser cette barrière.

II. — L'estime passionnée de leur Loi les avait amenés à résumer dans cette Loi toute sainteté. Et comme la loi règle seulement l'acte extérieur, peu à peu cet acte usurpe la place de tout le reste. L'intention, la vie intérieure passe au second rang et s'efface. Les juifs savent mieux que tout autre peuple ce qu'est Dieu et quelle obéissance on lui doit. Mais l'axe s'est déplacé et la gravité de la pensée s'enferme dans un formalisme dont l'âme est absente.

III. — Enfin les rabbis ou docteurs ou scribes — c'est tout un —, avaient ajouté à

cette loi écrite le fardeau de plus en plus lourd, de plus en plus matériel de traditions vides de sens, inutiles et quelquefois odieuses. Dans les écoles, si une heure doit être donnée à l'étude de la Loi, on en consacre deux à celle de la Tradition. Insensiblement celle-ci absorbe tout. La double malédiction du Maître a stigmatisé ces défauts. « Hypocrites! Isaïe a prophétisé de vous, disant : « Ce peuple « m'honore du bout des lèvres et son cœur « est loin de moi », et encore : « Vous anéan- « tissez la parole de Dieu par la Tradition « que vous enseignez. »

C'est là proprement la part de l'œuvre de ceux qui sont assis dans la chaire de Moïse. Ils enferment chaque jour la pensée et la vie juive dans un formalisme plus étroit, derrière une haie plus étouffante. Seuls, ils comprennent le texte qu'ils expliquent puisque le peuple parle araméen ou syro-chaldéen et n'entend pas l'hébreu. Ils pèsent sur le peuple de tout le poids de leur science, de tout le prestige d'un désintéressement absolu.

Les maîtres ne reçoivent rien de leurs disciples et vivent d'un travail manuel. Au temps d'Hérode, Hillel est fendeur de bois, Shammaï charpentier, d'autres, potiers ou forgerons. Ils partagent leur vie entre quelque humble métier et l'étude. Sans rien diminuer de ce qu'ont enseigné leurs maîtres — ils s'en glorifient en mourant — ils augmentent au contraire, ils ajoutent, ils subtilisent. Bientôt la vie est trop courte pour apprendre leurs ordonnances. Ouvrons leurs livres. Les questions et les réponses dorment dans les lourds in-folio : et quelles questions! et quelles réponses! A peine, parce que cette race, après tout, est celle des prophètes, un peu d'air passe de loin en loin dans l'atmosphère irrespirable; à peine, de loin en loin, un rayon de lumière s'y glisse. Quelques rares extraits m'ont semblé trop longs à lire. On se débat dans le vide. Les grands maîtres, les grands couples, comme on disait, dont Shammaï et Hillel furent les derniers représentants, abaissent leurs intelligences superbes

à des discussions vaines. Plusieurs générations d'hommes se succèdent, précisant le repos du Sabbat ou la forme des ablutions légales; d'absurdes problèmes absorbent ces hommes passionnés de savoir, passionnés d'apprendre qui se couchent dans la tombe, célèbres et bienheureux, parce qu'ils ont compté de plus près la menthe, l'aneth et le cumin! Et Hillel dont on nous a conservé quelques graves et nobles paroles, Hillel « dont la douceur mène les hommes sous les ailes de Dieu » poursuit contre Shammaï la question du divorce : l'homme a le droit de renvoyer sa femme, comme une bête de somme, si l'orge a fermenté, si le pain a été brûlé...

Ainsi le vase splendide, ciselé par les siècles de l'alliance, par les rois et par les prophètes, a vu fuir son eau pure. L'âme est absente des grandes écoles. Et la poussière de l'orgueil pharisaïque aveugle de jour en jour ces conducteurs d'aveugles. Ils ont fait de la religion une science, et ils se la sont exclusivement appropriée. Ce qu'Israël est au reste du

monde, élu, choisi, séparé, le docteur de la Loi le devient au simple juif. Un de leurs maîtres les définit d'un mot : « nous, les sages, les bénis; eux, les ignorants, les maudits. » Cette exaltation d'orgueil qui les pousse à une étude toujours plus minutieuse parce qu'elle les différencie toujours plus du reste des hommes, croît autour d'eux et en eux. Elle envahit le sanctuaire intime de l'âme, le domaine sacré de Dieu. Voilà pourquoi Jésus est plus doux aux publicains et aux pécheresses qu'aux pharisiens et aux scribes. Lui, les bras toujours ouverts à la faiblesse et au repentir, il se détourne de ces éternels satisfaits d'eux-mêmes et Il les maudit. Le terme le plus élevé de la morale d'Israël est justement aux antipodes de la sainteté divine. Entre le Christ et les maîtres, le conflit intérieur est complet avant que le conflit extérieur commence. Et déjà nous entrevoyons les deux pôles opposés où ils se meuvent. Ils sont la religion de la lettre. Il est la religion de l'esprit.

II

Je réfléchis à ces choses un peu partout, au long des rues, dans les quartiers juifs où les mêmes sons gutturaux, les mêmes bruits d'école, voix grondeuses des maîtres, voix nasillardes des disciples, arrivent comme autrefois à travers les treillages de bois ou de stuc. Le quartier juif est repoussant. On se demande avec inquiétude s'il y eut vraiment un grand enseignement, s'il y eut vraiment un mouvement d'écoles, là où l'on ne trouve plus que des échoppes misérables et des êtres sordides. Ah! cela surtout! Est-ce qu'un rayon de lumière, la vraie lumière d'une pensée haute, passa jamais sur ces fronts étroits, dans ces regards fuyants et faux, comme effarés encore, peut-être, de trop de désespoir, de trop de souffrance? Des lambeaux de psaume s'échappent des synagogues où les rabbis autrefois régnaient triom-

phants. J'ai l'obsession de ces synagogues...

Revenons au point culminant de l'enseignement des maîtres au jour d'Hérode : l'attente du Messie. C'est là, naturellement, le reflet le plus net de la pensée juive. Le Messie promis à l'aube des jours, confirmé à Abraham, prédit par Moïse et les prophètes : ce Messie, l'espoir du genre humain, passe successivement dans l'esprit juif de l'annonce primitive du Sauveur du monde à la conception plus étroite de Sauveur d'une race, d'une nation, d'une tribu. Tout l'avait préparé, les temps de triomphe et les temps d'épreuve, la concentration méditative de la captivité en Orient, l'esprit net et actif de l'Occident où les poussa la dispersion. A la fois le génie national, intensément particulariste, et les prophéties prises dans leur sens littéral précisent les contours de leur espérance. Les juifs attendent un Messie terrestre dans un royaume terrestre.

Certes, ce libérateur devait être d'une origine plus qu'humaine, plus haut qu'un roi,

plus grand qu'un prophète. Mais son caractère divin, sa mission spirituelle échappent à ceux qui l'attendent; Israël, dans l'ensemble, ne sent pas le besoin d'être racheté de ses péchés. Il s'agit seulement de venger les péchés des autres. Plus l'avenir politique s'assombrit, plus l'espoir dans l'intervention directe du Libérateur augmente. La prophétie de Daniel : « Je regardais dans les visions de la nuit, et sur les nuées vint comme un fils d'homme. Et il lui fut donné domination, gloire et règne, et tous les peuples, nations et langues le servirent. Sa domination est une domination éternelle... », cette prophétie rend à la fois ces espérances plus nettes et plus proches. Car Rome incarne la dernière des dominations maudites, celle qui précède immédiatement la venue du fils de l'homme.

Toute une littérature apocryphe — littérature rabbinique par essence — marque cette exaltation de l'espoir. Elle fleurit un siècle avant Hérode le Grand et s'arrête aux premières années de Jésus. Les grands prophètes

s'étaient tus. Les lettrés les remplacent. Les livres auxquels on a donné les noms de livre d'Énoch, psaumes de Salomon, livre des Jubilés — les autres, de la même sorte, sont postérieurs à Jésus-Christ — marquent la tendance et l'esprit du temps. De belles pensées s'y rencontrent, un souffle de droiture et de paix, avec une forte teinte hellénique. La politique et l'espoir, inséparables dans cette théocratie de fait, se confondent dans ces livres mystiques. La masse du peuple et des maîtres y trouve surtout l'attente messianique étroite, grossière, matérialisée comme la foi elle-même. L'avènement du Messie symbolise la richesse, l'affranchissement, la gloire. Israël doit être restauré, restauré triomphalement. Jérusalem, sa capitale et celle du monde, prendra des proportions démesurées. Elle sera assise sur le Thabor, le Sinaï et le Carmel. Le blé débordera des greniers, l'huile inondera la terre. Ce Messie, bienfaisant aux siens, vengera et tuera. Les ennemis d'Israël seront ses ennemis. Il fera

d'eux une telle hécatombe, disent les livres apocryphes, que les montagnes seront rouges de sang. « Un mois, les cadavres nourriront les bêtes de la terre. Ils nourriront sept ans les oiseaux du ciel. » Le Messie, qui possédera tous les royaumes, « revengera Israël des bandes de Gog » On lit encore ces prophéties dans les regards juifs qui nous suivent. On les reconnaît dans cette haine qui leur fit porter, l'année dernière, presque au ras du sol, le cadavre du grand rabbin, de peur que l'ombre d'un chrétien ne passât sur lui...

Ne nous étonnons pas. C'est toujours l'immense erreur de « la lettre ». L'esprit se concentre sur un des éléments de la vérité complète et le fausse en l'isolant. Un trait matérialisé est pris pour l'image tout entière et détruit le sens général des symboles. L'on dirait que les différentes lettres du mot unique sont devant leurs yeux : mais elles ne s'assemblent pas. Elles ne peuvent s'assembler que sous le souffle divin. Et le mot s'écrit seulement dans les âmes de bonne volonté,

chaque âme étant ainsi à elle-même la mesure et la forme de sa foi. C'est pour cela que, malgré l'erreur générale, plusieurs attendent le Sauveur comme Il mérite d'être attendu. Siméon et Anne, Élizabeth, Zacharie, ce jeune Maître que « Jésus le regardant aima », cet autre Maître dont Il dit qu'il n'était pas loin du royaume de Dieu, et tous ceux qui crurent, à la révélation qu'Il leur fit de lui-même, abandonnant le rêve plus humain qui les avait bercés. Ce fut là le grand côté du judaïsme; et nous saluons les vrais juifs « attendant la consolation », « attendant la rédemption ». Cet espoir — leur espoir — dépassé, élargi, Jésus le réalisa d'une façon splendide, comme le rêve de l'homme lorsque Dieu l'accomplit. Mais ce fut la part infiniment petite qui sut espérer ainsi.

Enfin, une dernière fraction des maîtres, à la suite d'Hillel le Grand, cherchaient à décourager toute espérance. Les Sadducéens étaient avec ceux-là. Un Messie? A quoi bon? A quoi bon? Était-il si nécessaire de sortir d'un

état après tout fort supportable? D'autant que tous s'accordaient à penser qu'une période de trouble précéderait le triomphe. Le Messie « terrible et triomphant, venant à la face du ciel et au son des trompettes, rendrait les hommes pâles d'effroi ».

N'importe. Malgré les paroles décourageantes l'effervescence augmentait chaque jour. A chaque instant quelque faux Christ ou quelque faux prophète surgissait. Des bandes armées s'apprêtaient, en Galilée, à reconnaître ce libérateur, à le suivre au premier signal. Les maîtres de Jérusalem envoient des députations à Jean-Baptiste : « Êtes-vous le Christ? »... On l'attend partout. Il est là. Il vient.

III

Bien plus, là-bas, dans l'Orient mystérieux, les juifs de la dispersion vivent du même espoir, sont agités par les mêmes angoisses.

Tacite et Suétone confirment là-dessus les données juives. A entendre parler ces juifs, le monde païen, vaguement, espérait aussi. Et Jérusalem, aux derniers jours d'Hérode, vit au nombre de ses caravanes une caravane riche puisqu'elle offrit de l'or au Seigneur, lointaine puisqu'elle apportait l'encens de l'Arabie, de Babylone ou de la Chaldée, savante enfin puisque les mages qui la composaient découvrirent un astre nouveau en étudiant les étoiles. Sans doute, en traversant Jérusalem, ils ne s'étonnèrent de rien de ce qui nous étonne, bazars, richesses, palais, tout leur était familier sauf le temple splendide, sauf les maisons marquées de signes hébraïques. Mais peut-être le regard songeur de ces hommes s'appuya-t-il un instant à quelque Essénien, et ils saluèrent cet adorateur du soleil, eux les grands amoureux des étoiles.

Ils n'avaient qu'une pensée, comme ils n'eurent qu'une question : « Où est le roi des juifs qui vient de naître ? Car nous avons vu

son étoile en Orient et nous sommes venus l'adorer. »

A cette parole, Hérode se troubla et tout Jérusalem avec lui. Il convoqua le sanhédrin, prince des prêtres, scribes, anciens, tous ceux qui s'asseyaient sur le siège de Moïse. On nous a conservé le nom de quelques-uns :

Hillel déjà centenaire; le fils de Néhémiah ben Hakanak qui avait prédit la naissance du Christ dans une limite extrême de quinze ans; Baba ben Butah, aux yeux arrachés par Hérode, qui sentit passer, peut-être, dans ses perpétuelles ténèbres, comme l'aurore d'une grande lumière.

Tous répondirent :

« Le Christ doit naître à Bethléem de Juda... » Et ainsi la première fois que le nom du Christ retentit à Jérusalem, ce fut dans l'assemblée des maîtres — et des gentils le cherchaient...

BETHLÉEM

I

La route de Jérusalem à Bethléem est tellement semblable à une de nos routes de Languedoc ou de Provence, que l'illusion serait complète si l'on n'était détrompé par une intensité de lumière que nous ignorons, malgré nos fêtes journalières du soleil : des vignes encloses en des petits murs bas, des figuiers et des herbes aromatiques croissent partout parmi les pierres. Mais au premier Bédouin que l'on rencontre et qui salue d'un joli geste au front et aux lèvres, on s'éveille d'un songe; et puis il y a toujours quelque détail qui déroute — un détail, cette sensation d'éternité que les noms d'ici jettent à ceux qui passent! Ainsi, à un détour du chemin, un peu avant

d'arriver à Bethléem, si vous vous enquérez de la petite mosquée à votre droite, vous apprenez que ce mirhâb est élevé là où Rachel fut ensevelie, *il y a 3,800 ans,* sur les restes de l'antique pyramide aux douze pierres, symbole des douze tribus d'Israël. C'est là qu'elle mourut, donnant le jour à un fils. Il faut lire le récit dans la *Genèse* :

« Comme son âme s'en allait, car elle était mourante, elle nomma son fils Benoni (fils de ma douleur). Mais son père le nomma Benjamin. Rachel mourut et fut enterrée au chemin d'Ephrata qui est à Bethléem. Jacob éleva un monument sur sa tombe. C'est le monument de la tombe de Rachel qui subsiste encore aujourd'hui... »

Cette image de Rachel revient dans les paroles de Jérémie annonçant les malheurs inouïs du peuple juif. Et l'évangéliste, racontant le massacre des enfants de Bethléem par le vieil Hérode, emprunte au prophète ses propres pensées :

« Alors fut accompli l'oracle du prophète

Jérémie disant : une voix a été entendue dans Ramah, des plaintes et des cris lamentables. C'est Rachel qui pleure et elle n'a pas voulu être consolée parce qu'ils ne sont plus. »

Plus loin, au delà de la ville, nous rencontrons encore un souvenir biblique. Mais l'idylle a remplacé les accents funèbres. On nous montre en effet les champs de Booz où Ruth, il y a trois mille ans, glanait ses gerbes :

Un frais parfum sortait des touffes d'asphodèles,
Les souffles de la nuit flottaient sur Galgala...

Les asphodèles fleurissent encore en cette fin d'été.

Cette charmante route de Bethléem est très fréquentée; nous nous amusons, mes amis et moi, à compter jusqu'à mille chameaux, dans le court trajet qui nous sépare de Jérusalem. Comme nous nous familiarisons avec les habitudes du pays, nous ne nous étonnons plus de voir un âne minuscule, éveillé et vif, mener les longues files de

bêtes énormes qui ne sauraient, paraît-il, se conduire sans cet étrange guide. C'est le moment des vendanges. On apporte les raisins des terres éloignées pour faire du vin à Jérusalem. Les chameaux sont enguirlandés de pampres d'une amusante façon. Les ânes, par troupes, sont enfouis sous les raisins et sous les feuilles. Quelques-uns sont chargés de paille, et chargés d'une manière si drôle qu'ils disparaissent sous le fardeau. On dirait des meules en marche. Puis on construit beaucoup en ce moment à Jérusalem. Comme il n'y a ni tombereaux ni charrettes, les pierres sont transportées à dos d'animaux. Chaque chameau en porte deux. Je ne sais la longueur du chemin qu'ils font pour charrier les pierres. Mais je les rencontre le soir revenant du même pas endormi. Et cette allure indolente, et cette charge puérile font songer à quelque Babel monstrueuse que l'on édifierait pendant des siècles, indéfiniment...

Tout cela est curieux, intéressant, plein de vie. A mesure que l'on s'éloigne de Jérusa-

lem, le pays, toujours brûlé et désert vers l'Orient aussi loin que s'étend le regard, devient moins aride; à gauche et au-devant de nous, les oliviers se multiplient; des troupeaux de chèvres noires et de moutons noirs s'égrènent ici et là. Il plane une immense paix sur ce paysage palestinien. Malgré l'animation des caravanes, les alentours de Bethléem sont silencieux, mais d'un autre silence qu'à Jérusalem. Le soleil met partout une teinte merveilleuse d'un rose soufre qui gagne peu à peu les pentes mauves des collines. On dirait qu'il y a des chants dans l'air...

II

Jérusalem et Bethléem sont bâties sur la hauteur, et séparées par des ravins des terres environnantes. Mais là s'arrête la ressemblance; l'impression qui se dégage des deux villes est absolument contraire. Est-ce parce que Jésus est mort à Jérusalem, que Jérusa-

lem nous apparaît si émouvante? Est-ce parce que Bethléem nous parle de son berceau, de la Vierge mère, des anges et des bergers, qu'elle s'offre à nous avec la douceur de miniature d'un vieux missel? Peut-être. Mais il est vrai aussi que le site du berceau est joyeux, que celui de la tombe est poignant. Il en va ainsi à Nazareth et aux bords enchantés du Lac. On dirait que partout la page évangélique spéciale à chaque endroit s'est fixée, s'est imprimée dans les sites, s'est écrite dans la terre et dans les rochers, dans la nudité désolée ou dans les flots bleus, dans l'effroi ou dans la grâce. Il semble que Jésus n'aurait pas pu souffrir au bord du Lac, qu'il n'aurait pas pu mourir à Bethléem; ou peut-être c'est depuis l'heure où Jésus est né ici que l'on se sent l'âme si sereine en abordant la petite ville heureuse.

Notre voiture suit les ruelles étroites où des femmes enveloppées de leurs voiles, mais le visage découvert, se garent en souriant, où de beaux enfants blonds regardent. Elles sont

délicieuses, ces femmes, presque toutes chrétiennes comme les quelques milliers d'habitants d'ici, avec leur joli sourire paisible, avec leurs grandes coiffes hautes et leurs sequins. Tout à l'heure nous regarderons ce costume en détail. C'est l'un des plus curieux de la Palestine.

Nous descendons sur la grande place, ancien atrium de la basilique marqué encore de colonnes et de citernes, devant le monastère-forteresse. Trois rites adorent ou campent dans une enceinte unique comme au Saint-Sépulcre. Je ne sais si l'on répare ou si l'on agrandit le couvent, mais nous nous frayons difficilement un chemin entre les ornières et les pierres, les raisins en tas et les pyramides de citrons verts. On entre par une porte basse dans la basilique constantinienne la plus ancienne, ou au moins la mieux conservée, des anciennes basiliques de Terre Sainte. Mais aucune piété ne se dégage des cinq nefs aux quatre rangées de colonnes, coupées brusquement par un mur grec. C'est

très beau, mais il n'y a pas d'autel : cette place vague, où l'on va et où l'on vient, n'est plus une église. Derrière le mur, le transept et l'abside s'étendent; les antiques mosaïques sont effacées ou mutilées. Les Grecs seuls et les Arméniens ont le droit d'officier là. On a hâte, doublement hâte, d'arriver à la grotte au-dessous et au centre de la basilique.

On descend par quelques marches dans une crypte complètement fermée; cinquante-trois lampes y brûlent jour et nuit. Sous l'autel une étoile en vermeil marque le lieu de la Nativité; les latins ne peuvent pas célébrer la messe là : mais il y a, plus bas, à l'endroit de la crèche, un autre autel dans un retrait d'une intimité et d'un recueillement délicieux.

Mon Dieu! Comme la scène sacrée se retrace d'elle-même! Comme on sent bien que, puisqu'il n'y avait pas de place dans les hôtelleries, la Vierge pure a dû préférer au khan, l'auberge commune aux promiscuités

quelconques, cette grotte obscure, retirée et silencieuse! Comme on la voit mieux ainsi dans sa réserve délicate, elle, la plus virginale des femmes! Comme on suit l'adoration de cette mère qui savait par les paroles de l'ange que le fils qu'elle embrassait avec tant d'amour était le libérateur, si ardemment, si passionnément attendu par Israël, elle qui en vraie juive avait vécu aussi de cette attente! Il n'y avait point d'angoisse en elle, à ces premières heures, car le dénûment n'était rien à un cœur comme le sien; pas de pressentiments cruels, puisque Siméon n'avait pas encore prédit le glaive de douleur. On ne peut pas mesurer la joie de Marie, quand elle reçut la suprême joie de la terre... Mais dans cette grotte fermée et obscure il en est resté à jamais quelque rayon.

Les bergers vinrent là. On montre à quelque distance le champ où ils veillaient, gardant, selon des conjectures savantes, les troupeaux mêmes du Temple. Lorsque les anges eurent chanté la bonne volonté et la paix, à

ces paroles toutes nouvelles les bergers se réunirent et ayant trouvé l'enfant et sa mère ils déposèrent des présents naïfs. Eux aussi n'avaient entendu que des annonces joyeuses. Ces simples offrirent les premières prières du monde à l'enfant endormi. Les mages vinrent à leur tour, un peu plus tard, avec les dons de leur opulence. Les uns et les autres furent accueillis par la Vierge silencieuse, par Celui qui demande à chacun seulement ce qu'il peut donner...

Et parce que ces scènes se retracent d'elles-mêmes, si naïves et si vivantes, l'on ne voudrait autour d'elles ni ces marbres, ni ces peintures, ni ces draperies, ni ces lampes. Certes, on comprend la piété magnifique de Constantin. Nous lui devons d'avoir gardé les sites sacrés, puisqu'il en a, à jamais, marqué les places. Mais là comme à Jérusalem, on regrette que la main de l'homme ait touché à l'œuvre de Dieu. Et que l'on aurait mieux aimé aller seul, par une nuit douce telle que celle-ci, le long des sentiers

pleins de cinnamomes, vers la grotte pauvre et nue!

III

Tout auprès de la basilique désaffectée se trouve l'église paroissiale de Sainte-Catherine. Nous descendons de là, par des grottes qui se succèdent et vont rejoindre celle de la Nativité, jusqu'aux tombes, vides maintenant, de saint Jérôme, de sainte Paule et de sa fille. On nous montre la cellule où le grand docteur écrivit ses travaux prodigieux. Comment ce Dalmate fougueux se fixa-t-il ainsi auprès du suave Bethléem? Il y a de ces surprises de tendresse qui dorment sous les aspects les plus âpres, comme quelque lac souterrain sous les roches.

Depuis 1873, où eut lieu le dernier massacre des franciscains par les Grecs, des soldats turcs sont toujours en faction dans le transept du haut et du bas, entre les deux

autels. Ils sont immobiles et graves comme des statues et volontiers on les confondrait avec elles, si, quand ils se trouvent seuls, ou seulement avec des pèlerins débonnaires, ils ne s'asseyaient furtivement sur une marche d'escalier, épuisés par ces factions si longues. Ils se relèvent au moindre bruit. Les Grecs, en passant, les aspergent d'eau de roses.

Sous cette garde et sous la garde des bons franciscains, rien n'est plus simple que de venir passer la nuit près de la grotte. On peut aussi, tant la distance est courte, à peine 9 kilomètres de Jérusalem, y consacrer seulement une matinée ou une journée. On a toujours des messes de très bonne heure. Mais je redis pour Bethléem ce que j'ai dit, je crois, pour Jérusalem, il faut y rester longtemps et y revenir plusieurs fois. On est imprégné dès l'entrée par la douceur ineffable de la Crèche; mais il y a les mille détails que l'on n'analyse, que l'on ne groupe qu'après, et qu'une première visite ne sent pas. Il faut du temps pour causer avec les Franciscains, pour se

mêler au peuple simple et bon, visiter les ateliers de nacre et les couvents, admirer le costume des femmes. Celles-ci portent une tunique bleue, ou blanche, brodée sur la poitrine de dessins éclatants dont elles gardent le secret : c'est la robe de leur mariage, elle durera souvent toute leur vie. Elles ont sur la tête une sorte de tiare où leur richesse s'étale en médailles d'or antique. Sur tout cela, un large voile blanc s'étend, les enveloppe toutes. Elles sont infiniment majestueuses et nobles, mais trop massives. Je préfère les Bédouines aux voiles courts, frêles comme des princesses de légendes, presque toutes avec l'apparence de petites vierges qui passent.

Par elles le costume de Marie nous a été conservé. C'est toujours la tunique aux larges manches ouvertes, les cheveux en bandeaux, tressés et retombant sur les épaules sous leur voile. A chaque pas nous croisons des femmes ainsi vêtues. A Jérusalem elles sont en blanc et en bleu, à Nazareth aussi; elles sont quel-

quefois tout en blanc à Bethléem. Partout la ligne est exquise. Les têtes fières soutiennent sans se courber les amphores ou les larges corbeilles de fruits. Combien de fois nous sommes-nous attardés à regarder ces femmes sortant par quelqu'une des portes, courant au long des pentes rapides de toute la vitesse de leurs pieds nus sans que la corbeille ou l'amphore tremblât sur la petite tête immobile. Presque toutes ont un visage à l'ovale pur, un teint couleur de froment, de longs yeux doux et des cheveux noirs ou d'un roux sombre. A Ramallah leur tunique est blanche, brodée au cou de couleurs vives, le voile blanc aussi. Dans un bois de grenadiers elles amassaient des fruits au soleil couchant, parmi les rayons bas, parmi les fleurs de pourpre. Ainsi nous pouvons nous représenter la Vierge, sa robe, son voile, jusqu'aux traits de son visage peut-être...

Mais l'expression de ce visage?

Mais l'âme de Marie?

A l'un des retours de Bethléem nous pre-

nons la route d'Hébron. On dit que rien n'est intéressant comme cette ville d'Abraham, gardée jalousement par les Musulmans, et que je n'ai pas vue. Nous allons seulement jusqu'à ces réservoirs que Salomon chante de son chant mélancolique :

J'exécutai de grands ouvrages
Je me bâtis des maisons
Je me plantai des vignes
Je me fis des jardins et des vergers
Et j'y plantai des arbres à fruit de toute espèce.
Je me creusai des étangs
Pour arroser des bosquets où croissaient les arbres...
Puis j'ai considéré les ouvrages de mes mains
Et les labeurs que leur exécution m'avait coûtés.
Et j'ai su que tout est vanité et poursuite du vent...

Ces étangs subsistent, grandes vasques de marbre superposées, longues de trois cents à quatre cents coudées, larges de cent cinquante. Elles sont alimentées par les pluies et les sources, d'où l'on tirait autrefois les masses d'eau nécessaires aux jardins des Oliviers, à Jérusalem et au Temple. Les aqueducs antiques sont brisés ou détruits. Une source claire jaillit tout près, dans un édicule : on y

voit la fontaine scellée. Plus haut, au delà des vasques, entre des gorges arides, une nouvelle source arrose un petit vallon. La fertilité incroyable de cette terre qui donne jusqu'à quatre récoltes par an, pour peu qu'on la cultive, s'y révèle : ce sont des arbres chargés de fleurs et de fruits, des arbustes aux parfums violents. Là, dans toutes les délices imaginables, Salomon errait dans le jardin fermé, entre de précieuses épices, entre le nard et le safran, l'aloès et le baume. Mais ces délices ne rassasiaient pas son âme que chaque expérience nouvelle des choses caduques semblait approfondir :

« Je devins grand,

« Plus grand que tous ceux qui étaient avant moi à Jérusalem. »

SUR LE MONT MORIAH.
LE TEMPLE ET LA MOSQUÉE

I

J'ai dit que Jérusalem entendit pour la première fois le nom « du Roi qui doit venir » dans l'assemblée des sages. Je me trompe. Déjà Jérusalem avait connu les premiers bruits avant-coureurs des grandes nouvelles. Les bergers qui gardaient leurs troupeaux avaient raconté la nuit bienheureuse, où des Anges chantaient au-dessus de leurs têtes. Et Siméon et Anne, que le Seigneur récompensa si magnifiquement de leur attente, eux, les vrais juifs, avaient parlé de leur bonheur à ceux qui attendaient le salut d'Israël, mais à voix basse, par crainte d'Hérode.

Car Jérusalem avait déjà vu Jésus dans les bras de Marie; et quelle vision que cette vierge silencieuse et douce, et belle, montant, son fils dans les bras, jusqu'à la porte de Nicanor, et attendant, dans sa réserve pensive, qu'un prêtre vînt vers elle!... Selon le rite, elle se tenait au haut des marches, pendant que l'encens brûlait. Elle était pauvre, et pour racheter son fils, elle n'offrit que deux colombes.

Nous nous mettons, par un jour clair, à la recherche de cette porte de Nicanor, ou de l'emplacement de cette porte, et cela nous mène sur le mont Moriah, au Haram es Schérif, l'emplacement de l'ancien Temple. Aussi bien, jusqu'aux scènes de la mort du Christ, cette place du Temple est le grand reliquaire. C'est là, nous le verrons par la suite, que Jésus accomplit ses principaux miracles à Jérusalem; là qu'il soutint contre les maîtres, en allant et venant sous les porches, les grandes luttes de la lumière contre les ténèbres : « et les ténèbres ne le comprirent

pas ». C'est là qu'il prononça quelqu'une de ces paroles divines qui apportent encore la paix au cœur troublé des hommes après deux mille ans comme au premier jour : le Bon Pasteur, la femme adultère, le denier de la veuve. Là qu'Il se nomma la Lumière, l'Eau, la Vie, nous verrons avec quel symbolisme puissant et au cours de quelles fêtes splendides...

Il y a un demi-siècle, l'entrée du Haram es Shérif, qui appartient aux musulmans, était si sauvagement interdite, qu'aucun chrétien n'en pouvait franchir le seuil. Maintenant, avec une lettre du consulat, ou un cavas — officier turc attaché aux légations et aux grands personnages —, on entre sans difficulté et l'on aurait peine à se rappeler ces prescriptions farouches devant les figures graves et douces des gardiens. Je me souviens qu'une première fois, m'avançant avec le père Nunzio pour voir de plus près les sculptures de la porte, un de ces Turcs est venu vers nous, et avec une politesse pleine de douceur : « Reviens

avec ton cavas, père » : et il sourit en écoutant que nous sommes là seulement en passant, que nous reviendrons longuement le lendemain.

Nous pénétrons le lendemain, en effet, dans l'enceinte sacrée avec le cavas de la Custodie et un ou deux amis. Déjà, au moment du pèlerinage français, nous avions suivi le flot de nos compatriotes, grâce à l'amabilité des pères de l'Assomption ; et c'était une chose curieuse, ces centaines de pèlerins bientôt disséminés et perdus dans l'immense esplanade comme une poignée de grains dans des sillons. Mais ici, ce groupe de quatre que nous sommes, errant au milieu des rares cyprès, accentue encore cette sensation d'abandon, d'un cimetière si vieux que les tombes n'en seraient plus visibles, effacées sous le grand nivellement du temps. Pourtant là-bas, devant nous, sous l'éclatante lumière, la mosquée harmonieuse se précise. Mais cela non plus n'est pas une chose vivante, moins à cause des treize siècles qui l'ont déteinte et

comme fanée, que parce que de là aussi l'âme est absente; et rien comme l'Islam ne donne cette impression de sommeil ou de mort...

Un instant nous écartons les grands souvenirs du Temple, tout entiers à cette mosquée qui occupe le centre même du culte juif, là où était à la fois l'autel des holocaustes et cette Mer d'Airain, destinée aux ablutions des prêtres, portée par douze taureaux démesurés.

Par une large place dallée, par un escalier de quelques marches, nous abordons l'exquise mosquée : exquise, oui, par ces teintes passées d'une douceur de vieux brocard; autrement cet hexagone surmonté d'une coupole et d'un croissant n'éveille en moi aucune de ces impressions d'art que j'ai ressenties d'une façon si intense devant les vestiges du Parthénon, ou dans quelques mosquées du Caire. Mais au dedans, et les portes fermées! Une fois encore qu'on s'en rapporte aux guides pour les descriptions détaillées : je m'y perdrais, ou je ne me souviens plus : ce sont des

impressions purement personnelles que je note. Dans cette mosquée, une des plus belles du monde, dit-on, j'en retiens deux qui se sont gravées d'une façon si nette que je les retrouve telles qu'en ces matins de septembre et d'octobre. L'une est une sensation de beauté, et l'autre une notion inattendue.

II

Et d'abord, cet enchantement de lumière dans la mosquée aux voûtes bleues. Cette lumière est-elle dorée, comme on le croirait d'abord ? ou verte ? ou d'un bleu de turquoise éteinte ? Je ne sais, ou plutôt c'est tout cela à la fois. Elle nous arrive par des vitraux qui ne sont pas comme les nôtres, peints et marqués d'un cerne noir, mais formés de fragments de verre coloré enchâssés dans la pierre; et comme ces vitraux sont séparés encore des impuretés du dehors par un léger treillis de faïence, il faut toute la lumière

orientale pour que la mosquée millénaire apparaisse ainsi dans ce demi-jour mystérieux. Tout s'y harmonise. Les teintes des vitraux se fondent avec l'or des frises où courent des versets du Coran; avec les mosaïques aux rinceaux sans fin, aux grandes fleurs sortant de vases étranges, s'épandant en traînées et recommençant à fleurir en gerbes raides d'or, de cristal et de porphyre.

De cette lumière de rêve émergent des colonnes sans prix, vert antique, violet sombre, et d'autres en un étonnant granit jaspé. L'on avance à demi grisé, à demi conscient, entre les mosaïques et les plafonds d'or, tous différents, où la nacre met, ici et là, un reflet clair. C'est le dernier mot d'un art exquis, tout en couleur et en ligne. A la lumière de l'aube ou à la lumière du couchant, ces vitraux s'animent, renvoient des feux plus vifs. Et cela fait à la longue l'effet d'un philtre. Ces lumières somnolentes bercent l'interminable rêve d'âmes qui nous demeurent inconnues. Immobiles, accroupis dans quelques recoins,

des musulmans ont l'air de ne point voir aller et venir autour d'eux. Ils n'accordent ni un mouvement d'impatience ni un regard à ceux qui passent. Ils peuvent réduire ainsi leur vie intérieure à ce repos passif, à ce semblant d'hypnose que jamais peut-être un élan ne brisera. Que pensent-ils ? On l'ignore. Je ne sais pourquoi on préfère l'ignorer...

Après cette impression étonnante, j'ai eu ici, une notion nouvelle sur le culte juif. Ai-je dit qu'une double rangée de colonnes circulaires entoure le milieu de la mosquée ? Entoure quoi ? On ne sait. Un treillage de bois, puis une grille forgée par les Croisés arrête les regards. On m'avait avertie que l'autel des holocaustes était là : et comme il est vrai que les mots familiers évoquent les images familières, j'avais songé à quelque autel plus grand que les nôtres, mais, en somme, assez semblable. Et je monte, sans hâte, les marches, m'étonnant qu'au milieu des traditions puériles ou enfantines dont m'entretiennent mes guides : trace du pied de Mahomet, poil

de sa barbe, bouclier de son oncle, se mêlent les grands noms d'Abraham, de Melchisédech, de David.

Certes j'avais lu en détail les descriptions des fêtes juives, et je croyais les comprendre. Mais rien n'évoque le culte antique d'une façon aussi saisissante que l'énorme roche sauvage, noire et nue, — l'autel des holocautes — que nous avons sous les yeux. Les chiffres ne disent rien — quatorze mètres sur dix-sept. — Mais que l'on prenne un point de repère quelconque, et que par la pensée on mesure cet autel. Comme on y place à l'aise les trois feux rituels qui brûlent, les ruisseaux de sang qui se perdent en des canaux qui existent encore, les veaux et les boucs éventrés donnant à ce temple des aspects d'abattoir ; et auprès de ces graisses brûlées, l'autre bûcher celui où des spirales d'encens montent en fumée odorante, enveloppant les odeurs du sacrifice tandis que la musique des prêtres, les longs accords des harpes, le bruit éclatant des cymbales, étouffe le bêlement sup-

pliant des victimes et le beuglement de leur agonie. N'est-ce pas que l'on entrevoit le culte formidable? N'est-ce pas que l'on comprend mieux la parole du Christ « l'heure vient où l'on n'adorera plus à Jérusalem... mais en esprit » ?

Assise maintenant à l'ombre d'un mirhâb, qui assemble dans l'habituelle harmonie arabe des colonnes de tous les âges et de tous les styles, je poursuis ma pensée dans l'aveuglante lumière qui rend encore cette tristesse plus triste : et la sensation de la longueur des temps évanouis se joint à la révélation pleine du culte juif et la complète. Abraham, Melchisédech, David! Tour à tour ils ont prié ou sacrifié en ce lieu. Les innombrables siècles s'assemblent comme un jour et s'évanouissent à ces noms lointains, jetant sur ce qui nous entoure et sur nous-même une impression fragile et caduque, comme ce battement d'ailes d'un oiseau, si léger, si fugitif, le seul bruit dans ce grand silence de choses mortes.

III

Jésus a foulé en tous sens l'immense parvis de marbre. Après la Présentation, il y vint d'abord pour cette invraisemblable fête de Pâque, fête nationale par essence, où deux ou trois millions d'hommes refluaient jusqu'à Béthanie, jusqu'à Bethphagé. Alors, toute la pompe du culte s'affirmait, s'étalait : la confusion et l'encombrement étaient extrêmes. On sait que Jésus enfant demeura au milieu des docteurs; et que, là encore, sa première révélation personnelle de lui-même fut faite à l'assemblée des maîtres. A quel point de l'immense esplanade peut-on placer le lieu de leur réunion « le Gazith ? » On ne l'indique pas absolument. Au fond qu'importe ? Nous savons que c'est ici, dans cette esplanade du Temple, et que, quelque pas que nous fassions, nous nous mouvons à sa suite... Peut-être cela vaut-il mieux ainsi ;

peut-être cela convient-il mieux à sa trace immatérielle, dans la « maison de l'Éternité ».

Quoi qu'il en soit, Jésus au milieu des docteurs écoutait et interrogeait. Ce n'était point une chose tellement invraisemblable que cet adolescent au milieu de ces sages. Josèphe dit de lui-même, avec une sincérité qui se passe de modestie, que, dès l'âge de treize ans, les maîtres d'Israël étaient suspendus à ses lèvres. Et l'un des grands rabbis avait coutume de dire : « J'ai appris beaucoup de mes maîtres; encore plus de mes égaux; mais j'ai appris par-dessus tout de mes disciples. » Donc Jésus posait des questions. Quelles étaient ces questions et quelles ces réponses, on ne le sait. Mais ils s'émerveillaient tous à cette première révélation de l'enfant, comme plus tard ils s'émerveillèrent aux premières manifestations de l'homme.

Et lui, est-ce qu'Il s'émerveillait des fêtes de la maison de son père? Lui dont le regard plongeait toujours au delà de nos horizons, dans les splendeurs éternelles, est-ce qu'il

n'a pas connu, comme nous, dans son humanité le sentiment large de l'admiration? Ce qu'il voyait était si beau! Une foule innombrable montait au Temple en rangs si serrés que l'on devait entrer par la droite et sortir par la gauche des énormes pylônes. C'était la fête intensément nationale. Chaque chef de famille offrait son sacrifice pour lui et les siens. Mais des milliers d'étrangers se mêlaient à Israël et remplissaient le parvis des gentils; les grands maîtres, suivis de légions de disciples, allaient et venaient dans la forêt de colonnes des portiques. Les prêtres vêtus de lin ne pouvaient suffire aux fonctions sacrées. Le chant du Hallel et des psaumes, entonné d'abord par les cinq cents lévites, montait de tout le peuple comme le grand bruit de la mer...

Nous disions : « Que le souvenir de Jésus-Christ soit ici ou un peu plus loin, puisqu'il est partout dans cette esplanade du Temple — qu'importe? »

Et cependant, à la seule question : « Vou-

lez-vous voir une porte par laquelle a passé Jésus-Christ? »

Nous partons à la suite du père Giovanni, oublieux de tout le reste. On nous arrête cependant, en passant, devant une autre mosquée El Aksa, la Sainte, la mosquée à sept nefs que l'on admirerait partout sans l'insolente beauté de sa rivale. On la dit bâtie au lieu de la Présentation, sur l'emplacement de la basilique constantinienne qui lui a manifestement prêté ses colonnes. Ce serait là l'ancienne place de la porte de Nicanor que nous cherchions tout à l'heure. Il n'en reste aucun vestige. Au dedans on découvre la plus exquise chaire de nacre et d'ivoire : et l'on vous nomme la chapelle de Moïse et celle d'Issa — Jésus! — Comme si, même pour ces âmes obscures, un attrait inexplicable sortait de Lui. Mais là, dans ce voisinage de Mahomet! Et ce nom mêlé à d'autres!...

Nous dépassons des arcs de triomphe, des mosquées minuscules et charmantes, le dôme de la Chaîne, le dôme de l'Ascension de Ma-

homet, la coupole du prophète, des chaires, des citernes, tout cela émietté, perdu dans l'immense enceinte sacrée. Et nous descendons vers des substructions plus étonnantes encore, vers ces catacombes qui à l'est et au sud, depuis Salomon et depuis Hérode, soutiennent l'esplanade du temple. C'était là qu'était bâtie « la maison de la forêt du Liban » que célèbre le Livre. Peut-être le nom d'écuries de Salomon remonte-t-il à ces vieux âges « où des caravanes de marchands allaient chercher par troupes les chevaux d'Égypte ». Tout ce qu'on en voit date des siècles arabes, mais les fondements remontent à des époques reculées : par endroits on distingue encore l'empreinte successive de Salomon, d'Hérode, d'Adrien... Les Juifs pendant le siège se refugièrent là et y moururent par milliers.

Au sud, d'autres souterrains encore. On monte et on descend; on revoit les rares cyprès et l'on s'enfonce dans de nouveaux dédales pour arriver enfin à la porte désirée,

aux portes, parce qu'il y en a deux qui ont vu passer Jésus-Christ. L'une, la porte double, l'ancienne porte de la prophétesse Hulda, en partie déblayée seulement, montre à l'intérieur des voûtes, de massives et antiques colonnes. Par là passait la procession de Siloé lorsque le prêtre allait chercher l'eau des libations le jour de la fête des Tabernacles.

L'autre, la porte dorée, murée elle aussi, est assez semblable à la porte double comme piliers et comme structure. Une partie est intacte, antérieure à Hérode. La porte dorée fait face au Mont des Oliviers. Par là sans doute Jésus est entré dans le Temple au jour des Palmes : par là il sortait, chaque soir de la dernière semaine, allant vers Béthanie.

Et alors il n'y a plus pour nous ni mosqué, ni mirhâb, ni fête d'art, ni temple, ni culte juif, sauvage et splendide...

Rien. Seulement ces monolithes sans âge que son manteau a effleurés en passant, sur lesquels sa main s'est appuyée, peut-être...

AU DÉSERT

I

Ainsi il faut toujours par la pensée substituer le passé au présent, reconstruire des villes dans des solitudes abandonnées, descendre jusqu'aux assises des murailles et des temples, quelquefois jusqu'à quatre-vingt-dix pieds de profondeur, avant de dire : « C'est ici », transformer en Éden la terre stérile avant de songer : « Il voyait cela ! » Toujours, sauf en deux points intensément émouvants : le lac de Tibériade dont je ne puis parler encore avant un séjour plus personnel et plus long sur ses bords, avant que ma barque, à la suite de celle de Jésus, ait touché à chaque point du rivage, — et le désert où nous entrons, de Jérusalem à la Mer Morte, désert de Jéru-

salem et désert de Juda, immuable dans ses granits, dans sa grandeur sauvage, dans son chaos d'Apocalypse.

Nous parlions de désolation au Mont des Oliviers — et cependant sur quelques points, de très rares oliviers, des figuiers de Barbarie faisant une haie épaisse dans un pli de terrain donnent l'impression que cette terre morte a pu vivre un jour. Ici, rien. Aussitôt que nous avons dépassé Béthanie, — nous nous y arrêterons longtemps à une autre heure —, nous commençons une descente bientôt vertigineuse, entre des roches et des monticules qui se succèdent semblables à de grandes vagues figées, mais sans ordre, sans forme, sans rien rappeler de vivant : « la terre informe et nue » de l'aube des jours. A peine de très loin en très loin, au fond de quelque gorge qui s'ouvre, mais perchées très haut toujours, comme accrochées aux parois de granit, nous entrevoyons des ruines de laures antiques, effondrées, effritées, confondues avec les roches environnantes. Et l'on nous

jette au passage les noms de saint Sabas, de Chariton, d'Euthymios, grands moines qui commandaient aux dix mille solitaires peuplant autrefois ce désert. Lorsque les besoins du monde l'exigeaient, ils quittaient leur retraite. Ils apparaissaient alors au sein des conciles comme des prophètes; ou, vêtus de leurs tuniques de poils de chèvre, ils pénétraient à la cour de l'antique Byzance pour jeter l'anathème aux impératrices savantes, raffinées et cruelles qui se mêlaient de théologie.

Nous nous enfonçons toujours plus profondément en des vallées étranges : vallée du soleil, vallée du sifflement des vents, vallée du lotus, et « l'Adoumîm » de la Bible, « le sang ». Tous les crimes qui se sont commis là où campait, en vain, autrefois, une garnison romaine, se groupent sous ce nom tragique. La route est encore si dangereuse, infestée de Bédouins et de hordes de pillards, que l'on ne peut s'y hasarder que pourvu d'une escorte et en caravane. La nôtre croise à chaque pas

ces Bédouins peu sûrs, aux beaux yeux sauvages, menant des troupes d'ânes vers quelque but inconnu; des pasteurs poussant devant eux des chèvres noires ou des moutons noirs; des chameaux démesurés, accrochés on ne sait comment aux flancs abrupts, aux parois presque verticales; des nomades campant au milieu de leurs troupeaux dans des tentes de peaux de chèvre, noires aussi, posées comme de grands corbeaux sur cette blancheur aveuglante de chaux vive.

Jusqu'au khan du bon Samaritain — remarquez les noms — nous suivons une bonne route, réparée pour le voyage que l'empereur d'Allemagne vient de faire aux lieux saints : il est tout le temps question de ce voyage ici, les routes, les hospices, les magnifiques couvents qui s'élèvent, tout en parle. Le khan du bon Samaritain, comme tous les khans de son espèce, comprend un enclos où l'on parque les bêtes et une bâtisse moderne, aux vieilles assises, où l'on reçoit les gens; et il faut être descendu pendant des heures en des

lieux où l'on ne trouve ni une source, ni un buisson, pour comprendre les délices des raisins de la Terre Promise, et des citrons verts que l'on vous offre. C'est, de temps immémorial, la halte des caravanes; celle où le Samaritain compatissant déposa l'homme « blessé sur le chemin qui descend de Jérusalem à Jéricho »; c'est la halte actuelle nécessaire à tous les voyageurs, et surtout aux malheureux chevaux qui doivent poursuivre cette descente vertigineuse de six heures, par des sentiers à pic à peine tracés, impraticables. A partir du khan c'est la voie antique. Jésus-Christ la suivait avec ses disciples en allant au Temple pour la Pâque. Nous longeons des ruines d'aqueducs, des tours effondrées du temps d'Hérode, des torrents desséchés, l'un, celui de Karith, où Élie le prophète se cacha trois ans; un faux tombeau de Moïse où des musulmans viennent en foule avec leurs derviches : nous sommes à la fois en pleine terre Biblique et en pleine terre Évangélique. Tout ce qui passe sous nos yeux a passé sous les

yeux de Jésus. Il a vu cet enfoncement dans des précipices sans fin; cette trouée largement ouverte tout à coup sur la mer immobile, là-bas, au pied des monts de Moab; et les gorges abruptes toujours sans un toit, sans une fumée, sans un arbre, même mort, sans une herbe, même brûlée : rien qui vive ou qui rappelle la vie; seulement, plus splendide que toute parure, l'éblouissement de la lumière qui s'étend en grandes nappes sur les craies blanches, qui rejaillit en gerbes d'étincelles sur les granits rouges. De grands vautours fauves descendent dans cette lumière, jusqu'au fond de ces gorges, tournoient, comme enivrés...

II

Jésus a passé ici avec ses disciples et les caravanes. Mais, d'abord, il y est venu seul Lorsque nous avons atteint le fond du gouffre; lorsque, à quelque chose de plus écrasant, de

presque effrayant aussi, malgré la splendeur enveloppante du soleil, on a la sensation que, maintenant, on est à cet endroit unique au monde à douze cents pieds sous la mer, après une demi-heure de marche on rencontre une montagne dentelée étrangement de cinq pics aigus. Une tradition sans âge a fixé ici l'endroit où Jésus-Christ se retira quarante jours, lorsqu'il fut poussé par l'Esprit dans le désert. Des grottes trouent les flancs de ce granit. Des laures, ou couvents grecs, sont perchés là. On ne sait comment ils s'y posent; on ne sait surtout comment ils y furent construits. Quelques anciennes mosaïques marquent les endroits qui de bonne heure furent sacrés. Une grotte plus spacieuse a été attribuée à Jésus-Christ. Les schismatiques l'occupent.

Jésus vint seul dans ce désert.

Jésus, ne recevant des bruits de la terre que le hurlement des chacals, ou le fracas des torrents qui, l'hiver, dévalent avec bruit entre les parois rocheuses.

Jésus, en face de sa mission...

Il avait sous les yeux, de ces hauteurs, les endroits les plus sacrés : le Nébo où Moïse mourut, les yeux pleins de la vision de cette terre jusqu'au seuil de laquelle il conduisit son peuple; les blancheurs lointaines de l'Hermon; le Jourdain, le fleuve biblique par excellence qu'Israël avait passé à pied sec, par un prodige, et qu'Élie, le grand prophète, fendit aussi de son manteau. Sur les bords du Jourdain, maintenant, à l'appel de Jean le nouvel Élie, Jésus pouvait distinguer le peuple qui se pressait, demandant la pénitence et le baptême, implorant le messie que Jean annonçait. Plus tard, dans les splendeurs du Thabor, c'est encore Moïse et Élie qui parlent au Fils de l'homme, comme pour établir l'unité de cette pensée et de cette vie.

La retraite des quarante jours au désert faisait suite au silence plus mystérieux encore des trente ans à Nazareth. Jésus passa de ce silence volontaire au baptême de Jean, et puis au recueillement suprême en face de son œuvre. Alors aucune voix humaine n'arriva

plus jusqu'à Celui qui s'était volontairement séparé...

Mon Dieu! Est-ce qu'Il n'était pas aussi seul dans les foules? Est-ce que toute sa vie Il ne fut pas aussi seul? Qui abordait au rivage de cette âme unique? Il est vrai, il y avait Marie, et de plus en plus loin de Lui, les autres: Madeleine, Pierre et Jean; mais, en dehors de Marie, qu'ils étaient lents à comprendre! et jusqu'à quel degré le comprend-on jamais?

Un de nos guides franciscains me disait...

Ici j'ouvre une parenthèse. Il n'y a rien de prenant comme un pèlerinage de ce genre fait avec ceux qui depuis des siècles gardent les lieux sacrés, y recueillent les moindres traditions, vivent de la vie du Maître; et qui, à force de s'identifier avec ceux qui le suivaient, semblent être de ceux-là et L'avoir quitté Lui-même la veille... Pour moi, j'entendrai toujours le père Giovanni. Je pense que son patron saint Jean devait parler ainsi. Après les excursions où il ne m'accompagnait pas, je l'interrogeais à Jérusalem sur la terrasse de

Casa Nova où la lumière flambait comme maintenant sur Gaulan et sur Moab... Voici donc ce qu'il me disait :

« Jésus au désert affronta Satan lui-même avant de le combattre dans son royaume. Il voulut entendre les paroles qu'à une heure ou à une autre nous entendons tous. Il triompha de la tentation d'une volonté calme, écartant l'obstacle qui prétendait se poser entre Lui et l'œuvre que Dieu lui avait donnée à faire. Et cela, c'est le tout de chaque vie humaine.

« Remarquez que Jésus répond à chaque suggestion diabolique par un texte du *Deutéronome*. Vous savez que Moïse dit : « Tu re-« diras les paroles de ce livre quand tu seras « dans ta maison. Tu les attacheras sur tes « mains et sur ton front. Tu les écriras sur « tes portes. » Alors, ne pouvons-nous pas penser que cette parole profonde : « l'homme « ne vit pas seulement de pain », Jésus l'avait dite déjà, entre Marie et Joseph, aux heures de détresse, de pauvreté plus grande, comme un réconfort ? »

Cher père Giovanni! Évidemment il a vu la petite demeure de Nazareth dans sa gêne, et les paroles qui s'y disaient, il les a entendues.

Il poursuit :

« J'insiste sur la tentation de l'orgueil. Satan la présente à Jésus sous la forme qu'il croit pouvoir l'atteindre, il l'adapte au rêve d'Israël et du peuple juif. Il lui offre tous les royaumes de la terre : et qu'est-ce que cela sinon le messianisme attendu, le messianisme triomphant? Cette tentation suivra Jésus au long de sa vie, elle lui viendra de ses proches, de ceux qui veulent l'enlever et le faire roi. Jésus sait qu'en refusant ce rôle glorieux il va contre l'idéal passionné de son peuple; il sait qu'il se voue à la contradiction, à la solitude intérieure. Il sait le conflit qui L'attend, qui ira croissant jusqu'à la fin; Il sait qu'Il sera brisé parce qu'Il brise leur rêve d'orgueil. Il accepte cela. Il veut que nous soyons humbles. »

Le père Giovanni accentue ces derniers mots. Je crois que cet étrange titre de « femme

qui fait des livres » n'est pas sans lui donner quelque inquiétude. Et il me prêche en passant, comme son père saint François prêchait toute créature, disant tout ce qu'il savait, ne se souciant que de Jésus-Christ. Son visage se transfigure, tandis qu'il ajoute :

« Mais dites quelle royauté eût égalé celle qu'a Jésus sur le monde des âmes, sur chacun des siens ? Son empire est tel que Jésus nous est plus proche que nous-mêmes. Nous devons rejeter jusqu'à une pensée qui lui déplairait, parce qu'Il sait tout de nous et Il veut tout. Quel roi jamais aurait fait un rêve pareil ? En refusant d'un mot tous les royaumes de la terre, Jésus voyait son royaume spirituel. Il distinguait chacun de ceux qui en feraient partie, jusque dans les moindres détails de leur vie intérieure. Il savait que vous viendriez ici. Il savait que je vous dirais ces choses. »

Et comme j'écoute encore :

« Enfin avez-vous remarqué que la dernière parole, celle du pinacle du Temple : « Si

« tu es le Fils de Dieu, jette-toi en bas », est reprise au calvaire par les ennemis de Jésus et presque dans des termes identiques? « Si tu « es le Fils de Dieu, descends de la croix » ; et: « Si Dieu l'aime, qu'Il le délivre puisqu'Il a « dit : « Je suis le Fils de Dieu. » Ils ont dit ces mots cruels, ils les ont répétés comme les mots les plus cruels qu'Il pût entendre jusqu'au cri d'agonie : « Mon Dieu! pourquoi « m'avez-vous abandonné ? » Jésus est allé jusqu'au bout de cette souffrance. Il sait que pour nous, pauvres hommes, c'est la tentation suprême du doute qui peut venir encore quand nous avons triomphé de toutes les autres. C'est la tentation des heures troubles et des heures d'abattement. Elle est au bout de tous nos efforts déçus : « Si Dieu m'ai- « mait; s'Il avait voulu ».

— Et alors, père Giovanni?

Il étend la main vers les pics dentelés qui se noient dans l'aveuglante lumière :

— « Souvenez-vous que Jésus a prié pour vous, là »...

« LA TERRE QUE JE VOUS DONNERAI »

I

Je voudrais gravir cette montagne de la tentation, et entrer dans cette grotte, même si elle est occupée seulement par ces étranges moines grecs qui guettent les voyageurs de là-haut, et fondent sur eux comme sur une proie pour leur vendre les objets qu'ils fabriquent eux-mêmes. Mais il n'y a qu'un sentier étroit, bordé de précipices; je redoute le vertige sur ces flancs abrupts; c'est trop inaccessible, trop loin de moi, comme le mystère de l'âme de Jésus dans ces solitudes...

Cette plaine du Jourdain est, par excellence, le lieu des souvenirs bibliques. Aux premiers pas, presque au pied du Mont sacré,

nous rencontrons avec étonnement les sources qui jaillissent et l'eau qui court. C'est la fontaine d'Élisée le Prophète. Lui et Élie ont parcouru en tous sens cette terre couverte alors d'une forêt de palmiers. Le peuple élu y avait pénétré après le passage merveilleux du Jourdain. Et voici en quels termes Jéhovah leur parle à ce moment solennel :

« Écoute, Israël. Tu vas aujourd'hui passer le Jourdain pour marcher à la conquête de nations plus grandes et plus puissantes que toi, de grandes villes dont les murailles s'élèvent jusqu'au ciel, d'un peuple grand et de haute stature, des enfants des Énaciens que tu connais et dont tu as entendu dire : Qui pourra tenir contre les enfants d'Enok ? Sache aujourd'hui que Jéhovah ton Dieu passera lui-même devant toi comme un feu dévorant : c'est lui qui les détruira, lui qui les humiliera devant toi... »

Et voici comment Jéhovah leur décrit la terre qui va de Moab à la mer, leur Terre :

... « Jéhovah ton Dieu va te faire entrer

dans un bon pays, pays de torrents, de sources et d'eaux profondes qui jaillissent dans les vallées et les montagnes; pays de froment, d'orge, de vignes, de figuiers et de grenadiers; pays d'oliviers, d'huile et de miel; pays dont les pierres sont du fer, et des montagnes duquel tu tireras l'airain... »

On sait comment les murs de l'antique Jéricho s'écroulèrent. Des collines de décombres, que l'on a commencé à fouiller, marquent l'emplacement de la ville biblique... La Jéricho donnée par Antoine à Cléopâtre et que Cléopâtre vendit à Hérode la surpassait de bien loin en beauté. Temples, palais, gymnase, hippodrome, théâtre, Hérode avait tout rassemblé dans cette oasis de palmiers, de henné et de lauriers-roses. La situation et la chaleur tropicales tempérées par les sources et par les canalisations savantes du Jourdain rendaient célèbre la fertilité de la terre. Les cyprès et le baume précieux, les buissons de roses où chantaient des milliers d'oiseaux environnaient la ville « d'une nuée de par-

fums » : et dans cet air toujours tiède ou brûlant « les brises apportaient le son lointain de la musique du temple »...

Les hyperboles des maîtres ou de Josèphe laissent cependant entrevoir une ville de délices. La vieillesse d'Hérode s'y achevait, rendue plus horrible peut-être par cette douceur des alentours. Il avait espéré que les sources sulfureuses de Callirhoë, près d'En Gaddi, apporteraient quelque soulagement à ses maux. Sentant qu'il se mourait, il regagna son palais de Jéricho. La terreur d'un rival le hanta jusqu'aux dernières heures. Des accès de démence alternaient avec des crises de cruauté, des souffrances sans nom, des recherches de spectacles monstrueux. Mourant, incapable de se soutenir, il se fit porter au théâtre sur sa couche pour interroger et juger lui-même ceux qui dans une explosion de révolte avaient arraché l'aigle d'or du Temple. Il eut la joie de les voir se tordre dans les flammes sous ses yeux. Cinq jours avant sa mort un courrier d'Auguste lui permit le

meurtre de son fils Antipater, comme une satisfaction suprême. Au milieu de cette orgie de crimes, d'indicibles cauchemars le poursuivaient : les spectres de ses victimes, de sa femme, de sa mère, de ses deux fils revenaient vers lui, peut-être avec le cri des enfants immolés à Bethléem. Il appelait avec des sanglots cette Marianne immolée à sa jalousie et qu'il n'avait jamais cessé d'aimer. Comme la fin venait, il fit enfermer dans l'hippodrome les principaux d'entre les Juifs pour qu'on les massacrât à l'heure de sa mort. Il pensait étouffer ainsi dans des gémissements de deuil le cri de délivrance de son peuple. Lui-même avait ordonné la pompe de ses funérailles : le lit de pourpre, les cinq cents esclaves brûlant des épices. Au temps où Jésus-Christ traversa Jéricho, il y avait trente ans qu'Israël avait mis le jour de ces funérailles au nombre de ses jours de fête.

Tout a disparu de la ville de luxe. Les forêts de palmiers sont mortes avec les buissons de roses. Là où s'élevaient les palais on

ne voit que des arbustes épineux, des tamaris et des saules. Il ne reste même plus un de ces sycomores où Zachée, pressé par la foule, monta pour entrevoir le grand Prophète qui venait...

Mais lorsque, à quelque distance du site antique, nous nous reposons enfin dans la Jéricho moderne, pauvre hameau composé de quelques masures et de deux ou trois hôtels pour les voyageurs, nous retrouvons les traits souverains de la Jéricho antique : les parfums et la lumière. C'est un couchant glorieux, une lumière comme je n'en ai vu qu'une fois à Éphèse, sereine, royale, splendide, des fonds d'or relevés par de chaudes teintes cuivrées. Mais c'est trop intense, trop violent. On sent une oppression anormale, qui dure au long de la nuit. A travers les portes fermées, la chaleur pénètre, accablante, et aussi des parfums de jasmin mêlés à d'autres parfums inconnus, à ces essences introuvables que le vieil Orient gardait au fond des vieux palais. Je sors sur le balcon, dans la

nuit brûlante, si claire que je distingue à une grande distance les moindres mouvements d'un pâtre, les rayures de sa robe et jusqu'à l'expression de sa tête brune. Il va et vient le long de son troupeau, entre ses moutons et ses chèvres accroupis et comme écrasés de chaleur. De loin en loin il s'arrête appuyé à un très haut bâton recourbé. Il reste de longs moments immobile et songeant. Il règne un silence absolu, impressionnant, le silence des vastes espaces déserts. Les pas du pâtre se sont tus. Il s'est couché à son tour, au milieu de son troupeau, tournant vers les étoiles sa tête couverte d'un voile. La lumière de la nuit nimbe les choses familières et simples, mais qui nous semblent augustes, peut-être parce que la Bible les décrit toutes pareilles et aux mêmes lieux il y a des milliers, des milliers d'années...

II

Je ne m'explique pas comment après des nuits passées ainsi sans sommeil, à la splendeur des étoiles, on peut se trouver aussi reposé à la chaleur déjà intense de l'aube. Cela tient sans doute à cet air léger, exquisement pur, qui nous détend et nous repose, et aussi à l'excitation joyeuse de toutes les choses que l'on va voir. Il y en a tant dans cette étrange plaine à douze cents pieds sous la mer : le désert, Jéricho, le Jourdain, la Mer Morte, et n'y eût-il qu'elle, cette plaine elle-même dont la situation est unique au monde. Nous partons, je ne dis pas avant le jour car la lumière de ce pays est éternelle, mais avant le lever du soleil, dans une course échevelée à travers les dunes, sans route, sans direction bien précise, ce me semble, frôlés par les feuilles grêles des tamaris et de ces épines dont on croit que fut tressée la couronne de

Jésus. C'est un paysage calme, absolument silencieux. Je ne sais pourquoi on en parle comme d'un endroit enchanté. La plaine à la très vieille histoire a plutôt des airs mélancoliques de choses abandonnées ; peut-être trop de siècles s'y sont succédé et évanouis sans laisser de trace. Nous courons vers le Jourdain, la seule ligne un peu verte dans cette argile et dans ces sables. Nous croyons y toucher déjà, tant l'air est pur. Il ne nous faudra pas moins de deux heures pour l'atteindre.

Entre la grandeur morne du désert, et la mer des villes englouties, le fleuve sacré passe rapide et sans bruit dans sa verdure pâle. Ses eaux chargées de limon ressemblent fort à celles du Tibre. Même, à l'endroit des gués, une argile glissante défend ses rives voilées de térébinthes. L'on y arrive enfin et l'on s'installe. Des autels portatifs permettent d'entendre la messe sur ces bords très saints. Et l'on a tout le loisir de regarder et d'écouter passer le Jourdain, lié à l'histoire du peuple

de Dieu, célébré en paroles splendides et passionnément pleuré; et surtout, puisque l'Évangile fait pâlir tout le reste, sanctifié à jamais par le Baptême du Seigneur.

Je sais qu'on y voit et qu'on y évoque un plus lointain passé : le grand Moïse mourant sur le Nébo de l'autre côté du fleuve, que les Hébreux vont traverser à pied sec; Josué affrontant sur ses rives l'ombre de Jéhovah; le fracas des villes qui tombent; la défaite des rois aux noms plus étranges à mesure que l'on recule aux plus vieux temps : — Chlodorlaomor et ses Amorrhéens aux jours d'Abraham; Og, roi de Basan, Sékon, roi d'Hesebon, et les cinq rois ligués en une ligue terrible de quelques milliers d'hommes aux jours de Josué. Ici encore les prophètes, Élie enlevé sur un char en feu, Élisée semant les miracles dans la grande plaine, et la prédication de Jean, le dernier et le plus grand de ces hommes inspirés, jetant au peuple des paroles pleines de vieilles images et de menaces toutes proches. Il annonçait un Messie ven-

geur, paraissant le van à la main pour purifier son aire. Des masses d'hommes poussés par le repentir et l'épouvante demandaient le baptême et se jetaient dans les eaux. Maintenant encore, dans la semaine de Pâques, de grandes caravanes de Grecs quittent Jérusalem et campent la nuit au bord du Jourdain à la lueur des torches. Le lendemain, vêtus de blanc, ils se plongent tous dans le fleuve, ils en sortent avec des vociférations, avec des chants de fête...

Tous ces bruits se taisent devant le bruit à peine perceptible des pas de Jésus sur ces rives. Il y vint, avant la retraite au désert, recevoir le baptême de Jean, dont l'humilité s'effara. Le voile se déchira brusquement sur la tête du charpentier de Nazareth. Les yeux s'ouvrirent. Ceux qui entouraient alors le Christ et Jean-Baptiste connurent la splendeur des voix du ciel et la douceur de la manifestation de l'Esprit-Saint. Jésus revint une seconde fois aussi doux, aussi humble, après les quarante jours de vie silencieuse et

ineffable. Il marchait seul sur les rives, plus vertes, plus enchanteresses qu'à présent; mais toujours tout au bord, comme nous maintenant, Jésus passait entre des roseaux et des saules. Ici ses premiers disciples entendirent ses premières paroles. Il commençait son œuvre. Il appelait à lui dans le calme que lui donnait la vision constante et infaillible de toutes les âmes, de chaque âme qui venait. Les disciples du Baptiste qui devinrent les siens, André et Jean, suivirent à quelque distance. Il se retourna et voyant qu'ils le suivaient, il leur dit : « Qui cherchez-vous ? » Ce furent ses premières paroles d'appel au cœur de l'homme. Eux lui demandèrent : « Maître, où demeurez-vous ? » avec une joie divine, mêlée d'effroi, car ils se sentaient entraînés à la suite de ce grand chercheur d'âmes, comme le troupeau à la voix du berger.

Jésus leur répondit : « Venez et voyez ».

Il était environ la dixième heure, c'est-à-dire quatre heures du soir. Un grand apaise-

ment flottait sur ces rives, sous les acacias et les palmes, avec les premières ombres. Jean et André demeurèrent avec Lui ce soir-là, et toujours.

LA VISION D'ÉLIAS BEN JAËL

Les roseaux et les térébinthes s'éclaircissent. Les épines elles-mêmes sont plus rares. Nous nous trouvons bientôt dans un désert d'un genre spécial, tout imprégné de sel et de bitume. Des galets noirs, des troncs calcinés, des branches mortes ou pétrifiées comme de grandes stalactites nous apparaissent, sans que nous ayons le temps de nous arrêter. Les versets bibliques se replacent d'eux-mêmes sous nos yeux : les cinq villes maudites, Sodome et Gomorrhe, Adama, Seboïm et Segor, en horreur à Dieu à cause de leurs abominations, brûlées par une pluie de soufre, flambant comme d'immenses torches. Ce que nous voyons, ce dont nous nous souvenons, et enfin les récits des voyageurs sur la mer plombée et sinistre où flottent des vapeurs mortelles,

tout nous prépare à quelque vision de Dante...

Et la lumière vierge du matin se lève sur la plus ravissante mer bleue, d'un bleu si intense et à la fois si délicat qu'il semble qu'à prendre cette eau dans le creux de la main, elle va demeurer ainsi, légère et douce. Mais on ne peut pas la garder dans le creux de la main : quelque chose de visqueux et de glacé vous échappe. L'eau est corrosive et affreuse au goût avec une écume étrange au bord, comme celle qui sort des troncs encore verts lorsqu'on les brûle. A la regarder mieux, la délicieuse mer bleue perd son charme. Son immobilité est tragique. Aucun corps ne plonge dans les profondeurs qui atteignent ici et là 400 mètres. Rien n'y vit, ni un poisson, ni un coquillage, ni même une algue. Tout au bord, les poissons que le Jourdain apportait ont été rejetés, empoisonnés; des branches couvertes de sel, des plumes d'oiseaux voyageurs marquent ce que fait l'eau impure de toute chose vivante qui vient à elle. Un silence mortel pèse sur son rivage. Pourtant la

jolie mer bleue continue à sourire. Mais on sent à présent qu'elle est un grand suaire jeté sur je ne sais quoi de maudit. Et peut-être le suaire est-il plus funèbre parce qu'il a les aspects de fête de l'eau suavement claire où se joue la lumière d'or, la lumière de pourpre... Là-bas, dans le lointain, les hauteurs d'En Gaddi baignent aussi dans l'étonnante lumière. Au temps de Jésus une colonie importante d'Esséniens vivaient là. Et parce qu'ils étaient réunis en commun, pauvres et d'une pureté rituelle, on a voulu retrouver dans cette secte comme une inspiration possible de l'œuvre du Christ. Mais c'est au contraire l'âme de ces corps religieux qu'il fallait transformer encore plus que l'âme du monde : et c'est là proprement « l'œuvre du Christ ». Tandis que je regarde les monts lointains qui flambent au couchant, je voudrais demander à l'âme d'un des Esséniens qui vécut là ce qu'il aurait pensé — ce qu'il a pensé — si à quelque Pâque, montant à Jérusalem selon l'usage, il avait rencontré le Maître. Et les

pierres et l'air brûlant et la lumière qui s'alanguit maintenant en des verts délicats comme celui des feuilles naissantes m'ont conté la légende que voici :

I

Élias ben Jaël habitait avec ses frères, au pied d'un col abrupt, l'oasis d'En Gaddi. Ils y vivaient solitaires, silencieux et séparés. Élias occupait seul une hutte de feuillage. Aucune foule étrangère ne le frôlait. Il n'entendait d'autre bruit que le chant des psaumes ou le chant des oiseaux. Il est vrai, la prédication du Baptiste était venue jusqu'à lui, dans les grandes vagues humaines qui affluaient au long du Jourdain. Il l'avait laissé tomber comme un son puéril. Parfois aussi le nom d'un prophète, Jésus de Nazareth, passait dans les grands souffles du désert, mêlé aux hosannahs, aux actions de grâces d'un peuple en délire. Mais tous ces échos lointains mou-

raient sans arriver jusqu'à son âme. La terre s'arrêtait au seuil de sa solitude. Il ne se demandait même plus ce qui pouvait agiter le monde. Souvent adossé au tronc de quelque palmier, à la lumière du midi, Élias regardait les tourbillons de sable que le vent soulevait là-bas, au sein du désert aride. Et ces tourbillons aveuglants et brûlants lui paraissaient l'image des vies humaines faites de mille riens, emportées au souffle qui passe, parce que l'Immuable ne les fixe pas. Souvent aussi il s'aventurait la nuit jusqu'au bord de la Mer Morte qui reflétait comme un miroir immobile les rayons froids de la lune. Sodome et Gomorrhe dormaient sous les eaux pesantes. La plage de bitume et de sel redisait la malédiction du péché; et Élias en approfondissait son horreur de la faute et de l'homme qui s'y abandonne. Il en prenait aussi une confiance plus grande en sa vie pure, une satisfaction plus intime de lui-même. Élias vivait ainsi dans son oasis de prières, de parfums et de palmes, bercé au chant d'innombrables co-

lombes sauvages, entre le désert et la mer maudite; et ses jours coulaient, au murmure des sources, paisibles et tous pareils.

Des serments terribles liaient les Esséniens à des rites mystérieux. Dans le peuple on les accusait d'adorer le soleil, de haïr ceux qui n'appartenaient pas à leur secte, de ne point croire à la résurrection des corps. Ces deux dernières accusations semblent véritables. Mais la pureté de ces hommes et le vœu qui les séparait du reste du monde leur donnait un prestige étrange. On disait qu'ils lisaient dans les âmes, que leurs malédictions attiraient les malheurs les plus terribles, que les vérités cachées sous des symboles leur apparaissaient comme en des livres ouverts; et l'on disait aussi qu'ils parlaient de l'avenir avec des êtres invisibles qui les frôlaient de leurs ailes.

Élias ben Jaël avait dépassé l'âge où les hommes meurent, toujours plus pur et plus séparé de l'âme de ses frères. On ne l'avait vu jamais pleurer, ni s'apitoyer sur personne.

Seulement, comme son âme était sincère, il était inquiet parfois et agité de je ne sais quel trouble. Des questions importunes l'assaillaient lorsque, au soir, il priait Dieu en sondant les textes qui parlent de pitié et de bonté. A son insu ces impressions s'amassaient en lui, une à une, sous l'habituel pharisaïsme, prêtes à jaillir sous quelque choc violent. Ainsi les gouttes d'eau qui s'infiltrent lentement dans le sol, finissent par former une source vive sous les masses de granit. Mais il ne s'avouait pas ces choses : il les repoussait avec hauteur. Les actes saints qui remplissaient ses heures le rassuraient bientôt. Il chantait chaque jour des hymnes à Jéhovah. Il lisait si assidûment les prophètes qu'il empruntait jusqu'aux formes de leur langage. Il n'avait jamais manqué ni une ablution ni un repas rituel; ses doigts tremblants façonnaient encore des nattes à l'heure où tout s'endort. Il était l'exemple et l'orgueil de la solitude.

Ses visites à Jérusalem pour la Pâque

étaient sa seule peine. En cette pâque de l'an 33, peut-être parce que ses pas s'alourdissaient, peut-être parce que son âme était plus fermée encore, cette peine se changeait en un véritable tourment. Le désert, passe encore! Le blanc vêtement du vieillard frôlait volontiers les sentiers solitaires; et les grands vautours fauves lui semblaient plus intéressants que le reste des hommes. Ses yeux pâles les suivaient longuement. Il avait la sensation que son âme avait le même vol libre et farouche dans de grands espaces purs. Mais les hommes! Le contact des hommes! Son supplice commençait aux portes de la ville... Toujours il en avait été ainsi. Mais qu'avait-il donc maintenant? Il se sentait plus seul que jamais, et désolé dans ce troupeau humain...

Le chemin qu'Élias devait parcourir, de la porte des Esséniens jusqu'au Temple, était assez long. Il contournait Acra pour éviter le quartier païen et les statues que Jérusalem souffrait avec scandale au seuil des palais.

Les rues étroites bordées d'échoppes étaient encombrées ce matin-là d'une foule particulière et attentive : ceux qui montaient étaient refoulés par ceux qui dévalaient en torrent.

En avant un héraut sonnait de la trompette et annonçait aux carrefours la condamnation d'un homme. Il était suivi d'une horde nombreuse et hurlante comme les chacals dans la nuit. Élias se rejeta dans un bazar ouvert; dans la pénombre des béryls, des coraux, des topazes, toutes les nuances de l'or, jetaient des points clairs çà et là. Quelques femmes sans voile, aux longs yeux encore allongés par les fards, enroulaient autour de leurs bras, pour les regarder mieux, des rangées de perles. Elias recula de dégoût. Il sortit. Il se blottit dans un retrait de muraille. Son vêtement blanc, sa barbe et ses cheveux, se confondaient avec la blancheur des murs. Mieux valait encore croiser un assassin ou un larron que ces créatures trois fois maudites.

A la suite du héraut, un flot de peuple avait passé, le public ordinaire des exécu-

tions. On s'étonnait de voir des scribes, des pharisiens et des prêtres mêlés à cette lie humaine. Tous respiraient la haine satisfaite. Poussés par eux, des enfants couraient en avant, ramassaient de la poussière et des cailloux pour les jeter aux condamnés. A trois jours de là, les disciples rencontrant un inconnu sur le chemin d'Emmaüs lui diront :

« Es-tu seul si étranger à Jérusalem que tu ne saches point ce qui s'y est passé ces jours-ci ? »

Parce qu'en vérité c'était le soulèvement de toute une ville. Élias laissait errer ses yeux éteints sur ce peuple en délire. Un rire de mépris ne quittait pas ses lèvres. C'était bien la bête humaine telle qu'il la jugeait, cruelle et vile. Mais contre qui ce déchaînement? Qui menait-on ainsi ? Des rumeurs contradictoires circulaient parmi le peuple :

— C'est un séducteur.

— C'est un faux prophète

— Hérode dit que c'est un insensé.

— Pilate dit qu'il est innocent.

Des voix timides hésitaient :

— On dit que c'est le Christ.

Çà et là quelques-uns gémissaient :

— « Il m'a guéri; il m'a pardonné », mais plus bas, très bas, par peur des prêtres.

D'autres suppliaient encore : « Jésus! Jésus de Nazareth! » Ah! ce nom! Élias se souvenait. Le nom que les grandes acclamations lointaines jetaient au seuil de son désert!

Une des femmes s'avança du fond du bazar. Elle regarda longuement d'un regard de haine le groupe qui s'avançait. Puis elle dévisagea Élias effrontément. C'était bien cela : un Essénien, un de ces justes dont la malédiction retombe en pluie de feu. D'un geste brusque, elle laissa tomber aux pieds du vieillard les colliers de sequins qui couvraient sa poitrine et les perles qu'elle enroulait tout à l'heure à son bras. « Tout cela pour toi si tu maudis le Nazaréen, toi qui as le pouvoir de maudire, » dit-elle d'une voix ardente.

Élias eut un cri : « Vah! maudite! Vah! impure. »

La femme poursuivait, insensible au mépris :

« Vois-tu, Il m'a pris Alcée (1) », avec des lèvres qui tremblaient.

II

La rue descendait, rapide. De loin on distinguait des malfaiteurs dont les bras étaient liés à des traverses de bois. Ils riaient. Ils répondaient au peuple en d'insolentes bravades. En arrière un homme marchait courbé sous une croix. Il laissait à chacun de ses pas une empreinte de sang. Silencieux, lorsque ses yeux s'ouvraient, il regardait d'un regard lointain qui appelait.

Lorsque Élias l'entrevit d'abord, le rire de mépris se glaça sur ses lèvres. A mesure que le condamné approchait, poussé et comme

(1) *Ils regarderont vers Lui*. Paris, Plon.

rejeté par la foule hurlante, Élias devenait plus attentif : il voyait se lever devant lui l'explication d'un grand symbole : c'était le bouc émissaire, chargé des péchés d'Israël, fuyant sous la malédiction des prêtres et les imprécations de tous. Élias tremblait. Quelque chose en lui défaillait. Il se sentait au seuil de l'énigme. Tous les troubles qu'il avait connus se réunissaient, fondaient sur lui en une grande vague d'angoisse. Il se sentait coupable. Il se sentait redevable à celui qui passait. Quoi! lui, l'Essénien! lui, le pur! Il ne savait pourquoi le sentiment de cette pureté sans tache sombrait sous le poids de quelque péché écrasant. Il ne savait encore quel péché. Son esprit s'égarait dans la recherche de quelque faute extérieure, sans se juger encore dans son essence même, dans la fausseté de ses voies.

L'homme habitué au commerce avec l'invisible voyait le voile se déchirer entre lui et le mystère, entre lui et le fils de l'homme. Il répétait « le Fils de l'Homme » et parce que le

nom trois fois saint ne pouvait passer sur ses lèvres, il ne prononça pas la parole redoutable « le Fils de Dieu ». Mais distinctement il vit, et tout haut il redit les paroles d'Isaïe : « Mon serviteur, c'est toi. »

« Voici, en toi je me suis complu, dit l'Éternel.

« Je donnerai des hommes pour toi, des peuples pour ton âme.

« C'est parce qu'Il l'a voulu, qu'Il a été offert. »

Jésus passa, les yeux fermés. Élias eut la conscience que le condamné n'entendait pas les paroles qu'il disait, mais qu'Il suivait d'autres vagues paroles que le vieillard orgueilleux ne prononçait pas : et Jésus répondait en des mots nouveaux qu'Élias ne comprenait pas encore.

Élias monta comme en rêve jusqu'au Golgotha. Il suivit les détails du supplice. Les croix se dressèrent sur un ciel d'orage. Le soleil n'avait plus de rayons. Le vent passait dans sa plainte éternelle. Là-bas les animaux

se couchaient comme morts; des hiboux effarés, sentant venir la nuit, tournoyaient dans la vallée sinistre du Hinnom; des corbeaux s'attroupaient dans l'ombre. Israël tremblant d'épouvante bravait encore celui qui mourait, l'insultait par les lèvres des prêtres, des anciens, des larrons eux-mêmes. Non : un seul des larrons. Le plus jeune à présent priait, les yeux fixés sur le condamné mystérieux.

La nuit s'épaissit brusquement et les clameurs se turent. Des éclairs déchiraient les nuées lourdes et laissaient tomber un peu de lumière sur le pâle visage; ces éclairs se prolongeaient jusque sur Jérusalem la Sainte. Des bruits de fête montaient d'elle, se mêlaient aux derniers blasphèmes des prêtres.

Ah! qu'elle vienne! qu'elle éclate! qu'elle brûle enfin, la colère de l'Éternel! L'Essénien frémit. Comme une pluie de feu il jeta sur Jérusalem les malédictions prophétiques.

« Malheur accablant de Moab! Moab a poussé des hurlements!

« Malheur depuis Thamar jusqu'à Gadès.
« Malheur accablant de la vallée de la Vision.
« Malheur accablant que voit le prophète!
« Le Seigneur assouvira sa fureur. Il allumera un feu sur la fille de Sion, à cause des péchés de ses fils, des iniquités de ses prêtres qui ont répandu au milieu d'elle le sang du juste... Ton sang!... »

Le Christ détourna la tête. Non. Aucune imprécation ne soulageait le mourant. L'angoisse du vieillard croissait dans le silence suprême. Maintenant il eût voulu reprendre ses paroles. Il sentait vaguement que le crucifié n'était pas avec lui, ne pensait pas comme lui, que son silence renfermait autre chose que la haine, et son visage autre chose que la malédiction. Élias regarda longuement ce mystérieux visage où l'âme transparaissait. Et une grande vague d'amour emporta le lourd poids d'orgueil. Le vieillard tendit ses mains tremblantes. L'eau lentement amassée sous la roche aride jaillissait; il parlait avec des paroles d'enfant :

« Je me suis trompé. Je ne sais rien de ton âme, et cependant je m'en sens si loin! Plus loin que la femme maudite de tout à l'heure. Elle était folle, je ne sais pourquoi; son cœur était brisé. Moi je n'ai pas eu de cœur, et jamais je n'ai eu de larmes. C'est en te regardant que je sens ces choses. Je n'ai jamais eu de pitié; je n'ai jamais pardonné; je n'ai jamais tendu la main à personne. Je comprends pourquoi je ne suis pas pur! Celui qui méprise et qui écarte ses frères n'est pas pur. Alors je n'ose plus te dire : « Je suis pur », mais : « Je suis pauvre »; je n'ai rien dans l'âme... et alors tu as pitié. Je ne savais pas ce que je faisais. Je confesse mon péché. Tu es bon, dis-moi que tu as pitié!... »

Du sang coulait sur le visage divin avec les larmes. Jésus dit tout haut :

« Père, pardonnez, ils ne savent ce qu'ils font... »

Lorsque, un peu plus tard, au bord de la tombe, Elias essaya de redire ces choses à ses

frères, ceux-ci le regardèrent avec étonnement et ne le comprirent pas. Tzadok le Saint hocha gravement la tête.

« Ce Nazaréen était un perturbateur d'âmes, dit-il. On a bien fait de crucifier cet homme. »

« Mais c'est le Messie, » murmura Élias dont l'âme s'en allait.

« Tu délires », reprit tristement Tzadok. « Ouvre nos livres. Le Messie triomphe, Il délivre et Il venge. Où as-tu vu qu'Il meure comme un maudit? Et qu'Il meure en pardonnant?... »

LES VENDEURS DU TEMPLE

I

Qu'on se rassure ! Il ne m'est pas habituel d'évoquer les esprits. L'ombre d'Élias ben Jaël s'est évanouie, à mesure que s'effaçait le désert, les vautours tournoyant dans les gorges, l'enivrement de la lumière et de la chaleur de cette terre effondrée; je reprends les vieilles routes sûres et je reviens à la suite du Maître à Jérusalem.

A la suite du Maître! Est-ce que ces pages sont autre chose que cela? Saint Jean nous marque chacune des apparitions de Jésus dans la ville sainte; et, jusqu'aux derniers jours, c'est toujours dans le Temple et autour du Temple que nous le rencontrerons. Dans

les trois années de sa vie publique, Jésus vint à Jérusalem au moment des grandes fêtes; et, la dernière fois seulement, il arrive à Béthanie un peu avant la Pâque pour consoler « ceux qu'Il aimait », et ressusciter Lazare : alors, et dans cette seule occasion, Jésus n'entre pas dans la ville sainte. Je crois donc que pour relever la trace de chacun de ses pas, il faut multiplier les pèlerinages à l'immense esplanade triste du Haram es Shérif; ou, si l'on redoute une sorte d'indiscrétion à venir trop souvent troubler les croyants autour de leurs mosquées — bien qu'ils paraissent si indifférents aux allées et venues, et si loin de nous — il faut se rendre habituellement au Mont des Oliviers. De là on embrasse, à l'orient et au midi, l'ancien emplacement des portiques du Temple où Jésus se tenait. Qu'il aille ou qu'il vienne, le Mont des Oliviers est sur son chemin en allant et en venant. Il semble que, avec un frémissement, on va le frôler au passage. De ce côté de Jérusalem nous vivons à son ombre ;

et, dans chacun de ses séjours, nous pouvons le suivre heure par heure.

La première fois que Jésus vint à Jérusalem après le baptême de Jean, ce fut pour la Pâque. Ici, pour mieux comprendre le premier acte public de Jésus-Christ, quelques explications sont nécessaires. La fête de la Pâque, obligatoire pour ceux qui habitaient « la Terre », l'était aussi pour chaque Juif, au moins une fois dans sa vie, et réunissait dans la ville sainte les croyants et les prosélytes du monde entier, et les païens que le négoce ou les charges politiques y attiraient. C'était, nous l'avons dit, la fête nationale et religieuse à la fois, et toute la vie ordinaire s'en ressentait. Un mois avant la Pâque, les routes et les ponts devaient être soigneusement réparés, et les sépulcres blanchis, — ceci nous expliquera une des comparaisons du Maître — de peur que, les frôlant par mégarde, les pèlerins en fussent souillés. Les foules d'arrivants recevaient l'hospitalité la plus large. Des voiles étaient tendus devant les

portes, tant qu'une place encore pouvait être offerte au pèlerin et à l'étranger. Lorsque toutes les demeures étaient occupées, des tentes ou des abris de feuillage s'élevaient sur les places publiques, sur les pentes des collines et du Mont des Oliviers et jusqu'à deux milles de là, à Béthanie ou à Bethphagé. Dans cette foule de deux à trois millions d'hommes, chaque chef de famille devait monter au Temple et offrir à la fois l'agneau du repas pascal, et le demi-sekel du Temple, tribut que chaque Israélite devait payer pour soi et les siens. Or, si l'on songe que des monnaies de la Perse, de la Syrie, de l'Égypte, de la Grèce et de Rome circulaient dans toute la Palestine et que, seul, l'argent marqué au coin du temple était accepté pour le tribut, on se représentera la besogne des changeurs et leur affairement. Ajoutons-y les innombrables agneaux des sacrifices, les colombes, les veaux ou les génisses des holocaustes. Chaque victime devait être examinée minutieusement avant d'être déclarée pure ou

impure, ce qui amenait des lenteurs, des retards sans fin. Il est vrai, les échoppes du Mont des Oliviers et les colombes qu'y élevaient les prêtres permettaient de se munir au dehors pour les sacrifices. Mais au fait, pour l'adorateur, il était plus commode de trouver et des indications sur la victime, et la victime légale elle-même, toute prête, auprès des portes.

Donc, aux abords du Temple, des rues entières étaient occupées à ce marché et à ce change; mais peu à peu, vendeurs et changeurs débordèrent jusque dans les immenses parvis, timidement d'abord, puis avec une audace sûre de l'impunité. L'air était rempli de cris d'animaux, de vociférations, de disputes, tout le désordre et tout le bruit d'un marché oriental. Il est utile de remarquer que ces grossiers abus avaient pour auteurs les princes des prêtres et leurs fils; ces étalages scandaleux étaient proprement « les bazars des fils de Chanah » — l'Anne qui jugera Jésus-Christ — dont parlent les livres rabbini-

ques. La famille indigne et exécrée du prince des prêtres augmentait, par la violence, les gains de son négoce, exploitant les pauvres, exigeant un tribut des changeurs. Et leurs excès en venaient à ce point que, dans leurs livres, le Temple lui-même prend une voix, les rejette hors de ses portes : « Arrière, fils d'Héli! Souillure du temple de Javeh! »

Ces parvis ainsi encombrés étaient le seul endroit où l'étranger, où le Gentil, pouvait se rendre pour adorer. Plus infranchissable que les pylônes des temples égyptiens, la barrière de la mort se dressait contre tout incirconcis qui aurait voulu franchir la première enceinte et chercher un peu de paix pour adorer le Dieu unique et inconnu. Toute l'arrogance d'Israël éclate là. C'était assez que la prière de l'infidèle se mêlât, s'il priait, aux mugissements des bœufs, aux cris des changeurs, au marchandage éhonté de ces créatures des prêtres, exploitant les petits, leur extorquant tout ce qui était possible...

Jésus monta au temple pour la Pâque. Il

quittait la Galilée. Il était suivi de ses premiers disciples, encore sans gloire, encore inconnu. Sans doute, il était venu déjà, chaque année, comme les autres Juifs, et il avait vu ces choses. Mais « son heure » jusque-là n'était pas arrivée. Aujourd'hui, il commençait sa mission. Que ceux qui se font du Christ une image alanguie et doucereuse le regardent dans son indignation magnifique. Qu'ils réforment leurs idées de la vertu. Qu'ils apprennent de Lui ce qu'est la faim et la soif de la justice, et qu'il y a des colères divines, des révoltes d'âmes superbes, sous le souffle de Dieu. Jésus est chez Lui. Il le dit, Il est dans la maison de son Père. Le premier effet de la lumière est d'anéantir les ténèbres. Il renverse les tables des changeurs: armé d'un fouet il chasse les troupeaux et leurs conducteurs, pêle-mêle, effarés et fuyants : aucune main ne se lève contre lui, aucune parole ne se profère : quel était son aspect, alors, pour dominer ainsi cette multitude?

Est-ce donc à vos yeux une caverne de brigands
Que cette maison sur laquelle mon nom est invoqué?

(JÉRÉMIE, VII-II.)

Toute la colère du prophète est dans son attitude; autour de lui, c'est un silence de stupeur. Il mourra de la lutte acharnée, dont voici le premier acte, pour la sainteté et pour la justice. Il le sait. Il voit ceux qui mourront après Lui dans cette même lutte, pour cette même cause. L'humanité aura un silence de stupeur pour ceux-là comme pour lui : mais ils connaîtront seuls, avec lui, la joie de libérer son âme, quand même il faudrait pour cela s'opposer à tous les autres, donner sa vie...

Les prêtres eux-mêmes, dont Jésus atteignait le lucre et dont il stigmatisait les usages, vinrent au-devant de lui, inquiets. Par le fait de son gouvernement théocratique, Israël était préparé à ces brusques afflux de l'Esprit de Dieu, à ces manifestations inattendues d'hommes que le Seigneur marquait. L'acte de Jésus s'appuyait sur la prophétie de Mala-

chie, parfaitement connue et intelligible aux maîtres; et plus d'un peut-être reprit en lui-même cette prophétie, ajoutant tout bas : « Qui sait? »

« Soudain viendra dans son temple le Seigneur que vous cherchez, l'ange de l'alliance que vous désirez. Voici qu'il vient, dit Jéhovah, le Dieu des armées. Qui soutiendra le jour de sa venue? Quand il apparaîtra, qui restera debout? Car il sera comme le feu des fondeurs, comme la potasse des foulons. Il s'assiéra, fondant et purifiant l'argent; il purifiera les fils de Lévi, et les épurera comme l'or et l'argent et Jéhovah aura des hommes qui lui présenteront des offrandes selon la justice; et l'offrande de Juda et de Jérusalem sera agréable à Jéhovah comme aux anciens jours, comme dans les années d'autrefois... »

Les prêtres troublés lui posèrent donc deux questions : « Dis-nous par quelle autorité tu fais ces choses? » et « Donne-nous un signe ». Il leur fit une réponse mystérieuse qu'ils ne comprirent pas. « Détruisez ce temple, et je

le relèverai en trois jours. » Ils prirent ces paroles dans le sens littéral, et ils en rirent : Ce temple, leur orgueil! Ce temple, qu'on bâtissait depuis quarante-six ans! Mais sous la forme énigmatique il y avait la réponse éternelle : Détruisez, renversez mon œuvre, par quelque genre de mort ou de persécution que ce soit, je la relèverai, je lui redonnerai une jeunesse divine : la vie à travers la mort.

Les prêtres ne comprirent pas. Mais leur effroi fut tel que la réponse de Jésus demeura en eux et ne s'effaça plus. Et nous pouvons penser que derrière leur assurance affectée et leurs rires de mépris, Jésus voyait, dans sa prescience infaillible, leurs figures haineuses, leurs mains tendues vers le tribunal de Kaïphe; il entendait leur accusation suprême :

« Cet homme a dit : « Je détruirai le temple « et je le relèverai en trois jours... »

II

Les mêmes âmes...

Par ce matin brûlant de septembre, les symandres grecques appellent tout le peuple à la basilique du Sépulcre. C'est l'anniversaire de la naissance du Sultan. Des officiers coiffés du fez, couverts de décorations, descendent, entre les couvents grecs, la rue étroite qui fait un coude brusque. Derrière eux les popes, les archimandrites, le patriarche Elias V, vêtus uniformément de longs voiles flottants et noirs, marchent d'un pas rapide, suivis d'un peuple misérable. Je pénètre à mon tour dans ces ténèbres de la basilique, toujours si impressionnantes après la clarté aveuglante du dehors. Tous s'engouffrent dans le chœur grec, et les officiants referment sur eux les portes d'or de l'iconostase, au fond, à l'endroit où s'offre le sacrifice, loin de tout regard profane. Je m'assieds à

ma place habituelle, à l'extrémité du banc de marbre adossé au Sépulcre. Çà et là des Russes misérables sont agenouillés et prient. Je ne puis me défendre d'écouter les bruits qui circulent partout. A ces pauvres, prosternés là, l'on vend tout, tout ce qui d'une façon quelconque peut se payer; des gouttes d'huile, de la poussière des dalles, des cierges minuscules : c'est ainsi tant qu'il reste quelque chose à ces moujiks, à ces grands enfants naïfs qui croient tout, qui baisent tout, qui mangeront leur pain plus dur et feront leurs étapes plus longues pour rapporter au pays encore cette relique, encore ce porte-bonheur! Voilà du moins ce qui se dit dans les sectes dissidentes : car la lutte et le mépris ne se cantonnent pas entre catholiques et schismatiques, et sévissent bien plus encore entre les diverses communions hétérodoxes. Les Franciscains, eux, qui donnent tout, hospitalité, logements ouvriers, médecine, pharmacie : tout, jusqu'aux fleurs de leurs jardins, ne se mêlent pas à ces choses. Il faut regarder en

dehors de la foule catholique pour constater que la crédulité et la bonne foi enfantine des pèlerins, surtout des pèlerins russes, sont le tribut dont vit, là comme dans l'antique Temple, un sacerdoce qui n'a plus la foi... Et c'est une impression mêlée d'indignation et de pitié. En y réfléchissant, ce ne sont pas les pauvres que l'on plaint. Qu'importe un peu plus de souffrance, si un peu plus de rêve éclaire leurs horizons obscurs, si un peu plus d'espoir soulève leurs âmes ? Ils auront tout donné pour voir sourire l'icone aux yeux pensifs, pour lui parler avec plus de confiance, pour recevoir d'elle une réponse plus pitoyable. Celui qui sait le fond de ces grands cœurs naïfs saura y verser sa joie. Mais ceux qui abusent de cette foi sainte, et ceux qui en vivent!

Les portes d'or de l'iconostase s'ouvrent lentement. C'est une vision d'apothéose. Entre les icones d'or et les lampes sans nombre, le patriarche est assis, tout au fond, revêtu d'une pourpre splendide, une de ces

vieilles soies aux plis larges, aux cassures molles. Il porte une couronne fermée, criblée de pierreries; sa poitrine est constellée de croix et de décorations. Sa belle tête aux regards vides se relève très haut. Il tient d'une main un bâton d'ivoire où se replient deux serpents enlacés, de l'autre il bénit d'un geste très noble, ces beaux gestes lents que nous ignorons dans nos vies hâtives. Autour de lui, sur les degrés de son trône, des évêques et des archimandrites, aux longues barbes blanches ou brunes, sont assis, dans toutes les gammes de l'or et du rouge, parés d'antiques étoffes introuvables, d'émaux cerclés de perles. Décor incomparable! Toute la pompe orientale apparaît ainsi, brusqement, à l'improviste. Flandrin, que j'arrête au passage, en est hors de lui : « Ce sont des scènes de Byzance! » Ensemble les mains s'élèvent et retombent; ensemble à la fin des oraisons, les voix prononcent « l'Emin » final, tandis que les Turcs, très graves, suivent au milieu du chœur ces rites d'un culte qu'ils ignorent. Des vapeurs

d'encens montent et enveloppent ces figures hiératiques; les immenses lustres s'allument. C'est un éblouissement dans la basilique sombre.

Lorsque je détourne les yeux pour les reporter vers le Sépulcre, une étrange apparition arrête mes regards, un homme, que je n'avais pas vu entrer dans l'église presque vide, est adossé au mur, les bras croisés sur sa longue robe très pauvre, et, ce qui est rare en ce pays, très propre; sa tête est nue, ce qui est aussi une chose insolite ici; ses longs cheveux châtains, partagés au sommet, retombent en boucles sur son cou. Quelquefois il les ramène en arrière d'un geste machinal. Les yeux clairs, immenses, regardent de très loin, comme indifférents; mais bientôt ils semblent suivre quelque spectacle invisible et se ferment à demi. Le visage pâle, d'une sérénité douloureuse, est tellement semblable à celui du Christ des médailles antiques, que nous ne pouvons, mes compagnons et moi, en détacher nos regards, ni songer qu'il y a

ici autre chose à voir depuis que nous l'avons vu. Pour eux comme pour moi, la scène du Christ et des vendeurs du Temple se présente avec une netteté incroyable. Peut-être le Maître regardait-il ainsi l'or et la pourpre d'il y a deux mille ans, enfermant dans leurs plis, alors comme aujourd'hui, les dons et les souffrances des pauvres : et c'est à se demander s'Il n'a pas reparu pour un moment au seuil de son Sépulcre, devant ces hommes toujours les mêmes...

J'ai revu une fois l'étranger. J'ai appris que c'était un Russe toujours seul, toujours silencieux, perdu dans son rêve mystique. Je l'ai suivi auprès du Sépulcre; il refaisait lentement le signe de croix orthodoxe de droite à gauche, près de la porte, attendant d'être seul. Alors il est entré, il est tombé, effondré plutôt qu'agenouillé contre la pierre, appuyant son visage, appuyant ses mains, à la tombe de Jésus, les lèvres entr'ouvertes et les yeux fermés dans une extase ardente. Jamais je n'ai compris l'âme de l'Église embrassant

toutes les bonnes fois, toutes les bonnes volontés, tous les appels obscurs des âmes à Dieu, comme je l'ai comprise alors. Jamais non plus je n'ai senti davantage le contraste de la pauvreté et de la richesse intérieure, et que ce pauvre avait à lui plus de trésors que ces prêtres de luxe passant dans des traînées de parfums, criblés de perles, criblés de vieux joyaux sans prix : « Ces hommes qui aiment les vêtements amples et les franges traînantes... »

PAROLES DANS LA NUIT

I

Je demande au père Giovanni :

— Où demeurait Jésus-Christ à Jérusalem ? »

Il me répond :

— Je pense que ce n'était point dans la ville même, bien que la tradition marque encore la maison de Jean, et que, dès lors, Jésus pût facilement s'y retirer. Peut-être l'a-t-il fait quelquefois, mais il n'en est pas question dans l'Évangile, et il y a un mot qui désigne la campagne de Gethsémani comme la résidence habituelle du Seigneur « Judas connaissait le lieu où allait Jésus » — « où il avait coutume d'aller », dit saint Jean. Il ne s'agit point là de la coutume des derniers

jours, puisque, alors, nous savons expressément que le Seigneur se rendait à Béthanie. Remarquez que ce séjour un peu hors de la ville semble plus conforme aux habitudes du Maître, passant le plus souvent les nuits « à l'écart » ou « sur les montagnes » ou sur le Lac, en Galilée. Voulez-vous que nous allions ensemble à Gethsémani? C'est là que Jésus dut recevoir Nicodème. C'était pour Lui un abri paisible, un repos après les discussions harassantes du Temple, et l'un des lieux qui lui étaient familiers. »

Gethsémani! J'y étais allée seule, dès l'arrivée, mais avec d'autres pensées. On entend tellement dans ce nom toutes les agonies, toutes les luttes de la fin, que c'est presque un étonnement d'y chercher d'abord et seulement les traces de la vie de tous les jours de Notre-Seigneur, seulement les paroles dans la nuit, les réponses du Maître au pharisien agité et timide, bouleversé par la purification du Temple, par les miracles qui avaient suivi, mais craignant les autres...

Nous partons de grand matin. Le père Giovanni doit dire la messe dans la grotte, et la chaleur est si écrasante que, pour avoir un peu de temps à soi, il faut profiter des premières heures. La ville est silencieuse, claire déjà dans ces ruelles minuscules, malpropres, et malgré tout si intéressantes; c'est un arc, un minaret, une voûte, les fenêtres grillées du sérail, d'une forme charmante, que sais-je? A peine hors des murs, l'air est d'une légèreté délicieuse.

La porte de Saint-Étienne, par laquelle nous sortons, a ses vieilles assises ensevelies de trente mètres sous les ruines; les sièges et les pillages ont comblé les ravins; et en effet, lorsque, par un chemin de décombres, nous atteignons le lit desséché de Cédron, on nous montre quelques marches très larges, la base de l'ancien escalier que prenait Jésus pour monter au Temple. Au premier siècle le pèlerin arménien l'indique; alors, comme au temps d'Hérode, l'escalier était double; deux cent cinquante marches conduisaient jus-

qu'aux portes; elles sont détruites ou enfouies sous les cent pieds de démolitions que nous disions; huit cents marches montaient jusqu'au sommet de la colline des Oliviers, on en retrouve des traces chez les Russes à flanc de coteau; on traversait le Cédron à l'endroit où nous sommes, et, pour se rendre au Jardin, Jésus passait où nous passons...

Tout est silencieux et calme. Une lumière pure enveloppe la terre aride, mais toute rayonnante et dorée à ces premières heures; des oiseaux s'envolent du creux des roches. Nous traversons un porche qui précède une église souterraine encore fermée; de là une impasse nous mène devant une porte, nous descendons quelques marches; nous arrivons dans une grotte naturelle assez vaste; ni marbre, ni ornements, quelques tableaux qu'on ne distingue qu'à la longue, trois autels; la terre est nue et les parois des rochers intactes : c'est Gethsémani.

Le recueillement de cette heure et de ce lieu est inexprimable. Comme les Francis-

cains le possèdent seuls, rien n'en trouble le silence, la paix, inconnue ailleurs, que Jésus y trouvait lorsqu'il s'y retirait avec les siens, hors de la Jérusalem indifférente ou hostile. Il leur parlait, à l'aube ou au soir; il se reposait avec eux; il a dit ici sans doute « Dieu a tellement aimé le monde! » Tout cela est intime et doux. Mais l'on ne peut se fixer à ces souvenirs heureux. Le caractère de Gethsémani est autre. La tristesse que l'on veut chasser persiste et s'impose, l'obsession douloureuse reparaît. Ainsi, lorsqu'on revient dans les lieux où un être aimé est mort, on veut en vain rappeler les heures douces, entendre les paroles de tendresse, et l'on ne trouve que des larmes parce que la grande douleur a passé là...

Dans cette grotte, un mot d'angoisse a jailli du cœur du Maître, un mot divin et humain tout ensemble, comme si dans le calice de douleur la profanation d'une marque de tendresse mettait une douleur nouvelle : « Judas, tu trahis le fils de l'homme par un baiser! »

Ce cri est toujours vivant. Les pierres de la grotte vous le renvoient, avec le souvenir de la douceur infinie de Jésus : et trahir ce Maître semble encore plus odieux que le crucifier, et Judas, plus vil que les bourreaux... On a ici un sentiment de honte particulier; on est oppressé comme par un poids personnel.

— « Mais comptez, si vous pouvez, dit le père Giovanni, les paroles de repentir, les serments de fidélité que l'homme a prononcés ici; le Maître y demeure encore, dans son Eucharistie; il n'y voit plus que des amis; Judas, le malheureux, n'y revient plus! »

— « Le malheureux! Est-ce que vous avez aussi de la pitié pour Judas? »

— « Ceux qui trahissent sont les plus malheureux, les plus désespérés des êtres... »

Mais la candeur heureuse du père Giovanni plane au-dessus de ces bas-fonds. Il nous entraîne au-dehors, au pied des Oliviers. Il faut voir ces troncs énormes, crevassés à l'intérieur, soutenus par de solides bâtisses, et

couverts toujours de feuilles et de fruits, pour éprouver une impression étrange de certitude et de vénération. On sait que cet arbre ne meurt pas, mais se continue par ses rejetons. Mieux que les monuments, mieux que la terre et les pierres, les arbres gardent le souvenir d'heures dont on n'ose aborder l'effroi : l'écrasement de Jésus dans une sueur de sang, toutes les agonies, les détresses sans nom, les appels qui semblent n'être pas entendus : « Si c'est possible! Si c'est possible... »

Il y a des fleurs autour de ces arbres. Des fleurs à Gethsémani, mon Dieu! De petites allées et un petit jardin! Mais le bon frère les cultive pour ceux qui veulent emporter un souvenir du jardin triste de Jésus. J'ai ces fleurs desséchées, presque en poussière; elles gardent encore un parfum violent, le parfum unique de Gethsémani. Je ne peux m'en approcher sans que les émotions de là-bas m'étreignent à nouveau, avec la nuance particulière à chacune de mes visites. Cette pre-

mière visite voulait n'être qu'un pèlerinage au souvenir de Jésus et du Maître en Israël. Car Gethsémani est comme le Sépulcre; pour bien l'entendre, il faut y revenir souvent, y rester longtemps et seul...

II

« Maître, nous savons que vous êtes venu de la part de Dieu comme docteur, car personne ne peut faire les miracles que vous faites, si Dieu n'est pas avec lui... »

C'est par ces graves paroles que Nicodème aborda ici le Seigneur. Il venait parce qu'il était troublé et sincère. Mais il venait la nuit, et ce détail nous montre que dès le premier séjour du Maître à Jérusalem, après la purification du Temple, le corps des rabbis était hostile à Jésus-Christ. Cette hostilité s'explique : c'est l'attitude instinctive de ceux dont on se passe, à plus forte raison d'une hiérarchie qui se sent à la veille de sa dé-

chéance. Il est vrai, plus encore que la dispersion des vendeurs, les miracles de Jésus avaient troublé les maîtres. Il s'était même dessiné parmi eux un mouvement favorable, que Jésus arrêta par la pénétration infaillible de son regard. « Il ne se fiait point à eux, parce qu'Il les connaissait tous. » Chaque évangéliste indique, en un endroit ou en un autre, le regard intérieur de Jésus-Christ, mais aucun ne le fait comme saint Jean. Jésus avait pour juger ainsi de ce jugement qui embrassait tout l'être, à la fois, la lumière éternelle du Verbe de Dieu et comme fils de l'homme, l'intuition, la sympathie, le discernement, toutes les grandes clartés humaines du regard le plus intelligent et le plus pur. Et « s'Il ne se fiait pas à eux » — « aux autres », dont Il discernait les voies perverses, — Il s'ouvrit à Nicodème, même craintif, même timide...

Ce Nicodème, membre du Sanhédrin, pharisien puissant, méditatif et grave d'instinct, représente tellement l'esprit juif du temps

que nous devons nous arrêter à suivre son entretien avec Jésus-Christ. Nous comprendrons, une fois pour toutes, l'attitude de Jésus envers « ceux qui s'asseyaient dans la chaire de Moïse », et l'impression que produisaient les paroles du Maître sur les meilleurs d'entre ceux-ci.

Comme il le fait souvent, Jésus répond immédiatement à la pensée qui n'est pas encore exprimée. Nous ne dégageons de cet entretien qu'un seul point. A celui qui vient le trouver dans un effort de bonne volonté et de confiance, Il pose d'abord la condition absolue de la vie nouvelle : « Nul, s'il ne naît de nouveau, ne peut voir le royaume de Dieu. » Or, si l'on se rappelle quelle était l'essence de l'enseignement pharisaïque, la pente naturelle de l'esprit des maîtres, leur estime folle d'eux-mêmes, ce « nous ne sommes pas comme les autres » qu'ils exhalaient par tous les pores, on comprendra que Jésus pose d'emblée la condition la plus inattendue, la plus inacceptable. Naître de nou-

veau! Nous, les purs! Nous, les maîtres! Nous serions assimilés à ce peuple que Jean prêchait! Et dans la foule! Ainsi notre vie honorée et célébrée ne devrait pas continuer par la même voie? Notre perfection elle-même serait illusoire? Renaître? Est-ce que Nicodème, ce grave esprit, ignorait que chacun de nous est, à chaque instant, la somme de tout son passé? Que notre moi enferme tous les « moi » successifs? Qu'il est fait de la lente accumulation de la vie ancienne; que le vase s'est rempli goutte à goutte, que nos habitudes se sont fortifiées, que nos pensées se sont affermies jour par jour? Et je devrais abandonner tout cela, redevenir pauvre et nu comme un enfant? Cette idée est tellement contraire à l'esprit pharisaïque, et cet esprit est tellement enfoncé dans la lettre, que Nicodème ne peut comprendre et qu'il s'embarrasse dans une question grossière. Comment s'y prendrait un corps pour naître à nouveau? Et Jésus explique la naissance spirituelle par l'eau qui purifie, par l'Esprit qui vivifie, c'est

une création où préside la même puissance qu'à l'aube des jours; et le rabbi nourri des Écritures devait revoir la splendeur de la première scène « où l'Esprit de Dieu se mouvait au-dessus des eaux : » Il demande :

— Comment cela se fera-t-il ?

— Tu es Maître en Israël et tu ignores ces choses !...

Ils comptaient les franges, et ils mesuraient la largeur des phylactères ; ils étudiaient le nombre des paroles et la portée des lettres de la Loi ; ils fixaient le nombre de pas que l'on pouvait faire un jour de Sabbat; ils marquaient la dîme des herbes, de la menthe et de l'aneth. Mais ces choses ! Les choses que disait Jésus; choses de la terre ou choses du ciel, est-ce qu'ils les avaient jamais sues ?...

La splendeur de ces paroles dans la nuit va croissant. Lisez-les en entier, dans la grotte de Gethsémani, au chapitre II de saint Jean. Nous n'avons que des fragments de ce dialogue. L'évangéliste pose les points de repère, et notre pensée doit combler les vides. On

voudrait entendre chacun des mots que cette grotte a entendus; on voudrait voir le Maître, patient et doux comme Il le sera toujours à toute recherche sincère, et le pharisien assis en face de lui, ne perdant pas une de ses paroles, et de temps en temps, pour se rendre compte qu'il ne rêvait pas, assurant sur son front et sur son bras les larges phylactères. Tout ce qu'il entendait était inouï! Le Maître obscur et seul ne se contente pas de poser les bases de son royaume. Déjà ce fils de charpentier est roi. Il fait des promesses splendides. Il dépasse le temps. Il dépasse la Terre. Il ouvre l'Éternité à celui qui croit en Lui...

Nicodème croit. Il a trouvé le Messie là où il saluait seulement le docteur inspiré de Dieu. Il croit, selon sa nature craintive et timide, mais il croit vraiment. Le souvenir des paroles dans la nuit pèse sur sa vie, la pénètre lentement, la bouleverse. Elles lui seront présentes lorsqu'il fera le grand effort de défendre Jésus devant le Sanhédrin. A l'heure de la croix

elles lui reviendront, pressantes et poignantes. Il ira avec Joseph détacher le corps du Seigneur, l'embaumer et l'ensevelir; et ses mains fermeront les yeux dont le regard allait si loin en lui, jusqu'au fond de ses doutes, jusqu'au fond de son âme...

SUR LE MONT SION

I

Quand nous sortons de Gethsémani, l'église de l'Assomption, tout à l'heure fermée, est ouverte. Souterraine aussi, elle est très antique. On y vénère le lieu d'où Marie monta au ciel. Trois fois les Franciscains en ont été dépossédés; et maintenant, seules, les communions schismatiques y sont établies. Les musulmans eux-mêmes y ont un mirhâb. On sait qu'ils ont une grande vénération pour la sainte Vierge; on sait aussi que Mahomet arrivant à Jérusalem aperçut deux lumières étincelantes. « Quelles sont ces lumières » ? demande-t-il à son guide; et l'ange Gabriel répondit : « C'est le tombeau de ton frère David, et c'est le tombeau de ta sœur Marie. »

On ne s'attarderait pas à ces légendes si l'on ne rencontrait au tombeau de Marie quelque musulman calme et fier, perdu durant des heures dans une contemplation muette, et cherchant peut-être au fond de son âme obscure la lueur qui entoure la mère de Jésus.

Je descends les premières marches. Nous devons tomber en plein office. C'est une tempête de cris, de sons discordants; on croirait à des disputes furieuses. Est-il possible que ce soit là une psalmodie? Les malheureux s'acharnent à se surpasser mutuellement, en notes suraiguës, en vociférations qui se répercutent dans ce souterrain. Cela, et l'atmosphère étouffante, et les misérables défigurés par la lèpre, accroupis sur les marches, qui s'acharnent à vous, se traînant à tâtons, sautant de marche en marche sur leurs béquilles avec l'éternel « bakchiche! bakchiche! » que n'arrête même pas une aumône : tout cet ensemble odieux ou pénible m'empêche de rien voir ou au moins de jouir de rien. Je me souviens vaguement de couloirs qui s'enfoncent,

de lampes, d'icones, de tombes au retrait des marches, celles de Joachim et d'Anne, d'autres encore je crois, et enfin sous de précieuses étoffes en lambeaux, la tombe où, dit-on, Marie reposa quelques heures. On sait que d'autres auteurs placent à Éphèse les dernières années et la tombe de Marie. Je sors avec une sensation de délivrance de ce cauchemar de luxe et de misère, de cris qui vous poursuivent loin, encore, sur le chemin.

Vraiment cette visite au sanctuaire de l'Assomption avait été si pénible que je m'étais promis à moi-même un pèlerinage plus affectueux et plus consolant à la sainte Vierge. Et cette pensée me conduit sur le Mont Sion, au magnifique monastère que l'empereur d'Allemagne fait construire pour les Bénédictins. Et parce que c'est à la sainte Vierge, et parce que c'est une abbaye bénédictine, cette visite est un enchantement, ou plutôt cette double visite.

C'est d'abord un jour d'octobre, à l'une des fêtes de Marie que nous allons chercher chez

les Bénédictins la place de l'ancienne demeure de la mère de Jésus, le lieu où elle serait morte. La magnifique église s'élève sur les antiques assises d'un sanctuaire détruit. La crypte seule est terminée. Quelques Turcs nous l'indiquent. Vraiment, c'est un repos délicieux, dans cette terre d'ostentation, d'ornements sans fin, de lampes, de lustres, de fleurs, de psalmodies éclatantes que la crypte absolument nue, absolument silencieuse, où nous entrons. Rien que les lignes sévères des voûtes — et cela suffit à sa grave beauté; rien que l'autel antique aux deux flambeaux, et le « Pax » sculpté dans la pierre, que les fils de saint Benoît impriment partout où ils passent, ici, comme au Mont Cassin, à Solesmes ou à Rome, partout dans la même majesté tranquille. Nous sommes seules. On n'entend même pas le murmure de la voix du Père qui dit la messe; et c'est un grand silence, une paix indicible autour de la Dormition de la Vierge. « La dormition », le joli mot pour dire ce sommeil de la mort qui ferma un mo-

ment ici les yeux de Marie! Ce sommeil est respecté par ceux qui la gardent. Elle doit avoir choisi elle-même, la Vierge recueillie et pensive, ces témoins de son recueillement et de sa vie intérieure, tant il semble y avoir d'harmonie profonde entre ces grands moines paisibles et studieux et les dernières années qu'elle passa ici, déjà hors de la terre, dans la contemplation incessante de son Fils. On ne peut pas s'arracher à cette crypte : mais lorsque nous nous retirons enfin, étouffant instinctivement nos pas, nous rencontrons le Bénédictin de tout à l'heure, prosterné contre un pilier en face du sanctuaire, le capuchon rabattu, les mains dans les manches, pareil à un de ces saints de pierre que le moyen âge sculptait aux rétables des autels...

Nous revenons, une après-midi, dans le chantier des travaux, un de ces chantiers où la procession lente des chameaux apporte des pierres prises à je ne sais quelle carrière lointaine. Un instant nous pourrions nous croire encore à l'entrée de l'église de l'Assomption,

tant les cris sont assourdissants. Mais non, nous distinguons bientôt une sorte de mesure scandée par des battements de pieds et de mains; nous ne pouvons d'abord démêler ce qui se passe; mais bientôt s'offre à nous un des spectacles les plus étranges que nous ayons encore rencontrés. Sur le plan incliné qui va de la base au sommet de la voûte, un homme est courbé sous une pierre énorme, écrasante, qui pèse deux cents kilogs, nous dit l'entrepreneur. Il avance à pas extrêmement lents, entre une double haie de compagnons qui l'excitent par des chants, par des cris, par des applaudissements. Arrivés au premier palier, on s'arrête une première fois; c'est un débordement de joie, d'enthousiasme; il y a là dix ou vingt grands diables basanés, ne touchant pas du bout du doigt cette pierre dont ils dérangeraient l'équilibre, mais aidant à leur manière ce compagnon de misère qui disparaît entièrement sous la charge. N'y a-t-il donc point de machines ici ? Il y en a, paraît-il; seulement cet effort humain est moins

cher; et puis cela s'est toujours fait; obtenez de ces Orientaux autre chose que ce qui s'est toujours fait! Nous demeurons là hypnotisés devant un recul sans âge, au pied des vieux temples, au pied des vieux murs, où les esclaves courbés, écrasés, se traînaient sous les pierres, « ces hommes de corvée que levait le roi Salomon pour bâtir la maison de Jéhovah et sa propre maison, les murs de Jérusalem, Mageddo et Gazer... » (*Rois*, IX, 15.)

II

Ces rappels du passé sont de chaque instant. Et comme un séjour un peu prolongé jette sur les temps évanouis un jour plus vrai que tout ce que vous disent les livres! Sur ce même Mont Sion, à quelques pas, nous devons rencontrer le directeur des Études arméniennes. Je disais l'étrange courtoisie qui persiste entre les communions qui se

haïssent, qui se massacrent, ou qui, hélas, se laissent massacrer. C'est en effet un Franciscain qui m'a présentée à cet Arménien que l'on estime fort, et que nous cherchons ce matin, un de mes amis et moi, pour visiter avec lui la plus grande partie du Mont Sion. Les Arméniens possèdent là de charmantes églises, des couvents, des séminaires, et surtout des richesses sans prix, des merveilles accumulées depuis des siècles. Je demande le père Bédios (Pierre), à un sacristain qui n'a pas l'air de comprendre, mais qui nous asperge largement d'eau de roses. Cependant, sur notre insistance à redire ce nom, il semble prendre un parti et nous entraîne à travers des corridors, des passages voûtés, de grandes cours désertes, à travers des rues que nous traversons par des portes basses, se retournant de temps en temps pour s'assurer que nous le suivons. Je demande « où allons-nous ? » avec une inquiétude vague, à ce guide muet qui va toujours d'un pas égal; et nous débouchons enfin dans un grand jardin

triste, entre des oliviers, des cyprès, des buissons fragiles de roses. Là notre guide s'arrête. Point de père Pierre; personne... Je pense que « Bédios » veut dire aussi « jardin », et pour ne pas blesser ce sacristain obligeant, je manifeste mon admiration pour ce jardin brûlé et mélancolique où il nous a conduits; et puis, par signes, nous lui demandons de nous en aller, sans qu'il entende ou sans qu'il bouge. Il s'est accroupi au pied d'un arbre dans une attitude parfaitement tranquille, et ne semble plus faire attention à nous. Que faire? Nous retrouver seuls dans ce dédale, il n'y faut pas songer; déterminer le sacristain à revenir? Il dort maintenant sous son arbre. Aucun espoir de sortir de là, si un hasard heureux ne vient pas à notre aide.

Nous avisons deux hommes qui travaillent à l'extrémité opposée du jardin. Et tandis que nous allons vers eux, nous nous rendons compte avec surprise que nous sommes dans un cimetière et que ces hommes creusent une tombe. Pas plus que notre guide, ils ne com-

prennent nos questions; et du reste nous sommes interrompus par une procession qui débouche du côté opposé. Si nous n'étions dans une ville et dans une époque de notre vie où rien ne nous surprend plus, il y aurait vraiment une impression de malaise à se sentir égaré au fond d'un cimetière clos de murs impénétrables, entre des Arméniens dont aucun ne vous comprend, ne sachant où aller, ni comment sortir. Nous apprenons plus tard que nous étions dans un couvent de religieuses arméniennes dont on enterrait l'abbesse. Mais nous ignorons tout pour le moment et, adossés à un cyprès, nous regardons avec un intérêt croissant un long défilé d'hommes et de femmes aux capuchons rabattus, précédant la morte en psalmodiant dans une langue bizarre. Et voilà qui nous rejette au temps de Jésus. La défunte est étendue sur un brancard, recouverte seulement d'un voile. Les lignes du corps sont visibles, et c'est si étrange, quelque chose de si rigide, comme des lignes de pierre sous cette draperie. Suivons le récit

de l'Évangile. Le mort était emporté ainsi, mais lorsque Jésus le rencontra aux portes de la ville de Naïm, il allait vers une chambre sépulcrale et non vers cette fosse où la terre va retomber lourdement sur le corps que rien ne protège. Jésus a croisé sur le chemin de Naïm un cortège pareil. Maintenant comme alors, Il n'aurait qu'à approcher, à étendre la main pour arrêter les porteurs, et la morte se dresserait sur son séant. On voit la scène décrite par saint Luc; on y assiste. Mais ici il n'y a point de mère qui pleure derrière le cercueil, point de douleur capable d'émouvoir le Maître, lui arrachant la parole de pitié « Ne pleurez pas », et peut-être n'y a-t-il rien de plus triste que ces morts qui s'en vont sans larmes.

Nous apercevons bientôt le père Bédios dans la théorie des capuchons noirs. Il se détache du cortège et vient à nous dès qu'il nous aperçoit; c'est un visage sympathique et ouvert. Je me rassure. Et tandis que nous repassons avec lui dans le dédale des cours et

des passages voûtés, il rit aux larmes de notre mésaventure et de mon effroi dans le cimetière sans issue, devant ces fossoyeurs qui, comme ceux d'Hamlet, jouaient avec des têtes de mort. Le père Pierre parle le français et l'entend parfaitement. Sans doute le sacristain, ne sachant comment nous faire attendre. a cru plus simple de nous conduire à l'enterrement. « Il vous aurait aussi bien amenés à mon cours, au séminaire », nous dit en souriant le père Pierre que cette histoire semble amuser beaucoup. Et nous pénétrons en effet dans une des salles du séminaire, où par une idée étonnante les étudiants en théologie sont groupés sous les yeux de tous les dieux chinois, hindous, japonais, tous plus grimaçants les uns que les autres, une sorte de congrès de divinités exotiques.

Après une rapide présentation au patriarche centenaire, très fin, très doux et de cette politesse recherchée qu'ils ont tous ici, nous traversons les magnifiques salles du patriarcat et nous descendons vers la cathédrale

Saint-Jacques. Elle est incrustée de faïence et de nacre. On y vénère la chaire de Jacques, le frère du Seigneur, fils d'une sœur de la sainte Vierge. Cette chaire est bien belle pour ces humbles temps : les patriarches arméniens disent qu'ils s'y succèdent sans interruption depuis vingt siècles; et ils signent comme les papes, en faisant suivre leur nom d'un numéro d'ordre : Cyrille V, Athanase VIII, etc. Dans un retrait, une petite chapelle marque le lieu du martyre de l'apôtre. Les deux sacristies gardent les lignes charmantes du douzième siècle : c'est là que le père Bédios fait ouvrir les mystérieuses armoires, et c'est un émerveillement, un amas de soies somptueuses, de broderies, de joyaux. Les teintes sont d'une richesse et d'une douceur introuvables; il y a là des verts étonnants, des tons de cuivre tissés de fils d'or, des étoffes d'un vieil ivoire dont l'épaisseur nous explique les plis larges, les cassures molles des simarres. C'est un défilé des mille et une nuits, des brocarts antiques dont la

pourpre est entièrement couverte de palmes en relief; d'autres disparaissant sous un semis de corbeilles d'or, où s'ébattent des colombes; des soies claires où s'enroulent des rinceaux, des cyclamens, des volubilis d'une telle délicatesse que j'y passe la main pour m'assurer que ce n'est pas une peinture. Des émaux s'ordonnent le long des dalmatiques; des perles nimbent la tête des saints. Je me souviens d'une mitre où les trois Marie, toutes cernées de ces perles, s'en vont au sépulcre; et des fermoirs d'émeraudes et de rubis, des chapes si alourdies par l'or et les joyaux que les archimandrites ne peuvent plus en supporter le poids...

Le père Bédios jouit de notre ravissement; mais il secoue la tête : « Ce que vous voyez n'est rien, rien. » Les merveilles d'orfèvrerie sont enfouies ailleurs dans des coffres, et ne se montrent plus depuis ces dernières années; il faudrait l'avis du conseil; et des clefs différentes sont gardées par six de leurs membres. Nous n'avons là que les ornements; mais

dans sa politesse raffinée le père Pierre ouvre une porte à l'espérance, et ces locutions orientales nous semblent si curieuses : « Le jour a douze heures. » « Il faut vouloir lentement ce qu'on veut atteindre. » Jamais vous n'obtiendrez de cet Oriental d'une douceur charmante le brutal « c'est impossible » qui sans doute est dans la force des choses.

Nous avisons, entre les ornements, deux in-folio reliés en cuivre repoussé du dixième et du treizième siècle; de vieilles soies fines comme des dentelles protègent les enluminures en tout semblables à celles de nos manuscrits. Ce sont les livres des offices; et comme je m'étonne qu'on puisse se servir chaque jour de pareilles pièces de collection. « Il y en a tant, me dit le père Pierre; il y en a plus de deux mille cinq cents. » Je pousse une exclamation : chacun de ces livres enrichirait une bibliothèque. Et en effet cet évangéliaire porte le n° 2562. Quels trésors inestimables, quels travaux, peut-être quelles copies de l'Évangile doivent être enfouies au

fond de cette librairie où les manuscrits s'entassent depuis saint Jacques, et que personne ne visite jamais! Quel champ de travail inexploré pour un savant! Je feuillette avec vénération les vieilles pages. Je m'arrête à une miniature de saint Jean, où le saint marche dans des fonds d'or vers un ciel trop bleu. Je revois par la pensée les manuscrits de Florence, ces personnages naïfs, ces grandes fleurs qui émaillent les prairies trop vertes. Quelles mains patientes à travers tant de siècles et tant de distance ont rencontré la même forme d'art, exquise et gauche? Je m'arrête auprès de l'évangéliste comme auprès d'un ami. Le directeur des Études arméniennes regarde longuement, lui aussi; il cherche, à travers les brumes de ses croyances, ce que saint Jean lui a inspiré de meilleur et son visage se détend dans un vague sourire : « Saint Jean est un grand poète », dit-il.

BETHESDA ET SILOÉ

I

Sur ce Mont Sion les souvenirs les plus augustes et les plus émouvants de l'Évangile se multipliaient : le Cénacle — le cénacle de l'Eucharistie, des paroles après la Cène, et de la Pentecôte; la demeure de Kaïphe et la demeure d'Anne où l'on traîna Jésus dans la nuit de la trahison... Mais nous remettons ces pèlerinages à leur heure, au moment de la Passion. Des miracles, des enseignements, la lutte toujours croissante contre le corps des maîtres, les fêtes enfin; la Pâque, les Tabernacles, la Dédicace, séparent Jésus de cette heure de ténèbres. Ces fêtes juives d'alors, si différentes par le fond et par les rites des fêtes arméniennes ou grecques d'aujourd'hui,

avaient cependant avec elles un point commun, la splendeur des cérémonies, des vêtements et des gestes sacrés, comme si, dans l'éblouissement de ce soleil, le culte lui-même devait se parer de joyaux et de pourpre, en une joie perpétuelle des yeux. C'est sans doute dans la pensée d'entourer la vérité de cette pompe, pour une race qui ne comprend pas la grandeur sans ces dehors, que Mgr Lavigerie a voulu établir à Jérusalem un séminaire grec-melchite. C'est à l'endroit de l'antique demeure de sainte Anne. De vastes bâtiments et l'église elle-même s'élèvent sur les ruines d'une basilique des premiers siècles, saccagée, rebâtie, puis effondrée encore comme presque chaque sanctuaire de la Terre Sainte. Dans la crypte, au lieu de l'abside primitive, on célèbre encore des messes du rite latin. Au-dessus, le rite grec fleurit ce jour-là, en des dalmatiques roses ou bleues, s'épanouit en des processions, des encensements, en une théorie d'officiants sans nombre, et qui engagent cette sorte de dialogue si prenant

entre le diacre et le peuple, tandis que le célébrant consacre dans le mystère. J'indique aux curieux de la beauté les prières de ce rite, « les saintes et divines liturgies de nos pères Jean Chrysostome, Basile le Grand, Grégoire le Grand », et, parmi elles, les prières du crépuscule, celles de la Communion « au Dieu des mystères inexprimables et invisibles », et celles, d'une tendresse divine, « au Christ ami des hommes ». Mais tout cela ne nous enchaîne plus longtemps. Le grand attrait de sainte Anne est ailleurs, dans des découvertes récentes. Des travaux que l'on poursuit activement ont mis au jour deux grandes piscines et, d'après de graves témoignages, ce serait là « la piscine probatique » ou « piscine de Bethesda » de l'Évangile. Nous allons, sous la conduite des aimables pères missionnaires, vers ce lieu du miracle de Jésus à la deuxième Pâque. Les fouilles sont loin d'être terminées; à mesure que l'on avance c'est un coin de la vieille Jérusalem qui se dégage. Sainte Anne est près de la porte de Saint-Etienne, en face du

Mont des Oliviers. Nous descendons en contre-bas de la rue actuelle, vers la place ancienne, et les grands réservoirs parfaitement conservés. Une humidité, rare en ce pays, se dégage à mesure que nous avançons; des herbes sauvages croissent entre les pierres; nous arrivons jusqu'à la piscine qu'un suaire de décombres a préservée pendant des siècles. Quelques piliers sont encore intacts au bord de l'eau; des restes de portiques, dont une partie seulement est dégagée, se profilent; on compte les marches de l'escalier que les infirmes descendaient pour arriver jusqu'à l'eau du miracle, où l'un d'eux, de loin en loin, guérissait.

Une nouvelle page de l'Évangile s'écrit devant nous. Là où nous sommes, se tenait la foule des misérables, estropiés, aveugles, malades, se plaignant à grandes clameurs comme ils le font toujours en ce pays. Parmi eux, le paralytique dont l'espoir de guérison était trompé depuis trente-huit ans, qui jamais, durant ces longues années, n'avait pu

descendre le premier les marches glissantes. Fatigué peut-être de la pompe vaine du Temple, et de l'atmosphère artificielle qu'on y respirait, Jésus vint vers ceux dont le cri d'angoisse — bien réel, hélas, celui-là! — arrivait toujours jusqu'à lui. Les maîtres qu'Il quittait enfermaient dans des tabernacles et entouraient d'honneurs extravagants le Livre où il était écrit d'aimer son prochain comme soi-même : et, indifférents, ils se détournaient de la détresse de leurs frères avec la question pharisaïque : « Qui a péché? celui-ci ou ses parents? » L'on sait que Jésus-Christ dut arrêter cette parole sur les lèvres de ses disciples eux-mêmes. Mais Lui, il allait, comme d'un mouvement naturel, vers les délaissés et les souffrants. Il vint donc au bord de la piscine de Bethesda. Il s'arrêta devant l'infirme, là où nous sommes. Sa main s'appuya peut-être au hasard sur le pilier où nous posons la nôtre...

Au Maître qui l'interroge, le paralytique répond ce mot poignant de l'humanité avant

que le Christ se soit penché vers elle : « Je n'ai personne! » Tout homme, quels que soient les biens qui le comblent et les foules qui l'entourent, dit ce mot aussi, à une heure ou à une autre, tant qu'il n'a pas rencontré le Christ. Et Jésus se tient au seuil de chaque âme qui l'appelle, sans le savoir, de ce cri de détresse comme Il se tenait ici, debout, devant le paralytique que, d'une parole, Il délivra.

II

Dans le miracle éclatant de cet homme que Jésus renvoya guéri après trente-huit ans d'immobilité, les Pharisiens ne voulurent voir qu'une chose, la violation du Sabbat; des explications de Jésus ils ne retinrent qu'un point : Il se disait, dans un sens absolument unique, le Fils de Dieu. Déjà, dès cette seconde Pâque, « ils cherchaient avec plus d'ardeur à le faire mourir, parce que,

non content de violer le Sabbat, il disait encore que Dieu était son Père, se faisant égal à Dieu » (S. Jean, v). Et ainsi, lentement, et comme un à un, Jésus pose les jalons de sa mort. Ses ennemis désormais n'oublieront aucune des circonstances d'un miracle qui a accru leur haine et leur peur d'une foule qu'ils dominaient à grand effort. Ils en porteront le souvenir devant Pilate. Et, à l'heure de la croix, s'ils lui redisent la première parole de la Purification du Temple : « Eh! bien, toi qui détruis le Temple! » ils ajouteront dans leur ironie : « Lui qui s'est fait le fils de Dieu! » Les trois grands miracles de Jérusalem sont les points de repère de la terrible marche en avant; le paralytique de Bethesda, à cette deuxième Pâque; l'aveugle-né que Jésus guérit à Siloé le jour de la fête des Tabernacles, et enfin la résurrection de Lazare qui décida absolument la mort du Christ.

Siloé, comme Bethesda, existe encore. Au pied du Moriah, la colline du Temple, dans

la vallée du Cédron, on peut voir la fontaine dont déjà Isaïe disait : « Puisque le peuple a méprisé les eaux de Siloé, qui coulent lentement, voici que le Seigneur va faire venir sur eux les eaux profondes, le roi d'Assur, » etc. (ISAÏE, VIII, 6).

L'eau coule encore lentement. Le canal souterrain dont Isaïe parle quelque part existe encore. Il amène encore les eaux de la même source. On a même trouvé là une pierre aux caractères hébraïques qui remonterait à Salomon : descendons dix siècles jusqu'à Jésus-Christ. C'est à Siloé que les prêtres, à la fête des Tabernacles, venaient puiser l'eau sainte. C'était la grande fête de la joie. Jésus dans l'intervalle de la Pâque aux Tabernacles, d'avril à septembre, avait évangélisé la Galilée. Le récit de ses miracles sans nombre, le bruit des ovations que lui faisait le peuple avait retenti jusqu'à Jérusalem. Sa réputation croissait de jour en jour, atteignait son apogée, enflammait les esprits pour Lui ou contre Lui. Ce n'était plus le

pèlerin obscur de la première Pâque. Tous les échos maintenant étaient remplis de son nom. On le cherchait à chaque fête. Il était discuté; il était attendu avec passion. Des bruits contradictoires circulaient dans la foule. « Il est là. » « Il ne viendra pas. » Il y avait grande rumeur à son sujet, et l'angoisse de cette attente donnait un attrait de plus à ces fêtes déjà si émouvantes.

Cette semaine des Tabernacles, l'action de grâces après la moisson, se compliquait d'une série de rites qui rappelaient le grand exode au désert. Durant sept jours, en souvenir des quarante années errantes, Israël campait sur les terrasses des maisons, dans de légers abris de feuillage; une procession allait chercher à Siloé l'eau sainte, symbole de la source que Moïse avait fait jaillir du rocher; une illumination merveilleuse rappelait la colonne de flammes et de nuées.

Celui qui est la source d'eau vive et Celui qui est la lumière vint à cette fête. Il en adopta le symbolisme, et il l'agrandit. Tan-

dis que le prêtre laissait tomber du vase d'or, au coin de l'autel, les quelques gouttes de la source lente, — tout ce que le sacerdoce juif offrait, dans un culte stérile, aux âmes qui défaillaient, — Jésus jeta un cri : « Que celui qui a soif vienne à moi et qu'il boive. » C'était si inattendu et, à la fois, si poignant, que les vrais Juifs, ceux qu'un formalisme vain n'avait pas détournés de leur voie, murmurèrent : « C'est le Christ! » Plus tard, devant l'illumination que le Temple projetait sur Jérusalem, Jésus dit : « Je suis la lumière du monde. » Ainsi Lui, au lieu de cette eau du rocher, est, pour ceux qui viendraient à Lui, la source de vie, jaillissante, éternelle. Ainsi Lui encore, Lui pour le monde entier, au lieu de cette lumière caduque pour une ville seule. C'en était trop. Les maîtres envoyèrent des satellites pour l'arrêter. Ces hommes revinrent confondus et disant « Aucun homme n'a parlé comme cet homme. » Alors ils prirent des pierres pour le lapider.

Et là encore, en descendant du Temple, en

s'écartant de ceux qui le maudissaient, Jésus alla vers l'homme qui souffrait, aveugle et séparé de tous, non plus depuis trente-huit ans, mais depuis sa naissance. Il l'envoya se laver à cette fontaine de Siloé, mystérieuse et sainte. L'homme revint guéri. Et c'était encore un jour de Sabbat!

Ce fut une explosion de fureur parmi les prêtres. En vain, ils essayèrent d'intimider le miraculé lui-même, puis ses parents. A toutes leurs questions, l'homme qui voyait répondit par une affirmation de plus en plus nette : « C'est un prophète » ou « S'il n'était pas de Dieu, Il ne pourrait rien faire. » Ils le chassèrent. Quiconque reconnaissait Jésus pour le Christ était chassé de la synagogue (S. Jean, ix, 23). Ainsi et toujours, par une sorte de loi mystérieuse, la parole du Christ juge et révèle le fond des âmes, exaltant l'incroyance des uns jusqu'à la rage, et la foi des autres jusqu'à l'adoration. L'impression de ce miracle, discuté en plein Sanhédrin, comme quelques mois avant celui de

Bethesda, avait été générale et profonde. Le peuple demandait avec angoisse : « Quand le Christ viendra, fera-t-il plus de miracles ? » (S. Jean, xi.) Et même parmi les maîtres, si le grand nombre prononçait : « Cet homme n'est pas de Dieu puisqu'il n'observe pas le Sabbat », d'autres disaient : « Comment un pécheur peut-il faire de tels prodiges ? » (S. Jean, ix, 17.)

Mais le Christ mystérieux semble ne s'être révélé lui-même pleinement qu'à l'homme qui avait souffert pour Lui. Il chercha, Il trouva le rejeté, le maudit à cause de son nom. Et parce qu'il avait été fidèle à la lumière, ce mendiant reçut la récompense d'une lumière plus haute. Jésus lui parle et Il se dévoile. Et l'homme, se jetant à ses pieds l'adora.

Les grands candélabres d'or sont éteints. Les Chassidims ne dansent plus, leurs torches à la main, en la présence de Jéhovah. L'eau de Siloé ne coule plus au Temple, depuis que la source vive a jailli. Tout est désert, oublié

et mort sur la grande esplanade du Haram es Sherif. Et l'on cherche encore la place écartée où Jésus dit à celui qu'Il avait guéri : « Crois-tu au Fils de l'homme? », la question éternelle qu'Il pose à chacun de ceux qui passent.

DANS LES SYNAGOGUES

I

Si l'on ne peut indiquer cette place que nous foulons peut-être dans quelque rue obscure, dans quelque endroit où des fouilles plus profondes ont remis Jérusalem au niveau ancien, nous voudrions entendre au moins l'accent de cette parole qui ravissait jusqu'aux gardes que l'on envoyait pour arrêter le Christ... Quelqu'un, à Jérusalem, parle-t-il encore la langue de Jésus ? Pour répondre à cette question controversée, nous allons, munis de recommandations, jusque chez les Syriens Jacobites, un rite dissident qui compte une centaine de membres. Un cavas nous accompagne et un drogman, car le patriarche n'entend pas le français. On

nous introduit dans une petite demeure. Le patriarche arrive bientôt; il est vêtu des mêmes vêtements de soie noire que les Grecs, et porte sur la tête une sorte de turban terminé en pointe.

C'est un visage magnifique comme on en trouve si souvent chez les Orientaux. Nous recevons l'accueil le plus courtois et le plus charmant. Je ne sais combien de petites choses exquises se succèdent, sirop de roses, minuscules tasses de café, confitures, cigarettes même, avant que la politesse compliquée du pays nous permette d'aborder le sujet qui nous amène. Un étonnement doux passe alors sur le beau visage du patriarche. Oui. Il parle cette langue même, et eux seuls, les Syriens Jacobites, la parlent ou du moins la lisent encore. Leur Évangile est écrit dans les caractères du temps; et tandis qu'il veut bien nous inviter à regarder de plus près les lourds in-folio qu'on lui apporte, il se prête à notre désir et lit lentement ce que Jésus-Christ disait, comme Il le disait, dans la

langue populaire d'alors. Ce sont des aspirations fortes, des sons inconnus, quelque chose de tout à fait inattendu et d'unique. Et à mesure que nous écoutons, une indéfinissable tristesse succède à l'émotion de tout à l'heure. C'est la langue. C'est le son. Mais ce n'est pas la voix. Ce que devait être cette voix, ces inflexions de pitié, cette compréhension profonde et cette force mystérieuse qu'Il mettait dans chaque mot, puisque, à son nom seul, « Marie », la femme qui pleurait au Sépulcre, eut son âme bouleversée. Ne vaut-il pas mieux comme tout à l'heure pour la place où l'aveugle tombe à ses pieds, ne pas nous acharner à cette recherche de choses caduques ? N'est-ce pas la « lettre », cela aussi, dans cette terre qui est morte de ce culte des dehors ?

Mais non. C'est une recherche d'adoration. Et il sent cela, peut-être, le patriarche qui maintenant se fait apporter l'encrier long et creux que l'écrivain public promenait au temps de Jésus-Christ comme un signe de sa profession : et avec un roseau, au bas de son

portrait, notre hôte écrit de l'écriture antique de droite à gauche, — l'écriture de Jésus lorsque, la tête baissée, de son doigt, il écrivait sur la terre, ayant devant Lui, l'accusée tremblante, et les accusateurs qui s'en allaient un à un. Encore un des souvenirs du Temple qui, comme le Mont des Oliviers, comme, à vrai dire, tout Jérusalem, n'a de vie que par cette évocation...

Le patriarche, souriant, relève la tête:

— « Avez-vous parlé de nous dans vos livres ?

— Oh ! excellence, ils parlent d'histoires d'il y a deux mille ans !

— Mais nous existions il y a deux mille ans. Notre église est celle de Jean-Marc, et notre filiation est ininterrompue jusque-là. Nous avons gardé, des anciens, l'étude des mathématiques et la connaissance des astres. Il est vrai, nous vivons seuls et autonomes depuis le concile de Chalcédoine il y a quinze cents ans..

— Je dirai cela, excellence. »

Je le dis — et je remercie.

II

La langue officielle et liturgique, on le sait, n'était pas la même que la langue parlée communément par le peuple et par Jésus. Le texte de la Loi devait être lu, toujours, en langue hébraïque; et un interprète était attaché à chaque synagogue pour traduire à la fois le texte et les commentaires du maître; même, si le maître était célèbre, un de ses disciples devait traduire avant l'interprète, par respect pour celui qui enseignait. C'est de ce commentaire, ou de cet enseignement, que Jésus se réclamait devant Kaïphe. Et, pour approfondir ce souvenir, nous allons avec le révérend père L*** et l'un de mes aimables compatriotes, qui est aussi un de ses religieux, à la recherche des synagogues, dans toute l'horreur du quartier juif.

Il y a là, pourtant, des choses touchantes et des coutumes qui marquent une fidélité si

héroïque ! Ainsi, depuis la destruction du Temple, jamais une maison juive n'est complètement achevée. Il manque quelque pierre ou quelque détail pour donner une impression d'attente... « parce que Ta maison est dévastée ! » Mais ces idées si hautes apparaissent dans une ambiance si repoussante que la seule pensée de cette visite, — de ces visites — au quartier juif, évoque un malaise insurmontable. Ces échoppes les unes sur les autres, jamais lavées, jamais frottées, ces ruelles, par endroits des cloaques, ces êtres pâles, dévorés de vermine, tout cela agit péniblement sur les nerfs. Je me vois encore, errant çà et là, une après-midi, mourant de faim après une longue marche, et ne pouvant pas, n'osant pas acheter quelque chose. Partout les petites boutiques alignent sans fin des gâteaux semés de graines, des sucreries roses et vertes, couvertes de mouches, entre lesquelles errent avec envie des bambins malsains. Ils sont coiffés déjà du large feutre noir et plat, avec, dès qu'il est possible, les deux papillottes

graisseuses qui descendent le long d'une tête absolument rasée, pour obéir à un texte du *Deutéronome*. Cette race ne change pas. Le culte de la lettre l'opprime comme autrefois. Nous retrouvons, en entrant dans les synagogues, les mêmes papillottes symboliques; et les hommes qui lisent ont un perpétuel mouvement de la tête et des épaules, de gauche à droite, une sorte de dandinement d'ours : et ceci veut traduire un autre texte : « Mes os se sont choqués en la présence de l'Éternel » ...

Une partie des Juifs actuels s'appellent Azkhénasim; ceux-ci viennent surtout du nord de l'Europe et parlent un allemand corrompu : ce sont les papillottes et les chapeaux plats dont nous parlions. Les autres, les Sephardim, ou séparés, sortent presque tous de l'Espagne et du sud de l'Europe. Ils parlent l'espagnol et l'arabe. On les distingue par de grands turbans d'une fourrure hérissée. Les riches parmi eux portent des sortes de robes de chambre en peluche

voyante, rouge, verte ou bleue, tandis que les pauvres ont la même robe en cotonnade rayée. Ils ont une école de talmudistes, près de la synagogue des Azkhénasim. On y étudie Isaïe, les Proverbes, Job et Daniel, le Talmud enfin, aux lourds in-folio inépuisables. Le grand rabbin prend rang après le pacha.

L'intérieur des synagogues est resté pareil, comme, à ce qu'il semble, ces âmes elles-mêmes et l'expression des visages. Lorsque nous entrons, les quelques vieillards qui sont là coulent jusqu'à nous un regard froid, fuyant, je dirais haineux si cette nuance d'aversion que j'ai cru surprendre n'était un effet d'imagination peut-être. Mais ce que ces hommes doivent être, quand ils haïssent! En considérant de plus près certains visages, je songe à Jésus-Christ, livré sans défense à leur haine; et j'ai le frisson de cette nuit où Il leur fut jeté comme une proie si épiée, si attendue, où, nous dit l'Évangile dans son laconisme terrible, « ceux qui tenaient Jésus se moquaient et frappaient ».

Nous avançons dans la synagogue : toujours en face de l'entrée, comme au temps du Christ, la « Tebah », ou Arche, où sont gardés comme jadis la Loi et les Prophètes. Mais une pauvreté sordide a remplacé l'antique splendeur. Une étoffe commune voile l'Arche; au-dessus le nom de Javeh en lettres dorées sur du carton bleu; au milieu une sorte d'estrade où se tiennent les anciens; cette estrade circulaire est assez semblable aux kiosques de musique de nos promenades publiques. Et le chandelier à sept branches, dans l'une des synagogues, est représenté par six godets d'huile, et au milieu, — ai-je bien vu? — pour compléter le mystique nombre sept, une lampe à pétrole!... C'est là l'impression la plus pénible; ce n'est pas seulement de la détresse, c'est de la vulgarité. L'ensemble n'est pas pauvre, il est sordide...

Nous errons devant nous, presque découragés. Nous abordions cependant avec respect ces synagogues, comme tous les endroits où l'on prie, plus que les autres peut-être,

comme le berceau de notre foi et le lieu où le Christ priait avec son peuple et enseignait. Mais cela!... Au hasard, on nous signale encore une dernière synagogue toute proche. Nous descendons cette fois dans une sorte de cave, et nous nous trouvons avec surprise dans un petit sanctuaire très pauvre mais très propre, où deux enfants charmantes nous précèdent. Pour la première fois nous voyons des petites juives soignées, les cheveux noués en longs bandeaux, des tuniques toutes simples et claires. Elles nous regardent curieusement de leurs longs yeux sombres et, à notre surprise, elles parlent un français excellent :

— Mais où l'avez-vous appris ?

— C'est à l'école Rothschild. »

Je remercie intérieurement l'école Rothschild, et je m'enhardis;

— Pensez-vous que nous puissions voir le rabbin ?

— Oh ! oui, nous allons le chercher.

— Vous le connaissez ?

— C'est notre père. »

Un vieillard descend lentement à leur suite. Et nous nous trouvons en face du véritable Israélite, — Joachim, Zacharie ou le Siméon du temple, — simple, et impressionnant cependant, comme si la majesté de quarante siècles pesait sur sa tête blanche. Nous nous asseyons sur le banc de bois qui lui fait face. En haut, il y a une partie grillée pour les femmes; devant nous l'Arche — ou la Tebah — avec au-dessus le nom de Javeh sans papier découpé, sans ornement de pacotille, cette fois, et qui détache sur le mur blanchi à la chaux ses caractères millénaires. Le juif nous désigne ce nom d'un geste grave. « On ne prononce pas le nom d'Adonaï! » Il nous écoute sans sourire, mais sans mépris. Il sent bientôt que nous traitons tout ce qui l'entoure avec respect, et une sorte de confiance s'établit. Les enfants traduisent, phrase par phrase, sa parole lente. Il nous explique que nous sommes dans la synagogue des karaïtes, c'est-à-dire de ceux qui, ayant écarté la tradition, s'en tiennent uniquement à la Loi et aux Pro-

phètes, en dehors des interprétations rabbiniques. Ils sont un nombre infime à Jérusalem.

Le père L*** lui fait quelques questions sur les grands maîtres antérieurs à Jésus-Christ ou ses contemporains, Semaïah et Abdalion, Hillel et Shammaï ? Gamaliel lui-même ? A tout, il répond par un geste de dénégation, presque de répugnance, et les enfants nous expliquent, à sa suite, que les karaïtes forment le noyau pur du judaïsme ancien. Nous sommes directement replacés aux jours du Christ. Nous pourrions nous croire dans la synagogue de quelque pauvre village, puisqu'il suffisait de dix hommes pour en former une dans la plus humble bourgade. Jésus était assis là où se tient le rabbin, tourné vers le peuple, lorsque, à Nazareth, les prières étant finies, le chef de la synagogue lui remit les écrits des Prophètes. Il déroula une grande partie du livre. Il s'arrêta au chapitre LXI d'Isaïe.

Nous demandons :

— Maître, est-ce que ce sont les mêmes Livres et les mêmes caractères qu'au temps de Jésus-Christ ?

Il nous répond :

— Les mêmes qu'il y a deux mille ans.

— Est-ce que vous voudriez nous lire, Maître, le chapitre LXI d'Isaïe ? »

De la lumière tombe d'en haut sur la tête blanche. Le vieillard cherche le texte demandé. Il est trop pauvre sans doute pour avoir les vieux rouleaux très rares; mais le livre qu'il tient ouvert sur ses genoux semble sans âge. Et tandis que le savant père L*** se penche sur le Livre, nous écoutons les grandes paroles qu'écoutaient il y a deux mille ans, dans la même langue, les auditeurs de Jésus :

« L'Esprit du Seigneur est sur moi
« Parce que Jéhovah m'a oint
« Pour porter la bonne nouvelle aux malheureux.
« Il m'a envoyé panser ceux qui ont le cœur brisé,
« Annoncer aux captifs leur liberté,
Aux aveugles, le retour à la lumière
« Et publier l'année de grâce de Jéhovah... »

L'on sait que tout le peuple attentif ayant

les yeux sur Lui, Jésus ajouta : « Aujourd'hui, vous avez entendu l'accomplissement de cet oracle... » (S. Luc, iv, 21.) Et cela est tellement saisissant, ici, tellement comme l'histoire écrite *après,* après tous les miracles, tous les enseignements, toutes les marques de pitié infinie, que lorsque le Livre est fermé nous demandons presque instinctivement :

— « Maître, de qui le Prophète peut-il dire ces choses, sinon de Celui qui est venu ? »

L'enfant traduit. Le vieillard secoue lentement la tête :

— « Alors, de Celui qui viendra ? »

Encore un mouvement négatif. Le visage pensif s'éclaire comme si une lumière y passait. Toute la foi de ce peuple indomptable, tout l'espoir qui ne veut pas mourir, vit dans ce regard, dans ce grand geste de prophète les bras en avant. Il prononce quelques syllabes inconnues. L'enfant se tourne vers nous :

« Il dit : Ces choses sont écrites de *Celui qui vient...* »

SUR NOS CHEMINS...

I

« Celui qui vient. » C'est le soupir du peuple juif tout entier. On l'entendait chaque jour au temps du Seigneur, où l'attente s'exaspérait, de l'apparition toute proche des faux Christ qui surgissaient ici et là : « Êtes-vous celui qui doit venir? » On posait cette question partout, à Jésus lui-même; et « ne tenez plus nos esprits en suspens... » A cette anxiété générale, après le miracle de l'aveugle-né, Jésus répondit par la parabole du Bon Pasteur. En la comprenant, ceux qui l'interrogeaient le comprendraient lui-même. Lui, le Messie, et son rôle de divine pitié... Il y revint deux fois, à cette fête des Tabernacles dont nous parlions, et, deux mois après, à la

fête de la Dédicace, comme si aucun intervalle ne s'était écoulé et que sa pensée restât immuable en dépit des accidents extérieurs.

C'était encore sous les portiques du Temple. Peut-être, avec son usage d'emprunter ses comparaisons aux scènes d'alentour, Jésus voyait, comme nous les avons vus nous-mêmes sur les chemins, les pasteurs ramener leurs troupeaux par la porte, toute proche du Temple, qui existait alors, « la porte des Brebis ». Jésus une fois encore exprime la réalité de ce symbole. En dehors même des psaumes, cette assimilation du Christ à un Pasteur revenait à chaque page des Écritures; Isaïe, Jérémie, Ézéchiel et Zacharie l'emploient. Les maîtres la connaissaient aussi familièrement que nos prêtres connaissent les paraboles du Nouveau Testament. Jésus y appuie avec une tendresse pressante. Il réunit en lui-même les traits épars dans les Prophètes. Ses brebis le suivent. Elles trouvent sous sa garde la paix, la sécurité, cette liberté « d'aller et de venir » qui permet l'épanouis-

sement de tout l'être dans le sens le meilleur : et tout cela doit les conduire à l'abandon de l'intimité totale. « Je les connais et elles me connaissent... »

Ce fut un chœur d'imprécations et d'injures parmi les mercenaires qui l'entouraient et qui se disaient pasteurs eux aussi. Pasteurs eux! « Ils n'ont fait que se paître eux-mêmes! » « Ils n'ont pas fortifié les brebis débiles », ils les écrasaient. « Ils n'ont pas pansé celles qui étaient blessées », leur dureté envenimait les plaies. « Ils n'ont pas ramené celles qui étaient égarées; ils les ont laissées errantes sur les montagnes » (Ézéchiel, xxxiv), achevant de les perdre.

« Malheur à ces pasteurs qui perdent et qui dispersent! » Ils sentaient cette malédiction se lever contre eux, de chaque parole du Christ. Jésus n'était pas leur Messie — ce Messie défiguré par leurs âmes vindicatives. — Ils rejetaient celui qui s'offrait à eux sous des traits d'ineffable pitié...

Jésus redescendit les pentes de la colline

au milieu des cris de colère et de haine. « Il est possédé! Il est hors de sens! » C'était la réponse des maîtres aux avances divines. Mais le Christ laissait à jamais la voie ouverte aux « brebis de son troupeau » qui avaient compris les paroles de tendresse. « Elles n'auront plus ni crainte ni terreur » (Jérémie, xi, 8), elles, — ployant jusque-là sous un joug si dur, — « parce qu'elles me connaissent, et elles me suivent. Je leur donne la Vie Éternelle, et nul ne les ravira de ma main. » (S. Jean, x, 29.)

Jésus remonta le sentier qui conduisait à Béthanie. Les imprécations des anciens arrivaient encore jusqu'à Lui, peut-être, comme le bruit des vagues soulevées, puis comme un murmure à peine distinct. De l'Esplanade du Temple où nous sommes, il nous semble voir ce pasteur, méconnu de ses brebis, se profiler encore au haut de la colline, seul au milieu des ronces, fatigué du chemin : « Je perdis patience avec elles, et elles étaient lasses de moi »... (Zacharie, xi, 8.)

II

Quand vous passiez sur nos chemins, après ces luttes harassantes du Temple, aviez-vous, malgré votre tranquillité divine, l'âme oppressée comme les nôtres, par la haine, la mauvaise volonté, la méconnaissance? « Perdiez-vous patience avec nous », comme le dit votre Prophète? Ou un allégement venait-il à votre âme douloureuse quand vous songiez à la tendresse qui vous attendait à Béthanie?

Que regardiez-vous, Maître, le long de ces pentes que vous gravissiez, sous le poids des imprécations, non plus sur cette terre morte, mais entre les pins et les sycomores, les palmiers et les allées de roses? Est-ce que vous n'étiez pas trop absorbé par le drame poignant qui se jouait entre vous et la volonté rebelle de l'homme, pour donner, comme nous, quelque attention à ce qui vous entourait?

Il est vrai, un grand nombre des choses qui nous occupent étaient un néant pour vous. Ainsi toutes les formes de l'orgueil de la vie : la splendeur des demeures et des vêtements, les palais, les équipages et les caravanes magnifiques, le temple lui-même dans son ruissellement d'or.

Mais vous parliez des moissons, des herbes qui fleurissent au matin, des lis des champs, et des oiseaux, et de ces couchants somptueux « où le ciel est d'un rouge sombre » (S. MATHIEU, XVI, 4), là-bas sur les monts de Moab. Aucun détail ne vous échappait de cette terre que vous aviez créée si belle, ni le souffle du vent, ni le bruissement des roseaux; nous les retrouvons, tels que vous les indiquiez, tels que vous les remarquiez au long du chemin.

Mais les hommes, Maître ? Ceux que vous croisiez sur ces sentiers étroits ?

Là aussi, ce qui les distinguait d'une distinction vaine, toutes les formes de la vanité, la beauté, l'éloquence, le succès, tout ce qui incline à appeler un homme « Maître » et un

autre « Seigneur », et l'extérieur composé d'une vertu d'artifice, tout cela s'évanouissait à vos yeux.

Quelles que fussent les apparences, vous descendiez directement jusqu'à l'âme de celui qui approchait de vous, distraitement peut-être... Vous alliez à une profondeur qu'aucune compréhension humaine n'atteint. Vous pouviez nommer chacun de ceux qui passaient d'un nom connu de vous seul, qui le manifestait dans sa vérité présente et dans sa vérité éternelle.

Dans ces marches à l'aube et au soir, en allant à Béthanie ou en en revenant, et du reste dans tous les endroits où vous vous rendiez, nous pourrions suivre ainsi votre regard pensif se posant sur les âmes, une à une, et d'abord, et avant tout, sur la forme de souffrance spéciale à chaque âme : le remords, la maladie, l'angoisse. Vous remettiez les péchés, même à ceux qui ne le demandaient pas; vous guérissiez tous les misérables, quels qu'ils fussent, et toujours; c'était « une vertu qui

sortait de vous » (S. Luc, v, 18) : possédés, aveugles, muets, paralytiques, malades, vous les délivriez tous. Vous étiez la pitié qui passe. Vous appeliez les pauvres. Vous effaciez la grande peine de leur vie, ce délaissement habituel et cette souffrance d'être le rebut des autres. Vous les choisissiez, eux que personne ne choisissait jamais : ils se sentaient les privilégiés, les bénis.

Et les douleurs du cœur, Maître? Celles plus poignantes que les tortures du corps? La séparation amère de la mort? Vous avez quelquefois rencontré sur votre route des scènes de deuil. Chaque fois vous avez changé les lamentations et les cris en chants d'allégresse. « Pourquoi ces pleurs ? Ne pleurez pas ! » Mais même au seuil du miracle, et peut-être parce qu'à Béthanie les cœurs étaient plus profonds, le seul contact de la douleur passagère de ceux que vous aimiez vous arrachait des larmes.

Maître, et les angoisses intimes qui ne se disent pas? Les détresses qu'on voile? Les déceptions, les froissements, les espoirs bri-

sés ? Les cœurs que l'on n'a pas aimés ? ou ceux qu'en croyant aimer trop, on a toujours aimés trop peu ? Les tristes ? Ceux qu'on oublie ? Ceux qui ont toujours faim et soif d'autre chose ? Ils ne vous connaissaient pas, lorsqu'ils passaient près de vous, cachant leurs plaies sous une indifférence hautaine. Ils ne songeaient pas à vous demander du secours. Leur deuil silencieux croisait votre pitié invisible. Vous, vous les regardiez longuement, profondément, au delà de tout ce qui est extérieur, jusqu'au fond d'eux-mêmes ; et quelque chose de caduc leur apparaissait dans leurs larmes ; une mystérieuse joie éternelle se levait au bord de leur horizon obscur. Heureux les malheureux qui vous rencontraient !

Et heureux aussi les heureux, ceux que vous visitiez à leur heure brève de joie. Vous les bénissiez de la bénédiction de votre présence, et elle est demeurée au fond de toutes les joies innocentes ; vous les défendiez de la honte passagère de la pauvreté par un miracle, comme à Cana ; vous preniez leur cause

en main, pour leur éviter même un reproche, comme pour Marie dans la maison de Marthe ou chez Simon; vous souriiez, vous tendiez les bras, aux petits, aux joyeux, qui, avec cet instinct qu'ils ont de ceux qui les aiment, couraient vers vous, vous acclamaient, criaient « Hosannah ! » (MATHIEU, XXI, 16.)

Ainsi vous donniez, vous absolviez, vous bénissiez, tout le long de la route. Tout cela c'était vous, penché sur l'âme humaine : mais quelquefois cette âme elle-même vous répondait enfin. Alors vous ne regardiez plus les lis des champs, les oiseaux ou les monts de Moab que nous voyons comme vous, maintenant, en ce soir de septembre, noyés dans la pourpre du couchant. Alors, si vos mains se tendaient encore, comme toujours, vers les malheureux, votre visage s'éclairait d'une grande joie intérieure. C'est que vous aviez rencontré la fleur de la terre : les simples, les droits, les purs. Vous ne vous arrêtiez pas, peut-être. Ces âmes qui s'ignorent, vous les ménagiez jusqu'à ce point de ne pas les ré-

véler brusquement à elles-mêmes. Elles demeuraient, sans doute, dans leur ombre bienheureuse, ne sachant pas qu'elles vous avaient ravi. Bien plus, vous démêliez les instincts purs, même sous la faute, même sous la honte passagère. Vous nommiez Marie en regardant Madeleine. Ces âmes transfigurées, et celles que vous appeliez à une perfection plus haute, vous les sépariez d'un mot, et quelquefois sans un mot. Mais vous ne passiez pas alors; vous demeuriez ou vous reveniez; c'étaient vos amis.

Et c'est le charme mystérieux de Béthanie. Là, vous aimiez et vous étiez aimé uniquement. Aimer, pour Vous, c'était arracher une âme aux mirages de la terre et la faire vivre de votre vie. Plus d'intimité, c'était plus de clarté. Aimer, pour Marthe et Marie, c'était adorer. Que devait être ce sentiment des deux sœurs, sans aucune de nos déceptions, sans aucune de nos ombres ? Où l'on sentait l'infini déborder le cœur, déborder l'espérance, à mesure que l'on avançait dans l'immensité des

désirs ? On ne peut toucher avec des mots à cette fête ineffable des âmes. Béthanie en garde le parfum. Le vase d'albâtre de Marie l'a porté à travers les siècles. On retrouve des vases pareils, dans les tombes juives. J'en ai tenu quelques-uns dans les mains. L'odeur des essences rares y flotte encore après deux mille ans, l'encens ou le nard, peut-être...

Ainsi toutes les formes de la pensée ou de la vie intérieure ont passé ici devant Vous. Elles passent toujours. Ce n'est plus au hasard des circonstances, et quelques-uns d'entre les hommes, et dans des instants rapides. C'est pour tous et c'est toujours que « vous comptez jusqu'au dernier de nos cheveux ». Chaque moment qui s'écoule nous rapproche du moment où nous rencontrerons votre regard, le même regard qu'autrefois, au seuil de l'Éternité. Alors les douleurs et les joies, la terre et le temps lui-même, seront finis pour nous. Il n'y aura plus que nos âmes, et Vous, la grande réalité vivante.

Et cet instant de la première rencontre nous révélera notre éternité, en le fixant.

Passez d'abord, le long de la vie, sur nos chemins...

BÉTHANIE

I

La route de Jérusalem à Béthanie serait douce à suivre, seule, l'Évangile à la main, avec de longues heures devant soi...

La chaleur, en Palestine, ne m'a jamais paru atteindre le degré insupportable qu'on disait. C'est un ciel immuablement bleu, un soleil toujours brûlant, mais un air si léger que l'on souffre moins qu'ailleurs, il me semble. Par extraordinaire, le jour de notre dernière visite à Béthanie, le ciel est couvert de lourds nuages bas, chassés par des souffles d'orage; et lorsque nous partons en voiture, vers trois heures et demie, c'est vraiment une promenade délicieuse qui commence. Et pourtant ces voitures de Jérusalem et de tout

l'Orient sont bien peu confortables, horribles, à demi disloquées souvent et déteintes; les chevaux ont l'air de ne pas se tenir debout, mais leur endurance est incroyable; ils passent à travers les champs, les fossés et les dunes, montant au grand trot, par des routes impossibles, des côtes où l'on croit cent fois se rompre les os. Il faut s'abandonner à la bonne Providence pour garder la paix.

De Jérusalem à Béthanie il y a une heure, moins peut-être, lorsqu'on fait le trajet à pied et par des sentiers directs, puisqu'il y a à peine trois kilomètres de distance. En voiture, on peut passer d'abord par « le mont du Scandale » qui du côté nord précède le Mont des Oliviers. Des vautours et des corbeaux tournoient sous le ciel bas, autour des abattoirs, vers des flaques de sang qui ne sèchent jamais. C'est un ensemble sinistre. Mais Jésus ne suivait pas cette route-là. Il descendait directement du Temple par l'escalier dont nous avons rencontré les vestiges, auprès de Gethsémani, et de là, jusqu'au mont des Oliviers, il suivait

quelqu'un des sentiers tracés alors entre les térébinthes et les lauriers-roses. C'est le chemin que nous prendrons au retour, dans la terre aujourd'hui dévastée, dans des décombres qui s'éboulent à chaque pas.

Les souvenirs de Béthanie peuvent se ramener à trois points principaux : Jésus dans la maison de Marthe et de Marie; la résurrection de Lazare; le festin et l'onction chez Simon le lépreux.

Béthanie n'est plus qu'un pauvre village musulman de trois cents âmes, misérable et sans aucun caractère. Les maisons sont bâties, presque toutes, avec les pierres arrachées aux églises ou aux couvents d'autrefois : c'est un amas de masures. Les vestiges de la maison de Marthe ont disparu; l'emplacement est indiqué, à ce qu'on croit, par un reste de crypte d'une chapelle bénédictine. Ce sont les moniales de saint Benoît, fondées par Melissende, qui, jusqu'au douzième siècle, ont gardé la demeure sacrée. Il n'en reste rien, mais qu'importe? L'air est impré-

gné de la grande parole : « Une seule chose est nécessaire. » Jésus l'a prononcée ici, à l'air libre sans doute. La scène de l'Évangile y est toujours vivante. Nous pouvons nous représenter Béthanie, dont le nom signifie « maison de dattes », ombragée par les palmiers, arrosée par les canaux qui entretenaient la fraîcheur dans cette oasis. Les demeures des gens aisés, telles que nous les décrivent les historiens du temps, se composaient d'une première cour sur laquelle ouvraient les appartements, d'une seconde cour ou, pour les habitations des champs, d'un jardin. Ces jardins, toujours, étaient plantés de figuiers, de quelques ceps de vigne s'enlaçant aux branches, et ici, de palmiers légers. C'est là que les amis de Jésus le recevaient dans ces jours délicieux de septembre, à la fête des Tabernacles, et puis, aux jours tragiques de Nisan, à l'approche de la dernière Pâque. C'est là que Marthe s'empressait aux soins du service, et que Marie, assise aux pieds

du Seigneur, écoutait les mots éternels...

Mon Dieu! que cette scène est vivante dans cette terre immobile! Ces femmes aux tuniques exquises de forme, les manches ouvertes, un voile posé sur leurs cheveux bruns, portent encore dans leurs larges corbeilles les raisins et les figues que Marthe allait cueillant; et celles-ci, avec des attitudes et une allure de madone, ne les voit-on pas assises aux pieds du Maître, pensives et silencieuses, comme Marie? Les Marthe de tous les temps, les empressées au service et aux œuvres, s'étonneront toujours que les prédilections du Maître aillent à cette absorption de l'extase. On s'étonne toujours des prédilections du Maître. C'est encore une de nos erreurs, ce jugement par les dehors, par les actes que l'on dénombre un à un. Mais nos vaines pensées n'importent pas plus que le tourbillon de poussière que le vent soulève à nos pieds. Il n'y en a qu'un qui juge, parce que, seul, Il voit. Celui-là demande avant tout l'amour. « Une seule chose est nécessaire. » C'est la

grande leçon de Béthanie. Un immense apaisement flotte sous les rares oliviers; la voix du Maître s'entend encore : « Marthe, Marthe »...

Il faut s'attarder ici et y demeurer le temps de laisser tomber de son âme, une à une, « toutes les autres choses »...

II

L'on sait, et je n'y reviens pas, les circonstances de la mort et de la résurrection de Lazare. On sait l'anxiété de Marthe et de Marie, ayant envoyé au Maître le message : « Celui que vous aimez est malade. » C'est Marie, sans doute, qui l'exprime sous cette forme; on y sent un cœur qui ne connaît plus l'incertitude, qui se donne et qui se fie, et qui sait que peu de paroles suffisent à l'amour. Et cependant, cette confiance si délicate semble trompée. Le mal de Lazare empira et il mourut. Combien de fois, durant cette agonie, les sœurs se dirent-elles

l'une à l'autre : « S'il était ici ! » Il n'y était pas; Il ne vint pas, demeurant quatre longs jours au lieu où le message l'avait atteint. Que se passa-t-il dans ces cœurs où peu à peu l'espérance déclinait? Leur amour confiant fut-il plus fort que la mort? Était-ce un cri de tendresse ou un cri d'angoisse, presque de doute, ces premières paroles au Maître : « Si vous aviez été ici ! »

Lentement, un peu en dehors de Béthanie, nous nous avançons jusqu'à l'endroit d'où l'on pouvait voir venir le Seigneur. Ici, la terre est restée pareille. Lui et les siens furent aperçus de loin dans le désert qui s'étend jusqu'aux monts roses de Moab. Il y a autour de nous ce grand calme qui précède les orages; pas un mouvement d'hommes ou d'animaux; pas un bruit. L'âme s'appartient pleinement à elle-même, sans aucune distraction possible.

Jésus vint, à travers ces hauteurs désertes, suivi à regret des siens : les prédictions du Seigneur et la haine des prêtres leur faisaient

pressentir la mort prochaine. On peut distinguer jusqu'aux moindres détails du chemin, vieux de milliers d'années, à travers le désert vide. Marthe, avertie la première de l'approche de Jésus, courut à sa rencontre et tomba à ses pieds, à ce point de la colline où nous sommes. Marie vint à son tour avec les mêmes paroles. « Jésus la voyant pleurer, elle et les juifs qui l'accompagnaient, frémit en son esprit et se laissa aller à son émotion. Et il dit : « Où l'avez-vous mis ? » — « Seigneur, lui répondirent-ils, venez et voyez. » Et Jésus pleura. » (S. Jean, xi, 33-36.)

Quelques colonnes renversées marquent encore la place de l'ancienne basilique et d'un ancien monastère. La piété chrétienne avait élevé une église ici, pour garder sous ses voûtes et dans son tabernacle « l'Ami » qui a pleuré de nos larmes. C'est un des lieux les plus émouvants au pays de Jésus. Nous nous y sommes arrêtés longuement. Le vent chassait les nuages ; et maintenant de la lumière passait à travers les larges gouttes d'une pluie

tiède. Je me suis baissée sur la poussière sacrée que ses pieds ont foulée, sur les débris de colonnes, sur les débris de pierres; des fleurs sauvages, les seules que j'aie vues en Terre Sainte en dehors de quelques jardins, croissaient, fragiles, entre toutes ces choses mortes. Je les ai cueillies, écoutant la voix chantante du père Giovanni :

« Comme le caractère des deux sœurs reste fidèle à lui-même, dans la douleur et dans la joie! C'est encore Marthe qui s'empresse et Marie qui demeure. Mais maintenant Marthe savait; tout de suite elle va chercher sa sœur. On n'entend pas le Seigneur le lui dire, mais elle a compris. « Le Maître est là, et Il t'appelle... ». Au festin de Simon, elle ne s'étonne, elle ne s'indigne pas avec les apôtres. Elle sert encore, une dernière fois, tandis que Marie verse son parfum, et pleure... »

De la pierre du colloque au tombeau de Lazare, la distance est courte. Les Turcs ont pris possession de l'église bâtie au-dessus, renversée, reconstruite, méconnaissable et fi-

nalement transformée en mosquée. Les Franciscains ont obtenu, à prix d'or, une entrée hors de la mosquée, par une ruelle détournée. On descend par une vingtaine de marches jusqu'à la grotte sépulcrale; l'aspect primitif est perdu, la grotte noyée dans des maçonneries relativement récentes; encore trois marches et l'on arrive au lieu où reposait le corps : on peut dire la messe à l'endroit où le Seigneur a prononcé la parole victorieuse : « Lazare, sors! » Ici on apprend le pouvoir d'une confiance qui écarte toutes les barrières, qui renverse le mur de séparation entre la vie et la mort. Ici on perd jusqu'à l'effroi de cette mort mystérieuse elle-même, que notre Christ tient dans les mains, et l'on s'abandonne à Lui pour cette heure redoutable, sentant bien qu'Il nous emportera à travers les dernières angoisses, comme un père emporte son enfant dans la nuit...

« Ne vous ai-je pas dit que, si vous croyez, vous verrez la gloire de Dieu? » (S. Jean, xi, 21.)

III

Il ne reste rien de la maison de Simon le lépreux.

La résurrection de Lazare exaspéra les haines des chefs. Jésus savait que ce miracle de l'amitié déciderait sa mort. Et tandis que ses ennemis se groupaient, que le grand prêtre prophétisait en plein sanhédrin : « Il est de votre intérêt qu'un seul homme meure pour tout le peuple », et qu'ils délibéraient sur les moyens de le faire mourir (S. Jean, xi, 53), Jésus, dans sa majesté tranquille, poursuivait son œuvre jusqu'au soir. A six jours de la fin, ayant devant les yeux chaque torture, chaque détail tragique de sa mort, Il acceptait le festin de Simon. Mais l'amour veillait comme la haine. Sans doute, le Seigneur avait parlé à ses amis aussi clairement qu'à ses apôtres. Il avait été compris. Et Marie, dans un acte public d'adoration, avait versé sur la

tête et sur les pieds du Maître un parfum d'essence rare. Là, comme autrefois dans la maison tranquille, comme autrefois devant les récriminations de Marthe, elle se tut devant les indignations factices de Judas. Là, comme autrefois, Jésus la défendit, marquant le sens vrai de son acte. « Elle a fait ce qu'elle a pu. D'avance elle a embaumé mon corps pour la sépulture. » (S. Marc, xiv, 9.) Quelle stupeur à ces paroles, dans la salle du festin! Parlait-on ainsi, tranquillement, de sa mort? Le cœur de Marie se brisa comme le vase de parfums.

Les pères Blancs et les pères de l'Assomption ont réuni dans leur musée plusieurs de ces vases pouvant contenir une livre de nard. Ils sont de la grandeur de la main. Pourquoi nous représente-t-on habituellement de grandes urnes? Non. Dans la lumière ardente, on voit passer Marie, que l'adoration emporte, dissimulant son parfum dans les plis de son voile. On voit couler le nard, sur les pieds bientôt déchirés, bientôt cloués à la

croix, sur cette tête que les épines vont couronner *dans six jours*... Ici toutes ces choses divines! Ici ces actes d'un amour que Jésus-Christ accepte et veut, et qu'Il sait être un symbole, Marie ouvre la lignée de ceux qui jetteront à ses pieds, dans une profusion magnifique, tous les dons, la fleur d'une jeunesse qui ne reviendra plus, les espoirs, les rêves, la fidélité de cœurs faibles pourtant, et qui défaillent au seul nom de l'amour... Pour Lui seul, depuis vingt siècles, l'homme a ces dons royaux. Béthanie garde le secret de ces offrandes...

Longtemps nous demeurons assis devant le désert silencieux, devant ces monts de Moab, groupés dans la grande ombre violette des soirs; Il les a vus, comme nous, dans ses derniers jours ici-bas, à la mélancolie du soleil disparu. Il faut s'arracher à ces souvenirs avec un serrement de cœur indicible. Le moment du départ est proche. C'est maintenant la dernière fois que nous venons. Une détresse se mêle à ces heures brèves que nous sentons fuir de nous pour toujours...

Mais quelle dut être, pour les amis de Jésus, l'angoisse de cette dernière semaine? Jésus vint au milieu d'eux, chaque soir, jusqu'au jeudi après les Palmes. Alors Marie ne devait plus le revoir que cloué à la croix, le lendemain. Il le savait... Mais elle, le savait-elle?... Comment aurait-elle pu regarder ce départ, de la colline où nous sommes?... Hélas! cette terre de l'amitié, comme tous les lieux ici-bas où le cœur se donne, est aussi la terre des séparations dures comme la mort...

LA NUIT VIENT...

I

Nous redescendons vers Jérusalem, par Bethphagé. C'est exactement la route suivie par Jésus-Christ au jour des Rameaux. Mais pour accompagner le Seigneur dans sa marche triomphale, il faut quitter Béthanie non plus dans la mélancolie d'un crépuscule d'automne, mais dans la lumière éblouissante d'un matin d'avril. C'était le lendemain du festin chez Simon, cinq jours avant la Pâque. La grande fête prochaine avait attiré à Jérusalem la multitude accoutumée des croyants, et parmi eux, les fidèles de Jésus, les habitants de la Galilée et des bords du Lac. La résurrection de Lazare avait excité leur enthousiasme au plus haut point, et avec ces Galiléens, tout le peuple de

Jérusalem « qui écoutait Jésus avec ravissement » et tous ceux qui parmi les juifs n'étaient pas hostiles, mais flottants, furent entraînés par le grand souffle du miracle.

Il n'était pas absolument rare, dans ce peuple aux démonstrations vives, d'accueillir avec pompe les hommes envoyés de Dieu. Ainsi Simon Macchabée fit son entrée dans la ville sainte « au milieu des chants de louanges, des rameaux, des harpes, des hymnes et des cantiques »; ainsi encore, nous lisons au livre des Rois (MACCH., I, XIII, 51), que lorsque Jéhu fut sacré « ils sonnèrent de la trompette, et chacun jeta son manteau sous ses pieds au haut des degrés. » Ces deux formes de l'enthousiasme se réunissent pour l'entrée de Jésus à Jérusalem. « A son passage les gens étendaient les manteaux sur la route. » (S. LUC, XIX, 36.) Et « une multitude de gens venus pour la fête prirent des rameaux de palmes, et allèrent au-devant de lui, criant : Hosannah! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur, le Roi

d'Israël » (S. JEAN, XII, 14.) Et d'autres cris, d'autres acclamations, une série de bénédictions ininterrompues. Jésus descendait au milieu d'une foule en délire, par le chemin que nous suivons. De grands figuiers ombrageaient alors le village de Bethphagé, distant de Béthanie de cinq cents pas environ. Ce fut là que, sur sa demande, on lui amena une ânesse, humble et pacifique monture du Roi plein de douceur. Les prophètes, Isaïe et Zacharie, avaient prédit ces choses, dans la nuit des siècles anciens.

On a découvert il y a peu de temps, à l'endroit marqué par la tradition, et maintenant la propriété des RR. PP. Franciscains, un bloc de pierre aux peintures à demi effacées mais encore parfaitement distinctes. J'y ai vu toute la scène des Rameaux, qu'une inscription localise à cette place même; en creusant tout auprès, on a retrouvé les restes d'une abside et d'une église, signalée déjà au sixième siècle. Maintenant, au jour des Rameaux, le révérendissime Custode de Terre Sainte, suivi de

ses moines et de tout le peuple, part de Bethphagé au matin, et descend vers Jérusalem. Il n'y a plus de palmiers, plus de figuiers sur la route, ombragée autrefois comme une allée de parc : à peine quelques buissons, à peine quelques rares oliviers. Il n'y a plus, surtout, Celui qui écoutait ces acclamations, silencieux, comme il écoutera cinq jours plus tard les cris de haine du prétoire. Quelle occasion unique, pourtant, s'il avait voulu! Israël vivait un instant son rêve d'un Messie triomphant, à la fois « l'envoyé de Dieu », et « le restaurateur du royaume ». Si Jésus avait été accessible à une tentation de gloire humaine, quelle heure à saisir au milieu de ce peuple soulevé, qu'il pouvait jeter comme un levain dans cet amas de deux à trois millions d'hommes, bercés du même rêve, palpitant aux mêmes espérances!

Jésus ne peut pas réaliser leur rêve trop humain; pourtant, dans ces heures brèves, Il les laisse suivre leur enthousiasme. Pour Lui, il empruntait une sérénité particulière et

comme hors de la terre, à cette sensation de la mort si proche... C'était le dernier jour de son œuvre; son front rayonnait encore aux dernières lueurs du jour finissant; mais déjà il s'enfonçait dans la nuit.

Aussi lorsque la ville superbe se détache à ses yeux, à un détour du chemin, joyeuse, splendide, royale, le contraste fut trop amer entre ce que le Christ voyait au dehors et ce qu'Il voyait au dedans. Même à cette heure de l'agonie prochaine, même au-dessus de ce jardin de Gethsémani où dans quelques heures Il tombera, écrasé, couvert d'une sueur de sang, c'est à eux qu'Il pense et non à Lui. Il s'arrête à la place où campera la dixième légion. Jusque-là Jérusalem est cachée par un repli de terrain; alors, à un détour de la route, elle se lève dans sa beauté, dans une netteté merveilleuse, si proche que l'on croirait la toucher de la main, si enchanteresse que l'on ne peut s'arracher d'elle. J'ai éprouvé cette impression chaque fois que je suis descendue par le mont des Oliviers. Et

s'il en est ainsi maintenant, dans la désolation tragique de vingt siècles d'abandon, qu'était-ce alors, devant les palais, les jardins et la « demeure de Jéhovah », dans la blancheur des marbres et le ruissellement de l'or? Une foule innombrable débordait du Temple; des parvis de Salomon, les maîtres et les fidèles, attirés par les acclamations de ceux qui accompagnaient Jésus, se pressaient curieusement entre les portiques splendides et regardaient le spectacle inattendu de l'entrée du Seigneur. Ils disaient : « Qui est-ce? » — Et le peuple répondait : « C'est Jésus, le prophète de Nazareth en Galilée. » (S. Mathieu, xxi, 11.)

Le Christ voyait à la fois le présent incrédule, malgré l'effervescence passagère, et l'avenir que préparait l'endurcissement de son peuple, le siège de Jérusalem, horrible entre tous, la désolation, la ruine, la mort. Et Il pleura sur sa patrie, avec des paroles de douleur, comme Il avait pleuré sur son ami.

Les Franciscains, ces chers gardiens des

reliques de la Terre Sainte, ont un oratoire à ce tournant du chemin. Mais là encore, il faut prier dehors, en face des grands murs sauvages, sous le soleil brûlant ou dans la mélancolie des premières ombres, en écoutant la grande plainte...

II

Les derniers jours de Jésus se passèrent entièrement dans le Temple.

Un des évangélistes nous dit que, le soir même des Rameaux, « Jésus observa toutes choses » dans la maison de son Père. Les vieux abus étaient revenus, tenaces comme tous les vieux abus. L'encombrement des bêtes du sacrifice, les cris des changeurs, tout le désordre et le vacarme d'un marché oriental remplissaient à nouveau les parvis. Une seconde fois, à la fin de son ministère comme au début, Jésus chassa ces hommes de trafic; une seconde fois les marchands

subjugués obéirent. Le Christ, alors, se mit à enseigner, dans les parvis. Il y passait la journée entière, instruisant et guérissant comme en Galilée. Le soir, Il revenait à Béthanie avec les siens. Le mercredi, le dernier jour, par une sorte d'accord tacite, ses ennemis l'abordèrent tous, à tour de rôle. Les princes des prêtres et les anciens, gardiens du pouvoir, lui dirent : « Par quelle autorité fais-tu ces choses? » Les pharisiens et les Hérodiens cherchèrent à le surprendre par la question captieuse du tribut à César. Les Sadducéens sceptiques l'interrogèrent grossièrement sur une résurrection à laquelle ils ne croyaient pas. A tous, il répondit dans sa majesté tranquille. Il sortit de toutes leurs embûches, invulnérable et triomphant; et parmi ses ennemis eux-mêmes s'éleva une parole d'admiration : « Maître, vous avez bien dit! » Mais il faut entendre ces choses ici même. Il faut les voir vivre. Prenez l'Évangile, là, sur la terrasse somnolente de la mosquée bleue. Ne passez aucun détail. Ne

négligez aucun mot. Attendez que se lève devant vous la scène vivante. Entendez Jésus dire devant les membres du sanhédrin et devant Kaïphe, qui avaient décrété sa mort les jours précédents : « Celui-ci est l'héritier, tuons-le ! » Notez l'observation de l'évangéliste : « Ils comprirent qu'Il parlait d'eux... » (S. Mathieu, xxi, 47.) Et, après la parabole de la pierre angulaire, « Jésus fixant son regard sur eux... » (S. Luc, xx, 14), tous les menus détails qui rendent si vivants les derniers conflits, et vous verrez tous ceux qui entouraient le Maître, inquiets, irrités, sentant avec effroi qu'Il suivait chacune de leurs pensées...

Et enfin, à eux tous, lui aussi posa une question définitive : « Que pensez-vous du Christ ? De qui est-il le Fils ? » Ah ! ce qu'ils pensaient du Christ ! *de ce Christ !...* Ils retinrent le mot de leur haine... Ils répondirent : « De David. » — « S'il est Fils de David, comment David, inspiré d'en haut, l'appelle-t-il Seigneur ?.. » (S. Mathieu, xvii,

43.) Une dernière fois il pose devant lui la filiation divine et humaine, la génération terrestre et la génération éternelle, tout ce qui le révèle dans sa plénitude...

Et c'est fini. Le temple dans sa splendeur calme est agité d'un frisson. La voix du Christ y passe comme un éclat de foudre. C'en est assez de la mauvaise foi des adversaires, de leurs embûches, des débats captieux... Voici le juge, le van en main, dont parle le Baptiste. Voici « le roi dans sa beauté », que prédit Isaïe.

III

« Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites! »

Huit fois la malédiction vengeresse retombe. Ces malédictions ont cette grandeur suprême d'être jetées à la face des coupables tout-puissants par le Juste seul, désarmé, sans appui. C'est la victime qui juge, d'un

jugement infaillible, ses bourreaux de demain. En Jésus, il y a cette grandeur encore qu'Il sait quel sera le salaire de son acte : et, pendant qu'Il parle, Il voit la croix déjà, non loin de Lui, sur le monticule hors des murs. Il le sait et Il va. Écoutons dans l'enceinte vide chacune de ses paroles. Cela ne se scinde pas; cela ne se résume pas. Écoutons... La voix passe encore, dans le silence mortel de la mosquée triste; les rares cyprès sont immobiles; les oiseaux se taisent dans la chaleur épuisante; une voix monotone d'enfant chante une sorte de mélopée dans une langue inconnue; une femme passe tout au bord du chemin seule, et aveugle, cherchant sa route à tâtons...

Ici, Il a maudit ceux qui accablent les faibles de fardeaux lourds, « ceux qui dévorent les maisons des veuves. » Les veuves! Il les avait toujours consolées. A Naïm, Il avait rendu un fils à celle qui allait pleurant derrière un cercueil; et tout à l'heure Il signalera avec émotion « la veuve mettant dans le

trésor du Temple tout ce qu'elle avait ». Ici encore, Il a comparé les maîtres hypocrites à des sépulcres blanchis. Il les voyait en face de lui, comme nous les voyons, ces innombrables sépulcres semés ainsi que des points blancs dans la lumière aveuglante, et encore passés à la chaux à l'approche de la Pâque. A travers les murs crénelés du Haram es Shérif, regardons aussi ces tombeaux des prophètes, étranges édicules élevés dans la vallée des morts. A l'heure où Jésus prononçait les paroles : « Vous bâtissez des tombeaux aux prophètes, et vous ornez les monuments des justes », on bâtissait et on ornait ces tombes, celles que nous voyons et qu'Il voyait...

A tous autour de Lui, révoltés, haletants, indignés, aux hypocrites, aux pharisiens de tous les temps, conscients ou inconscients, mais pleins d'eux-mêmes, méprisant les autres, durs à leurs frères, ou seulement ignorant leurs frères, à tous, le Christ jette l'anathème terrible : « Malheur à vous! » Mon

Dieu! comme on l'entend ici! C'est un frisson qui passe; et le père Giovanni met sa pensée humble de saint au bas de cette page de l'Évangile : « Demandons-lui de ne pas nous aveugler nous-mêmes, de ne pas nous fier à notre propre justice, de ne pas penser, même une fois, même en passant : « Je ne suis pas « comme les autres », pour qu'Il ne nous maudisse pas »...

« Serpents! Race de vipères! Comblez la mesure de vos pères! »

Ils vont la combler et Il va mourir. Mais Il ne peut pas abandonner ses ennemis eux-mêmes sur ces paroles. Le cœur soulevé d'indignation se brise en un dernier appel, en une dernière supplication de tendresse :

« Jérusalem! Jérusalem, qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois j'ai voulu rassembler tes enfants comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et tu n'as pas voulu! »

« J'ai voulu et tu n'as pas voulu! »...

C'est la parole qui résume l'œuvre du Christ à Jérusalem; ce sera sa parole suprême à ceux qui s'écarteront de Lui pour jamais. Avançons jusqu'au bord de l'esplanade du Temple, à la place du porche royal où se tenait le Maître. En face de nous s'étend cette vallée de Josaphat, sinistre, désolée, toute pavée de tombes; là, une tradition place les dernières assises du jugement, peut-être parce que, comme de lointains éclats de foudre, on y entend encore la voix du Christ maudissant ceux qui l'ont méprisé. Alors, à ce dernier jour de la terre, ce sera la même voix, le même accent, Lui enfin, « le même », comme Il le disait à ses disciples : « J'ai voulu et tu n'as pas voulu! »...

Et l'on ne sait à cette évocation redoutable du Juge des vivants et des morts, l'on ne sait, sentant peser sur soi le regard infaillible, où finit le temps, où l'éternité commence...

LE MUR DES PLEURS

De la terrasse de Casa Nova, je regarde longtemps le soleil qui descend sur Jérusalem. C'est une heure charmante, toute fugitive par ces crépuscules courts, et de cette terrasse, absolument déserte, absolument silencieuse où je suis assise, on a la sensation d'un apaisement total dans la lumière et dans l'air léger. Mais toutes les impressions douces se fondent aujourd'hui en une pensée triste. Une dernière fois je regarde tout, la mosquée précieuse perdue dans son esplanade brûlée, entre la terre rousse et l'or du couchant; les couvents qui s'élèvent; des cornettes blanches qui se dessinent, là-bas, près du quartier neuf et des légations; les drapeaux qui pavoisent les hospices, les tours, les monuments publics; un vent d'est jette vers nous, d'un

peu partout, les couleurs de la France. Elle garde encore, invisible, le tombeau du Christ. Mais, maintenant comme il y a mille ans, cette tombe est captive; et tandis que les deux dômes du Sépulcre s'enfoncent dans un halo de lumière, des innombrables minarets une longue clameur s'élève. C'est un chant d'une mélancolie étrange, prenante, l'appel à quelque prière vaine, comme si tous, un moment, devaient lever les yeux vers un au-delà morne, vers un ciel terrestre, et à la fin, d'un ennui nostalgique, tel que l'imagination de l'homme s'épuise à le rêver lorsque Dieu n'y est pas.

Je descends. C'est l'heure. Nous devons aller ce soir avec l'aimable père Germer-D... faire une visite au quartier juif. Nous longeons les rues bordées de boutiques où des musulmans accroupis, une galette ou une cigarette à la main, attendent le coup de canon qui marque l'heure du Rhamadan. Ils n'ont rien pris depuis le lever du soleil, et ce qui est plus rude pour la plupart, à cause de

leurs habitudes si tenaces, ils n'ont pas fumé. Ceux qui le peuvent dorment. Les autres vont ainsi à jeun à leurs travaux. Nous croisons des hommes au visage défait; d'autres sont allongés, sans force; mais on dit que presque tous observent fidèlement le grand jeûne. Et là comme pour les prières, lorsque la voix du mezzin les appelle, le respect humain est inconnu.

Nous traversons l'enchevêtrement habituel des bazars; puis, c'est une descente rapide par des passages extrêmement étroits, et nous débouchons enfin sur une sorte de place oblongue, le but de nos recherches, ce soir.

D'abord, c'est assourdissant; un bourdonnement de ruche, mais de quelque ruche énorme, une sorte de bruit sourd, continu, et un grouillement d'êtres humains dans la demi-obscurité. Peu à peu une sorte d'ordre apparaît dans cette confusion. Nous sommes au pied de l'antique temple de Salomon, devant un des murs qui soutient le Haram es Shérif actuel, et la mosquée incrustée de cris-

tal et de nacre. Ce mur, sans aucune proportion avec le délicat joyau perdu sur l'esplanade énorme, se dresse devant nous, écrasant par ses milliers d'années, écrasant par sa masse ; et d'autant plus que la place où nous sommes est plus étroite et que c'est à peine si, en levant la tête, on peut mesurer la hauteur des blocs gigantesques. Ce sont les assises primitives posées par Salomon : elles s'enfoncent encore en terre d'une profondeur de quatre-vingts pieds. Hérode avait édifié son temple sur ces fondements. En le quittant Jésus n'appelait plus le temple « la Maison de mon Père » ou « Ma Maison ». Il disait : « Voici que *Votre Maison* est laissée déserte. » C'est-à-dire, non plus le lieu de l'alliance et des prières, mais l'endroit du luxe, du lucre et des cérémonies vaines. Et non seulement l'enceinte splendide demeura déserte au jour où le Seigneur l'abandonna, mais bientôt après, tout y fut bouleversé, brûlé, détruit, et sur les ruines, à tour de rôle, passa la profanation des cultes païens et de la mosquée

maudite. Les juifs ne franchissent jamais le seuil du Haram es Shérif, dans la crainte de fouler involontairement la place où fut le Saint et le Saint des Saints. Mais ils ont obtenu des Turcs, à prix d'or, la permission de venir prier et pleurer près du temple détruit. Cette place est à eux. On nous y laisse pénétrer, pourtant; mais on se sent si étranger, si déplacé, et on les devine si hostiles que, instinctivement, on cherche à se dissimuler dans quelque retrait de muraille.

Et c'est un spectacle unique. Les juifs sont là, déjà, ou ils arrivent par groupes, dans ces costumes étranges dont je parlais; mais les riches ont revêtu une robe de peluche dans les couleurs les plus éclatantes, rouge vif, jaune d'or, bleu turquoise; les uns avec le chapeau plat et les boucles graisseuses descendant le long des joues pâles; les autres avec ces turbans de fourrure hérissée qui leur donnent un aspect inquiétant. Il y a des femmes aussi, déguenillées et sans âge; je ne parviens à en découvrir aucune de cette

beauté fameuse que chantent leurs cantiques. Des jeunes gens malsains coulent en dessous des regards aigus... Mais les vieillards! Les vieilles têtes branlantes appuyées aux vieux murs, les mains ridées passant et repassant comme une caresse douloureuse sur les pierres saintes, les larmes, les vraies larmes qui coulent sur les visages décharnés! Quelle pensée émouvante sort de ces choses! J'ai dans les mains la liturgie de ces heures, écrite et prononcée en hébreu, et qui ne connaît pas, je crois, la profanation de la langue des Gentils. Un de mes savants amis m'a traduit « la Porte des larmes ». Après vingt siècles de désespoir et de misère, c'est la même assurance, c'est le même indomptable orgueil. Ces malheureux, ces pauvres, ces proscrits parlent d'eux-mêmes avec les splendides paroles d'autrefois :

« Avant que tu eusses disposé la terre et les campagnes, tu as fait le lieu de ta demeure à cause de ta miséricorde pour Israël, les fils de tes éprouvés. Car ton dessein sur Israël a

devancé toutes tes œuvres et notre création a été le début de ta création; et parce que tu as aimé nos pères, tu as choisi leur race, après eux, pour se tenir à ton service et pour bénir ton nom. Ils sont ton peuple. Ils sont ton héritage. »

Le colloque se fait pressant, passionné :

« Souviens-toi de ton peuple que tu as acquis autrefois, que tu as racheté, de la montagne de Sion que tu as habitée. Sauve-nous, Javeh, notre Dieu, rassemble-nous des nations. Toi, tu te lèveras. Tu auras pitié de Sion, car il est temps, car l'époque est venue. Tes serviteurs ont chéri ses pierres, ils ont aimé sa poussière. »

Ils l'aiment, cette poussière. Ils la baisent avec passion. Ils la touchent de leurs fronts, de leurs mains, et l'invocation s'élève poignante :

« Et maintenant, Javeh, mon Dieu, bien que par suite des fautes de nos pères cette maison grande et sainte ait été dévastée, néanmoins notre sanctuaire est le sanctuaire

d'autrefois... Et c'est pourquoi nous sommes venus prier à cause de ton grand nom, à cause de ta demeure sainte... Lève-toi. Lève-toi...»

Et voici qu'à ces paroles et à ce spectacle Jérusalem se révèle sous son aspect définitif. Ce n'est pas une ville comme une autre. C'est une chose vivante. C'est une foi et une espérance; c'est Israël qui pleure en elle par toutes ces larmes, qui appelle par toutes ces voix, qui crie par toutes ces pierres. On croit voir un être caduc qui a manqué dans sa jeunesse l'heure fugitive du bonheur et qui tend les mains, jusqu'aux années tremblantes, vers le fantôme évanoui. C'est fini. Quelque chose d'irréparable est sur la fille de Sion. Rien ne l'éveillera du songe de douleur. Là-haut, il est passé, pourtant, celui qu'ils rêvaient, le Libérateur, le Fort, le Doux, le Bien-Aimé... Ils l'ont rejeté. Et ce n'est pas de l'avoir rejeté qu'ils pleurent. C'est de l'attendre encore, de l'attendre en vain, obstinés et fermés, au milieu des ruines qu'ils ont

faites, accablés d'une malédiction qu'ils ne comprennent pas...

La nuit s'étend morne et grise. Les vieilles pierres se dressent formidables; ceux qui se pressent à leur pied ont l'air plus misérables et plus petits. Ils se noient dans l'ombre, à mesure que nous nous éloignons, et les voix qui se lamentent n'arrivent plus que par lambeaux :

... « A cause de ton Temple détruit...

« A cause de ta beauté disparue, nous sommes assis et nous pleurons... »

FIN



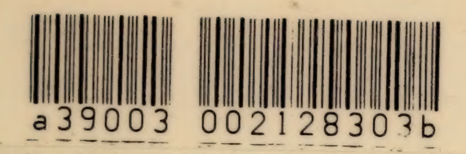
TABLE DES MATIÈRES

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 16470.

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON, NOURRIT ET Cie

8, rue Garancière


a39003 002128303b